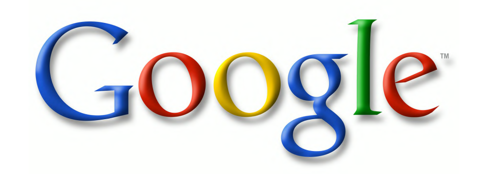
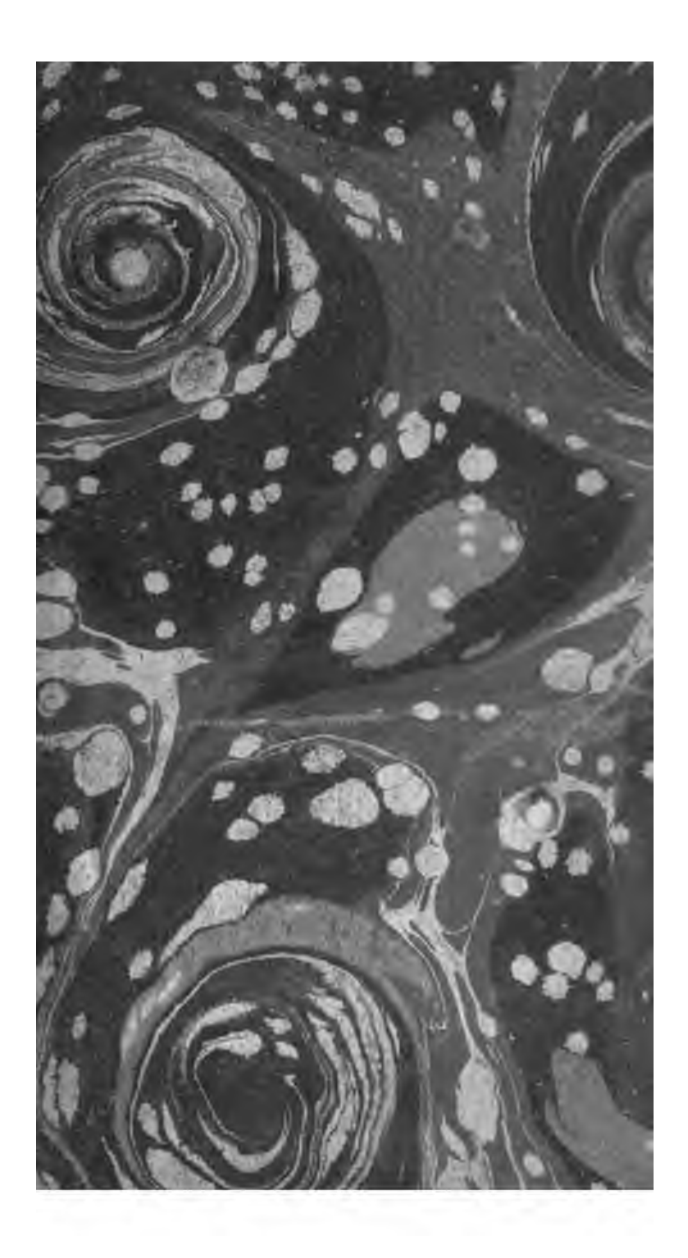








# JOURNAL ETRANGER:

OU

NOTICE EXACTE ET DÉTAILLÉE DES OUVRAGES DE TOUTES LES NATIONS ÉTRANGÈRES, EN FAIT D'ARTS, DE SCIENCES, DE LITTÉRATURE, &c.

PAR M. FRÉRON,

*Des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.*

MAI 1756.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

MDCCLVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

# AVERTISSEMENT.

*CE JOURNAL a commencé au mois d'Avril 1754. On ne donna que huit volumes dans cette année ; il n'y eut point de mois de Décembre.*

*M. l'Abbé PRÉVOST se chargea de la direction de cet Ouvrage Périodique au mois de Janvier 1755 ; il a publié, en comptant le double tome de Juin, neuf Volumes jusqu'au mois d'Août inclusivement.*

M. *FRÉRON a pris la place de M. l'Abbé PRÉVOST au mois de Septembre dernier ; il a fini l'année 1755, & a donné cinq Volumes, y compris le double de Décembre ; ce qui fait en tout jusqu'à la présente année 1756 exclusivement, 22 Journaux.*

*Il en reste quelques corps complets chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.*



DELL' ALLORO, E SUOI VARI USI PRESSO GLI ANTICHI. D. Gio Francesco Madrisio, Prete dell' Oratorio.

DU LAURIER ET DE SES DIVERS USAGES CHEZ LES ANCIENS. Par Jean-François Madrisio, Prêtre de l'Oratoire.



'Arbre que nous nommons *Laurier*, appellé par les Latins *Laurus*, & par les Grecs *Daphné* (a), est un de ceux qui furent le plus en honneur chez les Anciens. Ils l'avoient choisi pour la récompense du mérite & de la vertu, dont il étoit une marque. Admis dans leurs cérémonies religieuses, il faisoit partie de leurs mystères, & ses feuilles étoient regardées comme un instrument de divination. Si jettées au feu elles rendoient beaucoup

(a) Δάφνη.

de bruit, c'étoit un bon présage; si elles en faisoient peu, ou qu'elles n'en fissent point du tout, c'étoit un signe funeste. Vouloit-on avoir des songes vrais, il suffisoit, à ce qu'ils croyoient, de mettre quelques-unes de ses feuilles sous le chevet de son lit. Vouloit-on donner des protecteurs à sa maison, il falloit planter des lauriers ou devant la porte, ou aux environs. Les Anciens croyoient aussi que la décoction des feuilles de cet arbre étoit un spécifique excellent pour purger les prés & les champs de ces sortes de mouches si redoutées des bœufs durant l'Eté, qu'elles les font quelquefois entrer dans une espéce de fureur. Ils en faisoient outre cela des remèdes excellens. De là, selon toute apparence, la coutume d'orner de couronnes de laurier les statues d'*Esculape*. Son suc préparé passoit pour un contrepoison salutaire, & on l'estimoit très-propre à guérir de l'épilepsie & d'une foule d'autres maux.

Toutes ces vertus qu'on croyoit renfermées dans le laurier, lui en firent supposer beaucoup d'autres, & ne servirent pas peu à le faire regarder comme

facré ; & comme l'arbre du Bon Génie, *Pline* dit qu'on le respectoit jusqu'au point de n'oser le brûler sur les autels des Dieux, mais qu'on en employoit seulement les feuilles dans les purifications les plus religieuses. *Juvenal* nous apprend que, lorsqu'il arrivoit quelque heureux événement, on en ornoit les portes des maisons en signe d'allégresse. Tout le monde sçait qu'il étoit consacré à *Apollon*. L'amour de ce Dieu pour la Nymphe *Daphné* est la raison qu'en donnent les Mythologistes ; mais la véritable est la croyance où l'on étoit qu'il communiquoit l'esprit de prophétie & l'enthousiasme poëtique. Aussi en ornoit-on les trépieds & même les temples consacrés à ce Dieu. *Pausanias* ajoûte qu'un des Prêtres qui lui étoient consacrés portoit le nom du laurier dont il étoit toujours couronné. Cette couronne étoit le partage de tous ceux qui remportoient les prix aux jeux Pythiens. Elle étoit aussi celui des Poëtes; & les grands Orateurs eux-mêmes étoient censés devoir obtenir cette marque d'honneur. C'est ce que *Pline* nous fait entendre de *Ciceron*, lorsqu'il dit de lui qu'il avoit mérité un plus

noble laurier par son génie & son éloquence que les Généraux par leurs conquêtes.

Les faisceaux de tous les grands Magistrats de Rome, des Dictateurs, des Consuls, des Préteurs, des Censeurs, &c, étoient, selon l'opinion commune, couronnés de laurier. Il y a cependant lieu de croire que cette prérogative n'étoit accordée qu'à ceux qui s'en étoient rendus dignes par des exploits. La chose se recueille même assez clairement de *Plutarque*, dans *Lucullus*. Cet historien, parlant de l'entrevue de ce même *Lucullus* & de *Pompée*, dit qu'on portoit devant tous les deux des faisceaux couronnés de laurier, en considération de leurs victoires. *Virgile* fait remonter jusqu'à *Enée* l'usage d'en ceindre le front des vainqueurs. Les Romains adoptèrent de bonne heure cette marque de distinction; mais c'étoit dans les triomphes qu'ils en faisoient le plus noble usage. Dans cette cérémonie, les Généraux le portoient non-seulement autour de la tête, mais encore dans la main, comme on le voit dans les médailles. Quelque fois même, une figure, représentant la

Victoire, mettoit sur cette tête une seconde couronne. Celle-ci cependant n'avoit, selon quelques-uns, que la forme du laurier. La matière en étoit d'or, & le triomphateur la consacroit le plus souvent à *Jupiter Capitolin*.

Les Messagers, chargés de porter des nouvelles de victoires & de bons succès, ornoient de laurier la pointe de leur javeline. C'est ainsi que la mort de *Mithridate* fut annoncée à *Pompée*. On en ornoit aussi les Lettres & & les tablettes qui renfermoient cette sorte de nouvelles. On faisoit la même chose pour les vaisseaux victorieux, ou pour ceux qui partoient pour quelque glorieuse expédition, ou qui en étoient de retour. Cet ornement se mettoit à la pouppe, parce que c'étoit là qu'étoient les Dieux tutélaires du vaisseau, & que c'étoit à ces Dieux que les matelots menacés du naufrage adressoient leurs prières. Le laurier étoit encore un signe de paix & d'amitié. Au milieu même de la mêlée, l'ennemi le tendoit à son ennemi pour marquer qu'il se rendoit à lui, & qu'il demandoit la vie. On en décoroit ceux qui étoient morts en triomphant. Ce fut

ainsi qu'*Annibal* en usa à l'égard de *Marcellus*.

De cet usage si noble du laurier, M. *Madrisio* passe à un autre qui l'est beaucoup moins, mais qui ne laissoit pas d'avoir son utilité. Il servoit, au rapport des auteurs, à abattre les fumées du vin pris en trop grande quantité. Il suffisoit d'en mâcher la feuille, & c'étoit vraisemblablement dans cette vûe qu'on en servoit au dessert, dans les festins des Lacédémoniens.

Un Sçavant a observé que *Daphné* s'appelle encore *Sophroné* (b), terme qui équivaut à celui de sobriété. De-là naît une conjecture : c'est que la croyance où l'on étoit que le laurier servoit à la divination, pouvoit bien être venue de la qualité contraire à l'yvresse reconnue dans cet arbuste. Personne en effet n'est plus propre à prévoir les événemens qu'un homme sobre, qui, par le libre & plein exercice qu'il peut faire de son esprit, est à portée de combiner les circonstances.

Une partie des observations que l'on vient de voir sur le laurier, se trouvent

(b) Σωφρόνη.

renfermées dans quelques vers d'*Ovide*. C'est dans l'endroit où *Apollon* ayant atteint *Daphné*, déja changée en laurier, la sent encore palpiter sous la nouvelle écorce qui l'enveloppe.

*Complexusque suis ramos, ut membra, lacertis,*
*Oscula dat ligno; refugit tamen oscula lignum.*
*Cui Deus: At quoniam conjux mea non potes esse,*
*Arbor eris certe, dixit, mea: semper habebunt*
*Te coma, te citharæ, te nostræ, Laure, pharetræ.*
*Tu ducibus lætis aderis, cum læta triumphum*
*Vox canet, & longas visent Capitolia pompas.*
*Postibus augustis, eadem fidissima custos*
*Ante fores stabis, mediamque tuebere Quercum.*
*Utque meum intonsis caput est juvenile capillis,*
*Tu quoque perpetuos semper gere frondis honores.*
*Finierat Pæan: factis modo Laurea ramis,*
*Annuit, utque caput visa est agitasse cacumen.*

» *Apollon* serre entre ses bras les ra-
» meaux du laurier, comme si c'étoit
» la Nymphe qu'il vient de poursuivre.
» Il applique au bois des baisers que
» le bois semble dédaigner. Ce Dieu
» lui adresse alors ces paroles : Puis-
» que tu ne peux être mon épouse, tu
» seras du moins mon arbre chéri ; lau-
» rier, tu seras à jamais l'ornement de ma
» tête, de ma lyre & de mon carquois.
» Tu seras celui des Généraux, qui
» monteront triomphans au Capitole,
» au milieu d'une pompe magnifi-
» que & des chants de victoire &
» d'allégresse. Tu décoreras l'entrée
» de ces demeures augustes où sont
» renfermées les couronnes Civiques que
» tu prendras sous ta protection. Enfin,
» comme la chevelure de ton amant
» ne vieillit jamais & qu'elle n'est ja-
» mais coupée, je veux que tes ra-
» meaux soient toujours verds & tou-
» jours les mêmes. Ainsi parla le Dieu.
» Le Laurier applaudit à ce discours,
» & parut agiter son sommet, comme
» si la Nymphe, encore vivante, eût fait
» un signe de tête. »

---

*Ragionamento tenuto in Arcadia, dal Abbate D. Diego Revillas, Lettore di Matematica nella Sapienza, ed uno degli Arcadi, detto Dodalmo-Proscindio.*

*Discours prononcé dans l'Académie des Arcades, par l'Abbé Don Diego Revillas, Professeur de Mathématiques dans le Collége de la Sapience, & l'un des Arcades, sous le nom de Dodalmo Proscindio.*

CHarmans & vertueux Bergers, mes compagnons chéris, vous me chargeâtes, il y a quelque temps, malgré moi, du soin de vous entretenir aujourd'hui. L'astre qui préside à la nuit n'a pas encore fourni la moitié de la carrière qu'il remplit dans un mois, depuis le jour que fortement occupé de cette pensée, je m'endormis, non à l'ombre de glorieux lauriers, mais sur le lit étroit de ma pauvre cabanne. Mon sommeil fut tranquille. Il suspendit chez moi, comme il l'inter-

rompt chez tous les hommes, ce commerce libre que l'ame entretient avec les ſens durant l'éveil. Les eſprits animaux, ſe jouant entre les détours de mon cerveau, & heurtant tantôt contre l'une, tantôt contre l'autre de ces fibres innombrables où ſe conſervent les traces des objets extérieurs, réveilloient, en les ébranlant, diverſes images fantaſtiques. Ainſi tranſporté en ſonge dans l'aſyle fortuné des champs Elyſées, je crus l'être dans la partie de cette région où l'on goûte le plus de délices, & que nos paſteurs habitent d'ordinaire après leur mort.

Les premiers que je rencontrai dans ce ſéjour furent quelques vieillards vénérables. Au flageolet qui pendoit à mon côté, ils me reconnurent pour un berger des lieux qu'ils avoient autrefois habités. Après un accueil aſſez court, mais où ſe marquoit la joye que leur cauſoit ma vûe, ils me firent des queſtions ſur notre Arcadie. Au récit que je leur fis de ce qui s'y paſſoit actuellement, je vis s'accroître la ſérénité qui brilloit ſur leur front. Charmé de voir leur contentement, je me diſpoſois à pourſuivre. Un des plus an-

ciens de la troupe, immobile & comme méditant des choſes ſérieuſes, me regardoit fixement. Je m'en apperçus, & je ſentis ma langue ſe glacer. A peine eus-je interrompu mon diſcours qu'il fronça le ſourcil, & qu'il m'adreſſa ces plaintes. Pourquoi, puiſque le Ciel vous a pourvûs, vous & vos compagnons, de tant de talens pour vous inſtruire des ſciences les plus ſolides, négligez-vous de méditer ſur les prodiges de la nature, pour courir après des connoiſſances vaines & ſtériles ?

L'harmonie de vos chants & le ſon de vos flageolets ont, il eſt vrai, illuſtré la belle Italie; mais qui ne voit combien cette gloire eſt frivole auprès de celle que donne la connoiſſance des ſciences ſublimes. Encore ſi le chant des Poëtes étoit, comme dans nos jours heureux, employé à faire entrer dans l'ame avec le plaiſir ces inſtructions nobles, vers leſquelles un deſir inſatiable porte ſans ceſſe l'entendement humain! A qui convient-il mieux qu'à vous, Bergers, d'inſtruire le reſte des hommes des merveilles de cette partie de l'Univers qu'ils occupent. Le

Ciel vous a donné, dans ſa faveur, de pouvoir vous entretenir familièrement avec la Nature : dans les champs, dans les prés, dans les bois, partout elle ſe préſente à vous, partout elle vous invite à porter ſur elle vos regards. C'eſt là que ſe montrant à nud & ſans fard, elle découvre ce qu'il y a de plus admirable dans ſes ſecrets. A ces mots, ce vieillard me prit par la main : Viens, me dit-il, & tu verras ſi c'eſt caprice ou raiſon qui m'oblige à te parler ainſi. Je ne ſçaurois, chers compagnons, vous exprimer l'effet que fit ſur moi ce reproche inattendu. Combattu intérieurement par le plaiſir & par la douleur, je me ſentis à peine aſſez de force pour ſuivre les traces de ce rigide conducteur. Mais il eut la vertu de me faire dans peu arriver au haut d'une colline délicieuſe, où je me trouvai avec lui à l'entrée d'un Temple magnifique. Là il ſe mit à m'entretenir de nouveau. Regarde, me dit-il, ces inſtrumens innombrables, faits avec tant d'art & ſuſpendus dans un ſi bel ordre, au haut de ce grand veſtibule. Ces inſtrumens que tu as peut-être vûs plus d'une fois ſur la terre, furent tous deſtinés

à la découverte de quelqu'un des mystères de la Nature. Les uns servirent à mesurer la distance & le mouvement des corps célestes, les autres à en observer les éclypses, les phases, les figures & les taches; ceux-ci donnèrent le poids des solides; ceux-là déterminèrent la gravité plus ou moins considérable des liquides ou leur élasticité. Les noms de leurs inventeurs, que tu vois tracés à côté en lettres d'or, doivent te faire voir combien de sujets illustres de l'Arcadie ma patrie, & de l'Italie en général, s'acquirent une gloire immortelle en cultivant sagement les véritables sciences. Regarde outre cela ces inscriptions éclatantes gravées tout autour. Ce sont des souvenirs ineffaçables de ces grands hommes qui s'étudièrent à mettre les sciences dont je te parle dans un plus grand jour, soit en découvrant de nouvelles vérités, soit en imaginant de nouvelles méthodes pour les découvrir.

Si tu es surpris de voir ici le souvenir des travaux glorieux éternisé, quel seroit ton étonnement s'il t'étoit permis de pénétrer dans le Temple même! Mais, comme cette faveur n'est accor-

dée qu'à un petit nombre de ceux d'entre nous qui avons passé le Styx, apprens seulement que c'est ici le palais & le théâtre où la Nature, cachée aux yeux du vulgaire, étale au grand jour tout l'ordre de ses secrets. Ce Temple est, comme tu vois, placé au haut de la colline. C'est-là précisément que confinent les trois régions délicieuses destinées aux Philosophes, aux Mathématiciens & aux Poëtes, afin que les uns & les autres puissent également aller à leur gré contempler dans ce sanctuaire l'économie de l'univers. C'est à proportion de l'application qu'ils ont donnée à la connoître durant leur vie, que la Nature se dévoile ici à eux après leur mort. Elle leur découvre les vérités l'une après l'autre avec tant d'évidence, que leur entendement pleinement satisfait voit & comprend tout ce qu'autrefois ils desirérent de voir & de comprendre.

Dans l'endroit le plus apparent de la voute, les étoiles, les planètes & tous les corps céléstes tournent autour de leur centre d'une façon proportionnée à leurs distances, & en suivant des loix immuables de mouvement & de

vîtesse. Quelquefois leurs cercles mêlés les uns dans les autres les tiennent dans le repos; quelquefois ils se heurtent & se poussent; & pour lors la vîtesse des uns augmente & celle des autres diminue à proportion de leurs masses & de la force de leurs mouvemens. Tous néanmoins conservent ou changent la direction de ces mouvemens avec tant d'ordre que leur harmonie merveilleuse, harmonie sans laquelle la Nature rentreroit dans la confusion du cahos, n'en est point altérée.

Dans un des bas côtés du Temple, sont les liquides composés de diverses particules insensibles, qui tantôt tournent les unes autour des autres, tantôt ont un autre mouvement, tantôt deviennent plus subtiles, tantôt plus épaisses. D'un autre côté, les pierres, les marbres, les crystaux, les métaux, les minéraux, les coraux, &c, se filtrent, se forment & s'endurcissent ou dans la terre ou dans les montagnes ou dans les eaux. Dans un autre endroit, les arbres & les plantes se découvrent en entier dans leurs semences imperceptibles. Ailleurs les insectes, les reptiles, les oiseaux & le reste des ani-

maux, paroiſſent avec toute leur forme dans les œufs qui les renferment. On voit de quelle manière à l'inſtant où elle conſtruiſit le grand édifice de l'univers, la main habile de la Nature plaça toutes ces ſemences & tous ces œufs, les uns dans les autres, chacun dans ſon eſpèce.

Mon guide vouloit me faire une peinture plus détaillée des merveilles renfermées dans ce temple, lorſque de l'autre côté de la colline, nous vîmes venir deux hommes d'un aſpect vénérable. Ils étoient ſuivis de pluſieurs autres bizarrement coeffés. Les uns avoient des robes retrouſſées autour du corps, d'autres de courtes, d'autres de longues & à queues trainantes. Tous diſputoient avec chaleur. J'en fus extrêmement ſurpris, & je ne pouvois concevoir que la diverſité d'opinions & de ſentimens pût regner ſi près de la vérité. Ma ſurpriſe augmenta à l'excès, lorſque j'appris que les deux chefs de cette troupe de controverſiſtes étoient les deux grands interprétes de la Nature, le divin *Platon* & ſon célèbre diſciple & rival *Ariſtote*. Mon guide s'apperçut de mon étonnement.

Tu t'étonnes avec raiſon, me dit-il, d'entendre diſputer ſur les vérités de la Nature dans un lieu où je t'ai dit, il n'y a qu'un moment, que les Philoſophes étoient inſtruits à leur gré par la Nature elle-même. Mais ton étonnement va ceſſer dès que tu auras appris le ſujet de la diſpute. Sache donc qu'il y a déja cinq cens & dix Olympiades que les deux principaux perſonnages, entre leſquels eſt née cette querelle, entrèrent dans ce ſéjour. A peine le ſecond y eut-il mis le pied, qu'avec une hardieſſe philoſophique il alla ſans tarder ſe préſenter à la porte du Temple. La Nature lui fit un accueil ſolemnel, & l'introduiſit. Comme c'étoit celui de tous ceux qui l'avoient étudiée, qui avoit le plus parcouru ſon empire, la raiſon demandoit qu'elle lui fît voir en détail dans quelle occaſion il avoit bien philoſophé, & dans quelle autre il s'en étoit mal acquitté. Déja la ſage Déeſſe commençoit à lever le voile épais qui cache les premiers élémens de la matière, pour le conduire par degrés du premier tiſſu des corps au plus compoſé. *Ariſtote*, impatient de contempler ce qu'il croyoit

faussement avoir découvert depuis longtemps, lui demanda avec une inquiétude importune dans quelle partie du Temple & dans quelles cassettes on conservoit ces qualités occultes, qu'il avoit publiées sous les noms divers de *Sympathies*, d'*Antipathies*, d'*Antiperistases*, & sous mille autres semblables. Toutes ces appellations avoient été indiquées pour l'explication de divers phénomènes; mais il confessoit lui-même ne les avoir pas entendues.

A cette question du Stagyrite (*a*), la Nature fit un grand éclat de rire; puis levant de nouveau le voile qu'elle avoit laissé tomber: Si tu eusses, lui dit-elle, observé patiemment ce que je voulois d'abord te montrer, tu eusses compris sans peine que la vérité t'a été jusqu'ici inconnue; tu eusses compris que ces qualités, que tu nommes occultes, viennent toutes des seules combinaisons de ces premiers élémens & des seules loix par lesquelles je voulus qu'ils se mussent, s'unissent & formassent d'autres principes moins simples; que ces élé-

(*a*) *Aristote* étoit de Stagyre petite ville de Macédoine.

mens ne ſont autre choſe que divers mouvemens de particules inſenſibles, diverſement jointes, pouſſées & diviſées, propres par conſéquent ou à éloigner d'elles les corps ou à ſe joindre à ceux que leur organiſation rend ſuſceptibles de la diverſité de pareilles impulſions.

*Ariſtote* reſta ſurpris de cette découverte à laquelle il ne s'attendoit point, & qui ne s'accordoit guères avec la plûpart de ſes préceptes. Pour lors je ne ſçais s'il fut irrité contre lui-même de n'avoir pas touché le but, ou contre la Nature de ce qu'elle avoit organiſé le monde autrement qu'il ne ſe l'étoit imaginé. Quoiqu'il en ſoit, à peine daigna-t-il jetter un coup d'œil ſur les reſſorts merveilleux qu'elle lui montroit. Cédant au tranſport qui l'agitoit, il lui adreſſa ces paroles: Ou tu me fais voir maintenant les choſes différentes de ce qu'elles ſont pour faire triompher ceux que j'ai non ſeulement combattus, mais vaincus par la force de mes raiſons; ou tu me trompas jadis lorſque m'inſtruiſant à raiſonner ſur tes œuvres ſecrettes par celles que tu me montrois à découvert, tu me fis croire que l'in-

finie variété de tant de phénomènes ne pouvoit provenir d'une combinaison aussi simple que celle dont tu prétends me persuader maintenant qu'elle provient.

Ce n'est point ici le lieu, répondit tranquillement la Nature, de faire voir une chose pour l'autre. Je ne pus jamais te détromper, mais tu n'as à te plaindre que de toi seul. Plein du desir immodéré de renverser les opinions des autres Philosophes, tu ne t'es soucié ni de bien examiner ni d'éclaircir les tiennes. Tu devois t'armer du flambeau de la Géométrie & mieux considérer à sa clarté l'essence & les loix des causes naturelles. Au lieu de prendre à tache de détruire les préceptes de ton maître mon cher *Platon*, il falloit t'étudier à suivre ses traces. Il falloit seulement, sans aigreur ni envie, le reprendre dans les endroits, où, comme homme, & dès lors sujet à l'erreur, il lui étoit arrivé de se tromper. Oh, combien mieux, de cette manière, aurois-tu raisonné, non seulement sur la structure primitive des corps & sur leurs propriétés les plus cachées, mais encore sur les perfections infinies de la cause

universelle & souveraine, sur l'immortalité de l'ame, sur la création temporelle de l'univers, & sur plusieurs autres de mes mystères !

La sage Déesse ne put rien dire de plus au Stagyrite, parce que celui-ci blessé jusqu'au fond du cœur de se voir mettre au dessous de *Platon*, & se souciant peu de voir ou d'entendre autre chose, sortit plein de dépit de la demeure auguste, sans vouloir, dans le cours de tant de siècles, y rentrer jamais. Depuis ce temps, toutes les fois qu'il rencontre *Platon*, il fait pleuvoir sur lui une grêle d'argumens. Depuis neuf siècles surtout, escorté des Arabes que tu vois autour de lui, il tâche, autant qu'il peut, de détourner ceux de sa secte qui viennent ici bas d'entrer dans le Temple; sa hauteur opiniâtre auroit infailliblement allumé une rude guerre dans tous les coins de l'Elysée, si les plus sages d'entre nous ne s'étoient appliqués à la prévenir. Tantôt ils louent ceux de ses préceptes qui méritent sans contredit un éloge immortel; tantôt ils tranchent adroitement le fil de ses disputes inutiles. C'est ainsi qu'ils sont venus à bout

d'entretenir, en grande partie, cette paix, sans laquelle les Champs Elysées ne seroient plus qu'un Tartare.

Je ne dois pas te cacher, continua mon guide, qu'on y a vû de temps en temps quelques légères escarmouches, si néanmoins on peut donner un nom si doux à la querelle dont je fus témoin de l'endroit même où nous sommes. Un jour le Stagyrite étoit aux prises avec *Platon*; comme tu vois maintenant, lorsque des bords de la Suède fut porté sur ceux-ci, par un de ses tourbillons, ce hardi Philosophe (*b*), qui, par un sentier nouveau, essaya d'arriver à la découverte de la Nature. A peine eut-il apperçu ses deux rivaux, qu'il s'élança contre le premier. Il l'attaqua d'abord avec ses méditations philosophiques, ensuite avec ses principes; enfin il l'investit de toutes ses démonstrations géométriques & de ses expériences physiques. Le Stagyrite, sans se déconcerter, se défendoit tantôt avec la pointe ou avec le tranchant de ses distinctions subtiles, tantôt avec la force de ses argumens, lorsque l'agresseur attaqué

(*b*) *Descartes.*

à son tour par un camp volant de *Gassendistes*, & pressé de toutes parts, fut sur le point de voir tous ses tourbillons dissipés. Ces campagnes heureuses retentirent d'un vacarme affreux, & en eurent horreur. Les spectateurs accoururent en foule, & la Nature seroit sans doute sortie de sa retraite sacrée pour appaiser la dispute, si ses loix inviolables ne l'eussent arrêtée. Les portes du Temple s'ouvrirent pourtant ; *Descartes* s'y réfugia, & on ne l'en vit sortir que longtemps après, sans qu'on ait pu savoir s'il étoit ou n'étoit point satisfait de ce qu'il y avoit vû. *Newton*, peu ami de celui-ci, est descendu depuis parmi nous ; ce qui fait craindre à quelques-uns des combats encore plus rudes. D'autres néanmoins se flattent qu'un jour enfin, d'accord entr'eux, tous ces Philosophes pourront se résoudre à entrer dans le Temple pour établir une paix générale.

Ce que je viens de te raconter, ajoûta mon guide, doit exciter dans toi l'admiration. Il doit encore t'apprendre que pour parvenir à la connoissance parfaite des choses & à la

vraie gloire de la Littérature, il ne suffit pas de s'occuper des études les plus relevées ; il faut encore se laisser conduire par l'amour seul de la vérité & jamais par la passion. C'étoit ainsi que ce bon vieillard m'entretenoit. L'Aurore au teint vermeil vint se montrer sur la colline que j'habite. Mes brebis impatientes demandèrent à être conduites au pâturage ; elles bêlèrent & je m'éveillai. Ainsi, mes chers compagnons, finit le songe qui m'avoit si long-temps occupé. Je le repassai plusieurs fois dans mon esprit, & je formai le dessein de vous en entretenir.

Nous avons tiré les deux morceaux qu'on vient de lire du *Recueil* curieux d'*Opuscules scientifiques & philologiques*, que nous avons commencé à faire connoître dans le mois de Mars.

## Essay on Modesty and Impudence.

## Essai sur la Modestie et sur l'Impudence.

Il me semble que presque toutes les plaintes que j'entends faire contre la Providence sont très-mal fondées, & qu'il faut principalement attribuer la bonne ou mauvaise fortune aux qualités bonnes ou mauvaises des hommes. Je conviens qu'il y a des preuves du contraire, & que peut-être il n'y en a que trop; mais cependant le nombre de ces preuves ne sçauroit être comparé à celui des répartitions équitables que nous voyons tous les jours du bonheur & du malheur. Il suffit même d'examiner avec attention le cours ordinaire des choses humaines pour voir que tel doit être l'ordre général. Faire du bien aux autres & les aimer est un moyen infaillible de se procurer leur estime & leur amitié. Outre la satisfaction

que ces deux ſentimens répandent dans l'âme de celui qui les éprouve, ils peuvent encore le faire réuſſir dans ſes entrepriſes. Les autres vertus y contribuent auſſi. La proſpérité eſt une ſuite, du moins naturelle, de la vertu & du mérite, comme l'adverſité l'eſt du vice & de la ſottiſe.

Il faut convenir cependant que cette régle générale eſt ſuſceptible d'une exception, & qu'autant que la modeſtie cache les autres vertus, autant l'impudence ſçait les faire valoir. Je conviens encore que par ce dernier moyen beaucoup de gens ont réuſſi dans le monde, ſans aucun avantage du côté de la naiſſance & des talens. La plûpart des hommes ſont ſi indolens ou ſi incapables de juger, qu'ils prennent aiſément les autres pour ce qu'ils affectent d'être, & regardent comme des preuves de mérite & de capacité ce qui n'en eſt que l'air ou l'écorce. Une confiance raiſonnable eſt la marque ordinaire de la vertu ; mais peu de gens ſçavent la diſtinguer de l'impudence. D'un autre côté, la méfiance devroit être le caractère du vice & de la ſottiſe,

& on la confond avec la modeſtie, qui au premier coup d'œil lui reſſemble.

L'impudence, quoique réellement un vice, influe ſur la fortune d'un homme, comme ſi elle étoit une vertu; elle a du moins de commun avec elle qu'il eſt difficile de ſe la donner : bien différente en cela des autres vices qui s'acquièrent ſans peine, & s'augmentent de même. Beaucoup de gens perſuadés que la modeſtie eſt nuiſible à la fortune, ont pris le parti d'être impudens, & l'ont été à viſage découvert. Mais on les a vûs bien-tôt ſe démentir. Incapables de ſoutenir les efforts qu'ils avoient à faire, ils ſont retombés malgré eux dans leur premier état de modeſtie & de ſimplicité. Rien ne porte plus haut un homme dans le monde qu'une franche & naturelle impudence. La contrefaire n'eſt bon à rien; c'eſt un rôle qu'on ne peut ſoutenir long-temps. On revient de ſes autres fautes; ſouvent même on les met à profit; mais, lorſqu'on a pris le parti d'être impudent, ſi l'on vient à manquer ſon coup, le ſouvenir de cette chûte déconcertera

toujours dans les occaſions où l'on voudroit jouer encore le même perſonnage, & l'on reſtera avec la honte d'avoir eu inutilement une ſotte impudence.

Si quelque choſe pouvoit raſſurer la contenance d'un homme modeſte, ce ſeroient les avantages qu'on doit au hazard ou à la fortune. Les richeſſes donnent de la conſidération ; elle prêtent un nouvel éclat au mérite, & ſçavent y ſuppléer lorſqu'il manque abſolument. C'eſt une choſe étonnante que les airs de ſupériorité que les ſots & les fripons opulens prennent ſur les hommes de mérite qui ſont dans l'indigence. On ne voit point ceux-ci faire des efforts pour s'oppoſer à cette uſurpation. Ils la favoriſent même par leur retenue. Le bon ſens & l'expérience les rendent circonſpects à porter un jugement ; ils ne prononceront point qu'ils n'ayent examiné les choſes avec attention. La délicateſſe de leurs ſentimens leur donne une timidité qui leur fait craindre de commettre des fautes, & d'altérer dans le commerce du monde la pureté de cette vertu dont ils ſont ſi jaloux.

Il eſt auſſi difficile d'accorder la ſageſſe & la confiance que de concilier le vice avec la modeſtie.

Telles ſont les réfléxions que j'ai eu occaſion de faire à ce ſujet. Je demande au lecteur qu'il me ſoit permis d'en former une allégorie (*a*).

(*a*) On voit par les ouvrages du célèbre *Adiſſon* & de quelques autres écrivains Anglois plus modernes, que le goût des Allégories, depuis ſi long-temps proſcrit en France, ſubſiſte encore en Angleterre. Je ſupprimerai celle dont il s'agit ici ; je doute fort qu'elle réuſsît ; c'eſt pourquoi je me ſuis épargné la peine de la traduire, & j'épargne aux autres celle de la lire. C'eſt un genre ſi forcé, ſi peu naturel, ſi difficile, principalement lorſque ces ſortes de pièces ſont un peu longues, que ſur cent Allégories à peine y en a-t-il une de ſupportable. Il faut que l'eſprit ſoit ſans ceſſe à toute autre choſe qu'à ce qu'il lit. Cette contention fatigue, & détruit le charme de la lecture. Je ne connois que quelques Allégories de notre grand Poëte *Rouſſeau* qui ſoient vraîment dignes d'admiration. La force de ſa morale, la chaleur de ſa Poëſie, la perfection de ſes vers, la facilité de percer le voile qui couvre l'objet réel qu'il veut peindre, font diſparoître chez lui les défauts trop ordinaires dans les ouvrages de cette eſpèce.

THAT POLICY MAY BE REDUCED TO A SCIENCE.

QUE LA POLITIQUE PEUT ÊTRE RÉDUITE EN SCIENCE.

C'Eſt pour beaucoup de gens une grande queſtion de ſçavoir s'il y a des différences eſſentielles entre une forme de Gouvernement & une autre, & ſi toutes ces formes de Gouvernement ne peuvent pas devenir bonnes ou mauvaiſes, ſuivant qu'elles ſont bien ou mal adminiſtrées. S'il étoit une fois convenu que tous les Gouvernemens ſe reſſemblent dans le fond, & que la ſeule différence eſſentielle qui puiſſe être entr'eux conſiſte dans la différence de caractère & de conduite de ceux en qui réſide l'autorité, la plûpart de ces diſputes feroient terminées, & le zèle immodéré pour une Conſtitution à l'excluſion de toute autre, ne feroit plus regardé que comme une folie. Tout partiſan que je ſuis de la modération, je ſuis bien éloigné de croire que l'intérêt public ne puiſſe être fondé

ſur une baſe plus ferme que celle de l'humeur & du caractère de quelques particuliers.

Ceux qui ſoutiennent que la bonté d'un Gouvernement conſiſte dans la bonne adminiſtration, peuvent citer pluſieurs exemples de l'hiſtoire, où le même Gouvernement a paſſé d'une extrêmité à l'autre, ſuivant les différentes mains qui tenoient les rênes de l'Etat. Comparez le gouvernement de la France ſous *Henry* III avec celui du regne de *Henry* IV, vous ne verrez dans la première de ces époques qu'oppreſſion, légèreté, artifice dans le Prince, que factions, révoltes, trahiſons, infidélité dans les Sujets. Dès que le Monarque qui succèda à *Henry* III eût monté ſur le trône, & qu'il s'y fût affermi en héros & en père de la patrie, le gouvernement, le peuple, & toute la face du Royaume changèrent par le ſeul effet de la différence infinie entre les mœurs & les ſentimens de ces deux Souverains.

L'Angleterre a éprouvé cette différence, dans un ſens contraire, ſous les regnes d'*Elizabeth* & de *Jacques*, du moins par rapport aux affaires étran-

gères. Nous trouverions une infinité d'exemples de ces sortes de révolutions dans l'histoire ancienne & moderne.

Je demande qu'il me soit permis de faire ici une distinction. Le gouvernement absolu, tel qu'étoit réellement le Gouvernement Anglois avant le milieu du dernier siècle, (quoiqu'en disent les panégyristes éternels de la liberté Angloise) devoit beaucoup dépendre de l'administration ; & ceci même est une preuve que cette forme de gouvernement est sujette à des inconvéniens sans nombre ; mais il n'en est pas ainsi d'un gouvernement libre. Ce seroit dans ce cas une absurdité bien grande, que les moyens établis par la loi contre l'abus de l'autorité fussent impuissans, ou même qu'ils ne suffissent pas aux méchans pour les engager par la seule vûe de leur intérêt personnel à s'intéresser au bien public. Tel a été l'objet de la constitution originelle d'un gouvernement libre, & tel en doit être l'effet, si les moyens ont été sagement combinés. Convenons aussi que si la prudence & l'honneur n'avoient pas présidé à la première institution, les loix ne feroient que des sources empestées

d'où couleroient néceſſairement le deſordre & le crime.

Telle doit être la force des loix & des formes du Gouvernement, que, ſans dépendre en aucune façon du caractère des particuliers, on puiſſe en tirer, dans preſque tous les cas, des conſéquences auſſi générales & auſſi certaines qu'il en réſulte des principes des ſciences mathématiques.

Par la forme du Gouvernement de Rome ſous la République, tout le pouvoir légiſlatif appartenoit au Peuple, ſans que les Nobles, ni même les Conſuls euſſent le droit de négative. Le Peuple jouiſſoit de ce pouvoir, en corps, & non par des Repréſentans. La conſéquence fut que, lorſque les conquêtes eurent rendu le Peuple ſi nombreux qu'il ne pouvoit plus être contenu dans la Capitale, les Tribus de la ville, quoique la portion la plus mépriſable, diſpoſoient de preſque toutes les affaires. C'étoient elles auſſi que les Romains cherchoient à gagner, s'ils vouloient s'élever par la protection du Peuple. Cette populace s'accoutuma à l'oiſiveté par l'uſage des diſtributions de bled & d'argent que leur faiſoient les Candidats. Deve-

nue de jour en jour plus licencieuſe, le champ de *Mars* ne fut plus qu'un théâtre de ſéditions & de révoltes. On entretenoit à ſes ordres des eſclaves armés au milieu du Peuple. La République tomba enfin dans une telle anarchie, que les Romains furent trop heureux de plier ſous le joug des Empereurs. Tels ſont les effets dangereux d'une Démocratie ſans Repréſentans.

Il y a deux ſortes de moyens pour la Nobleſſe, de poſſéder en tout ou en partie l'autorité légiſlative. Chaque Noble peut avoir part au pouvoir, comme partie du corps entier de la Nobleſſe, ou bien le corps entier peut jouir de ce pouvoir, d'autant qu'il eſt compoſé de pluſieurs membres, dont chacun a un pouvoir particulier & une autorité perſonnelle. La Nobleſſe de Veniſe eſt dans le premier cas, & celle de Pologne dans le ſecond. A Veniſe le corps entier de la Nobleſſe poſſéde toute l'autorité, & aucun Noble n'a de pouvoir que parce qu'il en reçoit de tout le corps. En Pologne, chaque Noble, par le droit de ſon fief, a une autorité particulière & héréditaire ſur ſes vaſſaux, & le corps entier des Nobles n'a

d'autorité que par celle qui dérive du concours de tous les particuliers qui le composent. Il n'est pas difficile de décider quels doivent être les objets & les opérations de ces deux sortes de Gouvernement. Quelques desavantages que puisse essuyer la première par les mœurs & l'éducation, elle est infiniment préférable à la seconde. Un corps de Noblesse qui jouit solidairement du pouvoir conservera la paix & l'ordre parmi les Sujets. Aucun membre n'aura assez d'autorité pour arrêter un seul moment l'exécution de la loi. Ils conserveront leur pouvoir sur le Peuple, sans l'opprimer, du moins griévement, parce que le corps entier ne peut avoir aucun intérêt à tyranniser la nation, quoique ce pût être l'intérêt de quelques particuliers. Il y aura une distinction de rangs marquée entre la Noblesse & le Peuple; mais cette distinction sera la seule. Les Nobles formeront un corps, & le reste du Peuple un autre, mais sans aucune de ces animosités qui détruisent les Etats. Il est aisé de voir combien peu la Noblesse Polonoise jouit de ces avantages.

Il est possible qu'il y ait un Gouver-

nement, où un ſeul homme, nommez-le comme il vous plaira, Prince, Roi, Doge, ait une aſſez grande autorité pour balancer le pouvoir légiſlatif. Ce principal Magiſtrat peut être électif ou héréditaire. Quoiqu'à la première vûe il ſemble plus avantageux au bien de l'Etat qu'il ſoit électif, un examen réfléchi fera bien-tôt connoitre que le dernier eſt préférable, & cela pour des raiſons d'une vérité éternelle. Dans un Gouvernement, où le droit d'élection eſt établi, il doit arriver que le deſir de monter ſur le trône diviſe toute la nation. De là, chaque vacance allumera une guerre civile, le plus grand des maux politiques. Le Prince élû ſera ou étranger ou naturel du pays. Le premier ne connoîtra point la nation qu'il doit gouverner; il ſera ſoupçonneux & ſuſpect; il donnera toute ſa confiance à des étrangers comme lui, qui n'auront d'autres vûes que de profiter bien vîte de l'autorité de leur maître pour s'enrichir. Le ſecond portera ſur le trône ſes animoſités & ſes affections particulières, & il ſera regardé avec envie par ceux qui étoient auparavant ſes égaux. Ajoutons qu'une couronne

eſt d'un prix trop grand pour pouvoir être donnée au ſeul mérite, & que les Candidats ne manqueront jamais d'employer, pour l'acquérir, la force, l'argent & l'intrigue. Il n'y aura donc pas plus de raiſon de ſuppoſer une capacité ſupérieure dans un Prince élû que dans un Prince qui tiendroit le ſceptre de ſes ayeux. On ne peut regarder, par conſéquent, comme des axiomes en politique, *qu'un Prince héréditaire, une Nobleſſe ſans vaſſaux, & une nation aſſemblée par des Repréſentans, forme la meilleure des Monarchies, la meilleure des Ariſtocraties, & la meilleure des Démocraties.* Mais pour prouver d'autant mieux que la politique eſt ſuſceptible de principes invariables & indépendans du caractère & de l'éducation du Souverain & des Sujets, parcourons quelques autres maximes de cette ſcience. Nous en trouverons qui tendent encore à confirmer ce que j'avance.

Quoique les Gouvernemens libres ſoient communément les plus doux pour ceux qui y ont part, il eſt aiſé de concevoir qu'ils ſont les plus durs pour les Provinces qui leur ſont ſou-

mises. Cette observation est, je crois, un principe de l'espèce de ceux dont nous parlons. Lorsqu'un Monarque aggrandit ses Etats par des conquêtes, il apprend bientôt à regarder du même œil ses anciens & ses nouveaux Sujets. Et ils sont en effet de même nature, si l'on en excepte les favoris. Il ne mettra point de différence entr'eux par les loix générales de son gouvernement, & il les protégera également contre la tyrannie. Mais un Gouvernement libre fera cette différence, & doit la faire tant que les hommes n'auront point appris à aimer leurs voisins autant qu'eux-mêmes. Comme dans de pareils Gouvernemens, les conquérans sont aussi les législateurs, ils trouveront les moyens de tirer des avantages publics & privés de leurs nouveaux Sujets, soit par des taxes, soit par les obstacles qu'ils mettront à leur commerce pour s'en emparer. Un autre inconvénient des Gouvernemens Républicains est que les Gouverneurs particuliers trouveront des ressources pour piller impunément les Provinces sujettes, & que leurs concitoyens y trouvant aussi leurs avantages, se porteront facilement

à tolérer cet abus. Ajoutons que, comme il est nécessaire dans ces sortes d'États de changer fréquemmment les Gouverneurs pour ne pas leur laisser prendre trop d'autorité, tous ces petits tyrans se hâtent de faire successivement leur fortune. Quelle tyrannie les Romains n'exercèrent-ils pas sur le monde entier, pendant que subsista la République ? Ils avoient à la vérité des loix pour prévenir l'abus de l'autorité dans les Magistrats qui géroient les Provinces; mais *Cicéron* nous apprend que si Rome vouloit pourvoir au bien de ses conquêtes, elle n'avoit point d'autre parti à prendre que de révoquer ces mêmes loix. Dans ce cas, dit-il, nos Magistrats, jouissant d'une entière impunité, ne pilleront le peuple qu'autant qu'il faudra pour assouvir leur avidité, au lieu que, dans l'état actuel des choses, il leur faut de plus de quoi corrompre les Juges, & se faire des protections parmis les Grands de l'Etat. Peut-on lire les cruautés & les véxations de *Verrès* sans étonnement & sans horreur ? Et peut-on n'être pas touché de voir qu'après que *Ciceron* eût épuisé tous les foudres de son élo-

quence sur ce mauvais citoyen, & eût enfin obtenu de le faire condamner suivant la disposition de la loi, ce cruel tyran goûta dans l'opulence toutes les douceurs d'une vie paisible : il ne périt que trente ans après dans la proscription de *Marc Antoine*, qui, pour s'emparer de ses richesses, le fit mourir avec *Ciceron* lui même & les plus vertueux Romains. Peu de tems après la chûte de la République, le joug de Rome fut plus suportable aux Provinces, comme nous l'apprenons de *Tacite*. Remarquons même que les plus mauvais Empereurs, *Domitien*, par exemple, & quelques autres, furent très-attentifs à empêcher l'oppression des Provinces. Du temps de *Tibère*, le Gaules passoient pour être plus riches que l'Italie même. Je ne trouve point encore que, sous les autres Empereurs, les païs conquis fussent moins opulens ni moins peuplés. Je vois seulement que la valeur & la discipline militaire commençoient à être sur leur déclin.

Si nous passons à notre siècle, nous pourrons faire la même observation. Les Provinces des Monarchies sont toujours mieux traitées que celles des

Etats libres. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les païs conquis de la France avec l'Irlande. Ce dernier Royaume est cependant en grande partie peuplé d'Anglois, & a des droits & des privilèges qui devroient le mettre audessus de l'état d'une Province conquise. L'exemple de la Corse se présente encore ici naturellement.

*Machiavel* fait à propos des conquêtes d'*Aléxandre le Grand* une remarque que l'on peut regarder comme une de ces vérités, qui ne dépendent ni du temps ni des circonstances. Il paroît étrange, dit cet habile politique, que des païs subjugués avec autant de rapidité que le furent ceux dont *Aléxandre* se rendit maître, ayent pû être possédés paisiblement par ses successeurs, & que les Perses, pendant les troubles & les guerres civiles de la Grèce, n'ayent jamais fait aucun effort pour recouvrer leur ancienne indépendance. Pour résoudre cette difficulté, il observe qu'un Monarque peut gouverner ses Sujets de deux manières différentes; il peut, suivant les maximes établies dans l'Orient, appesantir son autorité au point de ne laisser à ses sujets aucunes distin-

ctions de rangs que celles qu'il accordera lui-même ; on ne connoîtra, sous son empire, ni les avantages de la naissance ni les possessions héréditaires ; en un mot, aucun de ses Sujets n'aura de considération parmi le peuple que par le seul effet de la volonté du maître. Le Monarque pourra aussi exercer sa puissance d'une manière plus douce & à la manière des Princes Européens. Toutes les sources de l'honneur seront ouvertes à ses Sujets ; la naissance, les titres, les possessions, la valeur, la probité, le sçavoir, les grands ou heureux succès seront des moyens de s'avancer, & d'acquérir de la considération. Dans le premier de ces Gouvernemens, il sera impossible aux païs conquis de secouer jamais le joug ; aucun sujet n'y aura jamais assez de crédit pour l'entreprendre. Il n'en sera pas de même dans le second. Un revers de fortune, une émotion parmi les vainqueurs, engagera les vaincus à prendre les armes ; les chefs & les moyens ne leur manqueront pas.

Tel est le raisonnement de *Machiavel*. Il me paroît solide & concluant. Je vou-

drois cependant qu'il n'y eût pas ajoûté un principe qui me paroît faux; sçavoir, que les peuples qui sont gouvernés suivant les maximes de la politique Orientale, sont plus difficiles à subjuguer que les autres, quoiqu'ils soient plus aisés à conserver quand ils ont été une fois soumis, & cela parce qu'il ne s'y trouve plus de sujets puissans qui soient en état d'exciter les entreprises des rebelles. Je pense, au contraire, qu'outre qu'un gouvernement tyrannique énerve le courage des sujets & les rend indifférens sur la fortune de leur Souverain, je pense, dis-je, & l'expérience le prouve, que, quoique les Généraux & les Magistrats ne jouissent dans ces contrées que d'une autorité périodique, ils sont cependant chacun aussi absolu dans leurs charges que le Prince l'est lui-même, & par conséquent en état, avec des Barbares accoûtumés à une soumission aveugle, de tenter & de faire réussir les plus grandes révolutions. Je conclus de tout ceci qu'un gouvernement doux est le plus sûr & pour l'intérêt du Souverain & pour le bonheur des sujets.

Les Législateurs ne doivent donc pas abandonner au hasard la forme d'un

ce crime plus de 3000 hommes dans une ſeule partie de l'Italie. Nous trouvons un pareil exemple de dépravation dans les temps les plus reculés de la République. Tels étoient les mœurs des particuliers de cette nation que nous admirons tant dans leurs hiſtoires. Etoient-ils plus criminels dans le temps même des deux Triumvirats, lorſqu'ils déchiroient leur patrie, & couvroient la terre de meurtres & de déſolation pour le choix de leurs tyrans.

En voilà, je crois, bien aſſez pour engager tout citoyen de tout Etat libre à ſoutenir avec zèle les loix & les formes établies pour ſoutenir la liberté, pourvoir au bien général, & prévenir ou punir l'avarice & l'ambition des gens mal intentionnés. De toutes les vertus aucune n'honore plus que l'humanité; mais rien auſſi ne marque plus la baſſeſſe de cœur que la diſpoſition contraire. Un homme qui n'aime que lui, & qui n'a nul égard ni pour l'amitié ni pour le mérite, eſt un monſtre; & celui qui, ſenſible à l'amitié ſeulement, ne ſent rien dans ſon cœur pour le public & la patrie, ne connoît que très-imparfaitement la vertu.

Mais ce ſujet nous meneroit pour le préſent trop loin, & d'ailleurs nous ne manquons pas dans ce païs de gens zélés ou prétendus tels, qui, ſur le prétexte vrai ou faux du bien général, ſe chargent d'échauffer & d'entretenir l'enthouſiaſme de leurs partiſans. Quant à moi, je ſerois bien plus diſpoſé à prêcher la douceur que le zèle. Peut-être le moyen le plus ſûr d'y réuſſir eſt-il de ranimer l'amour du bien public. Eſſayons donc de tirer des maximes que je viens de donner, une leçon de modération ſur les partis qui diviſent actuellement l'Angleterre (*a*). Mais convenons en même-temps que cette modération ne doit pas avoir pour objet d'éteindre l'induſtrie & l'amour que chaque citoyen doit à ſa patrie.

Tous ceux qui attaquent ou défendent un Miniſtre dans un Gouvernement tel que le nôtre, où toute liberté eſt permiſe ſur ce point, portent preſque toujours les choſes à l'extrême. On exagère ſans retenue ſes vertus & ſes défauts. Ses ennemis ne manquent pas de lui imputer les plus grandes fautes, ſoit dans les affaires domeſti-

(*a*) En 1742.

ques, soit dans les affaires étrangères. A les entendre, il n'y a ni bassesses ni crimes dont il ne soit capable : guerres inutiles, traités honteux, profusions de trésors, taxes exorbitantes, il n'est sorte d'ignominie dont on ne le couvre. Peu satisfaits de le rendre odieux à son siècle, sa conduite, prétendent-ils (*b*), étendra son influence empestée sur la postérité la plus reculée, par le projet qu'il a formé de détruire la meilleure constitution qui soit au monde, & d'anéantir les loix & les institutions qui ont fait pendant tant de siècles le bonheur de nos ancêtres. Non-seulement c'est un Ministre criminel par lui même, mais il anéantit jusqu'aux sûretés établies pas les loix contre les Ministres qui lui ressembleront.

D'une autre part, vous entendrez ses partisans porter ses louanges aussi haut que ses ennemis portent leurs imputations. Ils ne cesseront de célébrer la sagesse, la fermeté & la modération de son Ministère. L'honneur & le crédit de la nation établis au-dehors, au-dedans

(*b*) Il est aisé de voir que dans tout ceci l'auteur a eu en vûe le Ministère de M. de *Walpole*, & les ouvrages de Mylord *Bolinbrocke* contre lui.

le crédit public maintenu, la persécution étouffée, sont les œuvres journalières de ses mains. Toutes ses vertus sont couronnées par le soin qu'il a pris de conserver dans son intégrité & dans chacune de ses parties, *la meilleure constitution de l'Univers*, pour la transmettre dans cet état à nos derniers neveux. Il n'est pas étonnant que de telles satyres & de tels panégyriques n'effarouchent respectivement les partis opposés, & n'y occasionnent des fermentations & des animosités; mais je voudrois pouvoir faire entendre aux enthousiastes que dans ces accusations & dans ces apologies il y a une contradiction évidente dont ils ne s'apperçoivent pas, & que c'est par l'effet de cette contradiction même que les sentimens de chaque faction sont poussés jusqu'à l'excès. Si notre constitution est en effet *ce noble édifice*, (c) *la gloire de la Grande Bretagne, l'objet de l'envie de nos voisins, élevé au prix du travail de tant de siècles, réparé par une dépense de tant de millions, & cimenté par tant de sang répandu*, si, dis-je, notre constitution

(c) Paroles tirées d'un ouvrage Anglois en forme de lettres, intitulé: *Dissertation sur les Partis*. Lettre 10.

mérite, même en partie, tous ces éloges, auroit-elle souffert qu'un foible & coupable Ministre la gouvernât en maître pendant le cours de vingt années, malgré l'opposition des plus beaux génies de l'Angleterre, qui y ont employé avec la plus grande liberté leur éloquence & leurs écrits, soit dans le Parlement, soit dans leurs fréquens appels à la nation. Car enfin, si ce Ministre est réellement ou mal habile ou coupable au degré où on nous le peint, il faut convenir que notre constitution est bien défectueuse dans ses premiers principes, & que dans ce cas on ne peut imputer à crime d'avoir corrompu *la meilleure constitution qui soit au monde.* Une constitution, quelle qu'elle soit, ne peut être bonne qu'autant qu'il y a été pourvû aux moyens de réprimer les mauvaises administrations; & si celle de la Grande-Bretagne étoit sa plus grande force, surtout venant d'être renouvellée par ces deux événemens remarquables, *la Révolution & l'Accession*, auxquelles l'ancienne famille de nos Rois a été sacrifiée, si notre constitution, avec de tels avantages, n'a pas la puissance d'appliquer un re-

mède à une mauvaise administration, nous devons rendre grace à tout Ministre qui travaillera à la détruire, & qui nous mettra dans la nécessité d'en établir une meilleure.

J'opposerai la même réflexion à ceux qui portent trop loin le desir de défendre le Ministre. *Notre constitution est-elle excellente ?* Un changement de Ministre ne peut pas être un événement bien redoutable, puisque l'essence de cette constitution doit être autant de se soutenir contre une si petite secousse, que de prévenir l'abus qu'un Ministre peut faire de son autorité. *Notre constitution est elle mauvaise ?* Nos craintes sur un changement seroient encore mal placées. Nous serions comme un homme qui ayant surpris sa femme dans un mauvais lieu, ne sçauroit pas qu'il doit la veiller de près. Les affaires publiques, dans une constitution aussi vicieuse, devroient bien-tôt tomber dans le desordre, quelles que fussent les mains qui les gouvernassent. L'amour de la patrie seroit dans ce dernier cas bien moins desirable que la patience & la soumission. La vertu de *Caton* & de *Brutus* méritoit des éloges

ſans doute; mais ne ſervit-elle pas à avancer la chûte de la République, & à rendre ſon agonie plus douloureuſe?

Je ſerois bien fâché que l'on conclût de tout ceci, que les affaires publiques ne demandent pas notre vigilance & nos ſoins. J'entends ſeulement qu'avant que de ſçavoir ce qu'elles exigent de nous, on doit en peſer toutes les circonſtances avec modération & ſans aucun eſprit de parti.

Sur cela, le parti de la nation dira que notre conſtitution, toute excellente qu'elle eſt, n'en eſt pas moins ſuſceptible d'une mauvaiſe adminiſtration juſqu'à un certain degré, & que, par conſéquent, ſi le Miniſtre la ſert mal, il eſt néceſſaire de lui oppoſer un zèle ſuffiſant. D'un autre côté, nous accorderons au parti de la Cour que, ſi le Miniſtre eſt ſage, il eſt juſte qu'elle le protège. Ce que je voudrois perſuader à l'un & à l'autre, ce ſeroit de ne pas ſe combattre comme s'il s'agiſſoit de leurs autels & de leurs foyers, & de ne pas altérer par la violence de leurs factions un gouvernement eſſentiellement auſſi bon.

Tout ce diſcours, au ſurplus, n'a pour objet aucune conſidération par-

ticulière. J'ai seulement desiré de faire sentir que dans le Gouvernement du monde le plus sage, où les devoirs des citoyens sont exactement marqués par la loi, il n'est pas difficile de découvrir si les intentions du Ministre sont bonnes ou mauvaises, & de juger si son caractère personnel est digne d'amour ou de haine. Ces sortes de discussions seroient mieux reçues du Public, si elles n'étoient pas toujours soupçonnées d'aversion ou de flatterie (*d*).

(*d*) On peut voir l'opinion qu'avoit l'auteur du fameux Ministre qui est ici indiqué par un Chapitre de sa façon qui fut imprimé sous le titre de *Caractère de Sir Robert Walpole*. Je l'ajoûterai ici.

» Jamais les actions ni les mœurs
» d'aucun homme n'ont été ni plus vivement ni plus ouvertement examinées que celles du Ministre actuel.
» Comme il a gouverné pendant longtemps une nation instruite & libre, & sous les yeux d'un puissant parti qui lui étoit opposé, on pourroit former une bibliothéque assez considérable de ce qui a été écrit pour & contre lui. La moitié du papier qui a été barbouillé pendant ce long Ministère, l'a été, sans exagération, à son sujet.

» Je souhaiterois pour l'honneur de ma » patrie, que tous ces portraits eussent » été faits avec jugement & impartia» lité, & pussent, à ce titre, trouver » quelque croyance dans la Postérité, » & lui faire connoître que notre li» berté de penser & d'écrire a été » employée au moins une fois à un » bon usage. Je voudrois être moi-même » aussi sûr de le peindre avec jugement, » que je le ferai avec impartialité. Si » je le manque, ce ne sera qu'une » feuille de plus à ajoûter à tant de » milliers d'autres qui sont oubliées » pour toujours. J'ose me flatter cepen» dant que le caractère que je vais » tracer paroîtra vrai aux yeux des » races futures.

» *Sir Robert Walpole*, premier Mi» nistre de la Grande-Bretagne, est un » homme habile & non pas un génie. Il » est bon sans être vertueux, constant » sans être magnanime, modéré dans » l'exercice de son pouvoir, injuste par » les moyens qu'il employe à l'augmen» ter. Ses vertus ne sont pas, pour la » plûpart, accompagnées des vices avec » lesquels il est ordinaire de les ren» contrer; il est ami généreux, sans

» être ennemi redoutable. Ses vices ne » sont pas aussi rachetés par les vertus » qui les suivent communément. Mo- » déré dans ses entreprises, il ne l'est » pas dans sa dépense. Chez lui le ca- » ractère d'homme privé est beaucoup » meilleur que celui d'homme public. » Ses vertus sont plus éclatantes que » ses vices; & sa fortune plus grande » que sa réputation. Avec beaucoup de » bonnes qualités, il a encouru la haine » de ses concitoyens. Avec une assez » grande capacité, il n'a pu échapper » au ridicule. Il auroit été jugé digne » des honneurs qu'il a obtenus, s'il » ne les avoit jamais possédés. Il mé- » ritoit plus une seconde qu'une pre- » mière place dans quelque Gouverne- » ment que ce fût. Son Ministère a été » plus utile à sa famille qu'au public, » meilleur pour son siècle que pour la » postérité, & plus dangereux pour cette » dernière par les mauvais exemples » qu'il a laissés que par les torts réels » qu'il a faits à la nation. Pendant son » Ministère, le Commerce a été floris- » sant, la Liberté a décliné, & le Sçavoir » a été au moment de sa ruine. Com- » me homme, je l'aime; comme homme

» de Lettres, je le haïs ; comme Anglois, » je souhaite tranquillement sa chute. Si » j'étois membre de l'une ou de l'autre » Chambre, je donnerois ma voix pour » l'éloigner de *S. James* ; mais je serois » fort aise de le voir retiré à *Hougton-hall*, & qu'il y passat agréablement le » reste de sa vie. «

L'auteur a eu la satisfaction de voir qu'après la retraite de ce Ministre, lorsque les animosités élevées à son sujet ont été calmées, toute la nation a pris les sentimens modérés qu'il avoit sur cet homme célébre. Il a vû même beaucoup de gens, par une révolution assez naturelle, passer à ce sujet d'une extrémité à l'autre. Il seroit bien faché de s'y opposer, surtout après la mort de *Walpole*. Il ne peut cependant se dispenser d'observer, ainsi qu'il l'a indiqué dans le portrait ci-dessus, que la grande & la seule grande faute que ce Ministre ait commise pendant qu'il a gouverné les affaires, a été de ne pas acquitter davantage les dettes de la nation.

Il n'y a personne qui en lisant les deux articles Anglois que nous venons de donner, ne reconnoisse la plume libre, habile, politique & forte du célèbre M. *Hume*.

HERRN JOHANN HEINRICH GOTTLOB VON JUSTI NEUE WAHRHEITEN ZUM VORTHEILE DER NATURKUNDE UND DES GESELLSCHAFTLICHEN LEBENS DER MENSCHEN.

NOUVELLES VÉRITÉS PUBLIÉES A L'AVANTAGE DE LA PHYSIQUE ET DE LA VIE SOCIALE DES HOMMES. PAR M. JEAN-HENRY GOTTLOB DE JUSTI. *Seconde Partie 1754. A Leipzick, chez Bernard-Christophe Breitlopf.*

LE nom de M. *de Jusli* est déja connu dans ce Journal par deux extraits qu'on y a donnés de cet auteur (*a*). A l'éloge que l'on fit alors de ses talens, nous croyons devoir ajoûter que le Roi de la Grande-Bretagne, continuellement occupé du soin de faire fleurir l'Université de Gottingue, vient d'y appeller M. *de Jusli*. En lui accordant le titre de *Conseiller des Mines*

(*a*) Octobre 1754 & Janvier 1755.

& une pension proportionnée à son mérite, sa Majesté Britannique lui a confié la police de la ville de Gottingue. Elle l'a chargé encore de faire des leçons publiques sur les sciences utiles auxquelles il s'est appliqué avec tant de succès.

Nous choisissons aujourd'hui dans la deuxième partie du Journal de M. *de Justi* la description d'un procédé pour faire de l'or, qui, en 1752, fit beaucoup de bruit à Vienne en Autriche.

Rien de plus ordinaire, dit M. *Justi*, que de voir les auteurs qui ne sont point au fait de la Chimie, tourner en ridicule les efforts de ceux qui cherchent à faire de l'or, & traiter leur entreprise d'absurde & d'impossible dans l'exécution. La Chimie en effet a rendu malheureux un grand nombre de ses amateurs, dont la plûpart se sont livrés à cet art périlleux, sans avoir acquis auparavant les connoissances chimiques nécessaires. Une entreprise pareille tient de la folie, & c'est de quoi l'on ne prétend point disconvenir. Mais n'est-ce pas, d'un autre côté, une témérité égale à celle de ces Alchimistes que d'oser, sans être initié dans les secrets

de la Chimie, prononcer une sentence générale, & nier sans restriction la possibilité de faire de l'or. C'est une faute dans laquelle je suis tombé autrefois moi-même en plusieurs endroits de mes écrits. A mesure que mes connoissances sur la nature des métaux se sont étendues, j'ai trouvé qu'il s'en falloit beaucoup que l'exaltation de ces corps fût impossible. Je ne parle point ici de la transmutation des métaux en or par la Pierre Philosophale, quoique nous ne connoissions pas assez les propriétés de la matière & les forces de la nature pour assûrer cette transmutation impraticable. Un homme raisonnable ne doit point cependant la tenter légèrement.

Je ne me propose de parler que de l'ennoblissement des métaux par des voyes qui imitent les opérations que la nature fait elle-même dans les entrailles de la terre. Jusqu'ici tous les vrais connoisseurs en Chimie, non-seulement ont crû cet ennoblissement possible, mais ont encore regardé comme probable qu'on y réussira un jour. Il y a même beaucoup de vraisemblance qu'il ne s'est guères trouvé de génie accoûtumé à des procédés raisonnés, qui n'ait

eu en plusieurs occasions la preuve de ce que j'avance. Je possède moi-même une tabatière faite d'un or qui pour la plus grande partie a été produit par un travail entrepris à dessein de me convaincre de la possibilité de l'exaltation des métaux. Je n'ai point, il est vrai, retiré un profit considérable de cette production.

Le célèbre *Homberg* a démontré, par différentes expériences, que, dans l'argent surtout, il y a un grand nombre de parties très-disposées à s'ennoblir & à devenir un véritable or; ou, ce qui revient à peu près au même, que ces parties constituent, pour ainsi dire, un métal mitoyen entre l'or & l'argent, qui cependant, par la seule action du feu, peut parvenir à sa maturité; car le même auteur a fait voir qu'il ne faut qu'une fusion souvent réitérée pour retirer de l'argent une certaine portion d'or. Non-seulement j'ai répété & trouvé vraies les expériences de *Homberg*, j'en ai fait encore beaucoup d'autres qui constatent la même chose. Je rendrai quelque jour publiques ces expériences. Je me borne ici à confirmer le résultat de ces épreuves par la des-

cription d'un célèbre procédé pour faire de l'or, qui, à plusieurs égards, mérite d'être connu du Public.

Au commencement de l'année 1752, une certaine femme arrivée de Ratisbonne dans la Capitale de l'Autriche, offrit à tous les amateurs de la Chimie de leur apprendre à faire de l'or, moyennant une récompense de deux mille florins. Ses promesses n'étoient point vagues; elle assûra très positivement qu'en ajoûtant à un marc d'argent deux onces d'or, on trouveroit, après avoir rabattu les frais de tous les matériaux nécessaires, une augmentation d'or de la valeur de six ducats. Elle offrit de passer avec les amateurs un contrat par lequel elle se soumettroit à n'exiger la somme demandée, que quand elle auroit communiqué son procédé, & qu'on auroit trouvé que le succès répondoit à ses promesses. Des conditions aussi avantageuses en apparence furent un appas si séduisant pour plusieurs personnes qu'on prétend que cette femme gagna à Vienne plus de cinquante mille livres par la communication de son secret. On dit même que quelques particuliers, qui avoient fait ce traité

avec elle, furent obligés par Justice à lui payer la somme stipulée qu'ils refusoient d'acquitter. Je n'oserois garantir la certitude de cette dernière circonstance; mais je pense qu'il y auroit eu de l'injustice à ne point prononcer en faveur de cette femme. Ceux qui avoient contracté avec elle ne pouvoient nier qu'elle n'eût rempli exactement ce qu'elle avoit promis, & que le succès du procédé ne fût tel qu'elle l'avoit annoncé. C'étoit sans doute leur faute de n'avoir pas songé à la longueur du temps qu'un procédé semblable pouvoit exiger, ainsi qu'aux peines & aux incommodités qui pouvoient l'accompagner, & de ne s'être rien réservé dans ce cas là. L'avidité des richesses & le défaut de connoissances chimiques les empêcha sans doute de faire des réflexions. Le même procédé me fut offert par une main tierce; mais connoissant la fraude qui accompagne toujours les secrets, je me contentai de demander quelle étoit la matière employée principalement dans ce procédé. Lorsqu'on m'eût répondu que c'étoit le mercure, je répliquai que possédant déja des procédés, dans les-

quels il servoit pareillement de base, & qui valoient peut-être mieux que celui qu'on m'offroit, je n'avois pas besoin de celui-ci.

Quelque temps après, un de mes amis me le communiqua, & j'eus occasion de le voir exécuter plus d'une fois & d'examiner même tout ce qui étoit produit par les différentes opérations de ce procédé, de sorte que je serois en état d'en décrire ici jusques aux moindres détails. Mais, comme j'appréhende que des ignorans & des hommes avides de s'enrichir n'en fassent un mauvais usage & ne nuisent en l'exécutant à leur propre santé, je me bornerai à rapporter sommairement les circonstances qui peuvent contribuer à étendre les connoissances que nous avons de la nature.

On prend du mercure commun; on le sublime sept fois dans une cornue avec de l'esprit de salpêtre, de l'huile de vitriol & d'autres liqueurs semblables. Autant de fois que la sublimation est achevée, le sublimé & le résidu qui demeure au fond de la cornue doivent être réduits en une poudre très-fine & mêlés ensemble:

Cette opération ainsi réitérée fixe le mercure ; de sorte qu'à la fin il ne s'en sublime plus rien; & que sa masse coule dans le vaisseau comme de la cire fondue. La cornue étant refroidie & rompue, on y trouve une matière pesante & vitreuse dont la couleur est un blanc verdâtre.

Cela étant fait, on mêle, par le moyen de la fonte, un marc d'argent avec deux onces d'or (à ducats) fin. On granule la masse par une manipulation très-connue des Chimistes. On mêle avec cette masse granulée deux onces du mercure fixé dont il a été parlé, que l'on concasse auparavant. Ayant ensuite mis ce mélange dans un vaisseau, on le couvre avec le verre fondant dont j'ai donné la composition dans le Mémoire sur un nouveau métal découvert dans le *Mica* (*b*). On employe environ quatre ou cinq onces de ce verre. Si l'on veut on peut en pulvériser finement & en mêler un peu avec la masse granulée & le mercure fixé; mais il faut que ce dernier mélange en soit

(*b*) Voyez la page 202 de notre Journal pour le mois d'Octobre de l'année 1754.

couvert au moins à la hauteur d'un travers de doigt. Ensuite on met le vaisseau au fourneau à vent, & on laisse fondre le tout pendant l'espace d'une heure. Cette fusion étant faite, on sépare l'argent par la voye sèche, on édulcore la chaux d'or obtenue, on la sèche, & on la remet en fusion, soit avec un autre marc d'argent, soit avec celui dont on s'est déja servi; mais pour employer celui-ci, il faut qu'auparavant il ait été précipité à l'eau forte par le moyen du cuivre, édulcoré & séché. On granule de nouveau le mélange obtenu par la fusion; on y ajoûte encore, de la manière qu'il a été dit, une once & demie de mercure fixé, & l'on sépare comme auparavant. Cette opération se réitère encore une ou deux fois, & l'on obtient enfin une chaux d'or qui ressemble parfaitement à un or de départ fin; mais cette chaux n'est pas encore constante au feu. Lorsqu'on la met à la coupelle avec du plomb ou avec de l'antimoine, on trouve, outre les deux onces d'or employées dans l'opération, à peine assez de bénéfice pour se dédommager de la dépense. Le procédé

que je décris ordonne donc de cémenter neuf fois cette chaux d'or avec différens sels & dans tous les degrés du feu. Ces cémentations faites, cette chaux devient en effet, après un déchet peu considérable, constante au feu & un véritable or qui est à l'épreuve de tous les essais. Mais ces mêmes cémentations demandent un travail si long & si pénible & tant de circonspection & d'exactitude, que je n'ai encore trouvé personne qui ait eu le courage de les répéter une seconde fois. Tous ceux de ma connoissance qui ont fait exécuter le procédé dont il s'agit, ont préferé de faire fondre d'abord la chaux d'or avec de l'antimoine; mais alors elles n'en ont retiré qu'un profit très-modique; &, quoique les scories de l'antimoine ayent encore rendu une masse où l'or & l'argent étoient mêlés ensemble, les frais de la séparation emportoient, pour ainsi dire, le bénéfice qui en résultoit.

Je ne conseille donc à personne d'exécuter ce procédé. Sans les cémentations, le gain qu'on en retire est trop médiocre, & les cémentations

elles-mêmes sont si longues & si pénibles qu'on ne trouve pas d'avantage considérable à les faire, à moins que de ne compter pour rien le temps qu'on y employe. Mais quand même l'éxécution de ce procédé produiroit un grand bénéfice, je me ferois un scrupule de le faire travailler. On sçait que le mercure sublimé est un des poisons les plus violens. Les gens donc qu'on employe pour pulvériser ce mercure & le résidu de la cornue & pour les mêler ensemble, risquent de ruiner totalement leur santé, quand même ils prendroient la précaution de se boucher le nez & la bouche. L'expérience en a fourni de tristes exemples à Vienne.

Au reste, ce procédé fait voir avec assez d'évidence qu'il y a dans l'argent des parties disposées à devenir or, & qu'il est possible d'ennoblir les métaux. De même, de ce que la chaux d'or apparente dont on obtient un volume si considérable, redevient en partie argent lorsqu'elle est fondue avec de l'antimoine, & qu'elle devient au contraire un véritable or par la cémentation, on voit clairement qu'il y a des

matières beaucoup plus faites les unes que les autres pour animer & pour déterminer la disposition des parties exaltables. Un Chimiste éclairé pourra tirer de ce procédé des conclusions très-propres à répandre des lumières sur la nature des métaux. Il lui seroit même facile de le rectifier à bien des égards. La seule difficulté invincible est l'emploi indispensable du mercure sublimé.

On voit par ce petit Mémoire que M. *de Justi* est aussi bon Citoyen qu'habile Chimiste. Il craint de réveiller la cupidité de ses lecteurs, & de leur inspirer du goût pour des tentatives qui abrégeroient leurs jours sans augmenter leur fortune, qui peut-être même ruineroient cette derniere ainsi que leur tempéramment. Malgré des précautions si sages & si pleines d'humanité, il n'y aura peut-être que trop de gens encore qui, après avoir lû ce morceau, confieront à des expériences dangereuses & leurs biens & leur vie. Si nous avions autant d'autorité que M. *de Justi*, nous nous joindrions à lui pour leur faire perdre l'idée d'une opulence imaginaire.

## DÉCOUVERTE D'UNE NOUVELLE MINE OÙ L'ARGENT SE TROUVE MINÉRALISÉ PAR UN SEL ALKALIN, TIRÉE DU MÊME VOLUME DU JOURNAL DE M. DE JUSTI.

C'Eſt dans le regne minéral plus que partout ailleurs, dit M. *de Juſti*, que nous éprouvons combien ſont bornées leurs connoiſſances que nous avons de la nature. C'eſt là que ſemblent redoubler les obſtacles qu'elle oppoſe à la découverte de ſon eſſence & de ſes propriétés. Ne pouvant pénétrer à notre gré dans le ſein de la terre, les qualités des productions qu'elle y ſouſtrait à nos recherches nous demeurent inconnues. Si le hazard en fait tirer quelquefois des corps remarquables, rarement arrive-t-il qu'ils tombent entre les mains d'un Phyſicien en état de les examiner. C'eſt une raiſon pour n'être point ſurpris que l'on découvre de temps à autre, dans le regne minéral, des corps dont l'eſpèce étoit jusqu'a-

lors inconnue. Tel eſt le genre de mine dont je me propoſe de communiquer la découverte. Ce genre eſt le métal minéraliſé par un ſel alkalin.

On entend ſous le terme de mines les mêlanges que la nature produit ſous terre, en uniſſant avec les plus petites parties métalliques différentes matières étrangères, de façon que ces parties métalliques ſe trouvent deſtituées de toutes les propriétés & de tous les caractères des métaux, juſqu'à ce que, l'art venant à les dégager de tout ce qui n'eſt point de leur ſubſtance, elles prennent une forme véritablement métallique & deviennent métaux. Ce que la nature produit à cet égard dans ſes atteliers ſouterreins, le Chimiſte l'imite quelquefois avec les métaux purs. Il en mêle, dans de différentes vûes, les plus petites parties avec les mêmes matières hétérogènes que la nature employe pour le même uſage; &, ce mêlange étant fait, on dit que les métaux ont été minéraliſés de nouveau. Toutes les mines examinées juſqu'à préſent, & reconnues pour telles par les Naturaliſtes, ne ſont produites que

par

par l'union ou le mêlange du soufre & de l'arsenic avec les métaux ou les demi-métaux, & il n'y en a pas une seule où la décomposition chimique ne nous découvre l'une ou l'autre de ces substances minérales ou toutes les deux à la fois. La mine d'argent vitreuse est composée de soufre & d'un argent pur. La *lune cornée* contient une petite portion d'arsenic. Dans la mixtion de la mine d'argent rouge il entre du soufre & de l'arsenic. Il faut en dire autant de la mine d'argent blanche : toutes les autres mines de ce métal paroissent enfin avoir pour base l'une ou l'autre des matières en question. Elles concourent de même toutes les deux à former les différentes espèces de mines de cuivre connues jusqu'à présent des Naturalistes, &, quoique le soufre abonde extrêmement dans la mixtion des marcassites cuivreuses, elles ne laissent pas de contenir une certaine portion d'arsenic. Je possède cependant un échantillon d'une mine de cuivre trouvée en Stirie, inconnue jusqu'ici aux Minéralogistes, très-arsenicale, fort pesante, d'une couleur blanchâtre, parsemée de grandes taches

semblables au cuivre *natif*, quoiqu'elles n'en soient pas, dans laquelle je n'ai pû découvrir le moindre vestige de soufre. L'arsenic entre dans la mixtion des mines d'étain, ainsi que le soufre dans celle de la mine de plomb cubique.

Le soufre & l'arsenic accompagnent si constamment les métaux que la nature produit dans le sein de la terre, qu'on seroit tenté de croire que ces deux substances sont les causes efficientes des métaux, ou dumoins que la nature les employe comme des agens indispensablement nécessaires dans l'ouvrage de la génération des métaux. Mais, en examinant de plus près les productions souterreines de la nature, on sera bientôt contraint de renoncer à cette hypothèse. L'or, le plus noble de tous les métaux, ne se trouve point minéralisé &, à moins qu'il n'accompagne (ce qu'il ne fait jamais qu'en très petite quantité) quelqu'autre métal ou sa mine, on le rencontre toujours natif, pur, & dans sa vraye forme métallique. L'argent se trouve encore très-fréquemment pur & natif dans la terre ; &, si ce n'est le fer qu'il en faut peut-être excepter,

il n'y a aucun métal qui ne s'y rencontre quelque part dans sa véritable forme métallique. Il faut ajouter à cela, que le soufre & l'arsenic sont souvent dans la terre sans métaux, ou tout purs, ou mêlés avec d'autres terres & corps minéraux non-métalliques. Qui plus est, on les trouve unis, sans le moindre mêlange de métal, aux mêmes pierres & aux mêmes corps non-métalliques, qui, dans la même veine, composent la gangue de quelque métal minéralisé avec du soufre ou avec de l'arsenic. Je conserve, dans ma collection de fossiles, des échantillons qui prouvent évidemment ce que j'avance. On voit donc très-clairement que le soufre & l'arsenic ne sont ni les causes efficientes des métaux, ni les agens dont la nature a indispensablement besoin dans l'ouvrage de la génération de ces mêmes métaux. La découverte que je me propose de publier ici en fournira une nouvelle preuve, & fera voir en même temps qu'outre les minéralisations, opérées par le soufre & par l'arsenic, il s'en fait dans la nature une troisième inconnue jusqu'à présent : découverte qui mène à croire qu'il peut s'y en faire beaucoup

d'autres, dont nous n'avons pas la moindre idée.

Des faits connus de tous les Naturaliſtes me diſpenſent de prouver ici que les mines n'ont pas été créées telles que nous les tirons aujourd'hui du ſein de la terre, mais qu'elles s'y ſont formées ſucceſſivement, & qu'il s'y en forme encore tous les jours. Tous les connoiſſeurs modernes du regne minéral penſent de même aſſez unanimement, que les mines ſont produites par des vapeurs ſouterreines, qui s'attachent dans les fentes des montagnes qu'elles rempliſſent peu à peu. Ces vapeurs, après s'être attachées quelque par[illegible] ſont quelquefois diſſoutes de nouveau par une eſpèce de fermentation cauſée par les eaux ſouterreines qui emportent les mines ainſi détachées, & les dépoſent enſuite dans des endroits convenables. Ces vapeurs qui, par rapport à leur origine, peuvent être de différente nature, ſe mêlent entr'elles de pluſieurs façons très-différentes. De-là tant d'eſpèces de mines & ces mêlanges de toutes ſortes de mines qui ſe trouvent aſſez ſouvent dans la même veine, & quelquefois dans le même endroit de la veine. Il eſt vrai

que les auteurs sont partagés sur la nature de ces vapeurs. Quelques-uns croient que les métaux existent déja dans les profondeurs de la terre ; & qu'étant développés par une espece de fermentation, ils s'élèvent en forme de vapeurs. D'autres donnent à ces vapeurs une origine toute différente, & pensent qu'elles ne contiennent que les premiers principes des corps métalliques, & que ce n'est que par les combinaisons diverses de ces exhalaisons que sont produites les différentes sortes de métaux. Quoique de très-fortes raisons me déterminent à préférer ce dernier sentiment sans admettre cependant les principes des Alchimistes sur le sel, le soufre & le mercure, je n'entreprendrai point ici l'examen des deux opinions différentes. Il me suffit de supposer que les mines sont formées par des vapeurs souterreines, capables de se mêler entr'elles de diverses manières. Je n'ai pas besoin de connoître la nature de ces mêmes vapeurs.

La grande quantité de terres & de pierres alkalines qui se trouvent dans notre globe, & la partie alkaline qui entre dans la mixtion essentielle du sel marin, du sel gemme, de celui des salines, &c,

prouveroient suffisamment qu'il existe dans la terre un alkali minéral. Mais on le voit encore plus clairement par les eaux minérales d'*Aix-la-Chapelle*, de *Carlsbad*, de *Spaa*, & de *Baaden* en Autriche, desquelles on peut tirer un véritable alkali. Selon toutes les apparences, elles sont purement alkalines d'abord ; elles ne s'impregnent de soufre qu'en coulant sur des mines sulfureuses, & ne deviennent chaudes que par la fermentation qui résulte du mêlange d'un acide & d'un alkali.

La chose est au moins très-évidente dans les eaux de *Baaden*, que j'ai examinées moi-même. La source qui fournit le *Bain Ducal* & celui de *Saint Antoine*, est entourée de toutes parts de pyrites sulfureux.

Cet alkali minéral peut en se développant s'élever en vapeurs. On conçoit même qu'un sel doit être développé & élevé par la fermentation & par la chaleur beaucoup plus facilement que ne le seront le soufre, l'arsenic, ou les métaux mêmes, auxquels cela arrive cependant, de l'aveu de tous les connoisseurs du regne minéral. C'est une vérité de laquelle ne permet point de douter le fait

inconteſtable que je vais rapporter. Dans la montagne d'où ſortent les eaux du *Bain Ducal* & de celui de *Saint Antoine*, dont je viens de parler, on a pratiqué juſqu'à la ſource une galerie de la longueur de douze à quinze braſſes. Cette galerie eſt toujours remplie de vapeurs étouffantes, leſquelles, s'attachant en haut & des deux côtés, y dépoſent un ſel qui, dans l'eſpace d'une année, s'accumule juſqu'à l'épaiſſeur d'une palme, & qu'on eſt obligé d'ôter tous les ans, parce qu'à la longue il rempliroit la galerie. Ce ſel, dont je conſerve quelques échantillons dans mon cabinet, eſt un véritable ſel alkalin, fixe, mêlé d'un peu d'acide, de ſoufre, & d'un cinquième ou d'un ſixième de terre alkaline.

Il eſt conſtant par ce fait que l'alkali minéral ſe diſſout en vapeurs; on ſent dès lors combien il eſt poſſible que ces vapeurs ſe confondent avec celles qui, ou contiennent déja les parties conſtitutives des métaux, ou les produiſent par leurs différentes combinaiſons. Il eſt très-poſſible de même que les vapeurs alkalines & métalliques combinées enſemble pénètrent dans les fentes des mon-

tagnes & des rochers, & que venant à rencontrer une matrice convenable, elles y forment une mine, dont la mixtion essentielle consiste en parties métalliques & en un sel alkalin.

Une objection que l'on me fera peut-être, c'est que jusqu'ici je n'ai rien fait voir autre chose, sinon qu'il existe un alkali minéral, que cet alkali peut se dissoudre en vapeurs, & que ces vapeurs peuvent sous terre se rencontrer, & même se mêler avec des vapeurs métallifères. Il reste à faire voir, me dira-t-on, que l'alkali minéral est, comme le soufre & l'arsenic, assez actif & assez efficace pour développer suffisamment les parties métalliques, pour se combiner intimement avec elles, pour changer leur forme substantielle, & pour produire enfin une véritable mine. A cela je réponds que, dans les opérations chimiques, l'alkali est une des substances qui agissent le plus efficacement sur les métaux. On sçait que le *foye de soufre*, qui est produit par le mélange du soufre avec l'alkali, non seulement développe & absorbe tous les métaux, mais même détruit l'or, tandis que le soufre tout seul n'exerce pas la moindre action sur ce

métal. Il y a d'ailleurs des expériences qui démontrent que l'alkali s'unit intimement avec les métaux, qu'il leur fait perdre leur forme métallique, & qu'en quelque façon il les change en mines ; car c'est précisément ce qui arrive dans les chaux des métaux qu'on précipite à l'eau forte par le moyen du sel marin ou de son esprit, du sel ammoniac, ou d'autres substances semblables. L'argent étant précipité ainsi à l'eau forte, la chaux qu'on obtient & qu'on appelle *luna cornua* ou *lait d'argent*, n'est plus de l'argent. Ce métal a perdu entiérement sa forme métallique ; il ne peut plus être mis en fusion par lui-même ; il est devenu volatil ; il demande l'addition d'un phlogistique & des opérations particulières pour être remis dans son premier état & pour redevenir argent. Une expérience si connue auroit dû depuis long-temps faire soupçonner la possibilité d'une mine d'argent alkaline. Est-il croyable en effet, que, dans les atteliers immenses où tous les matériaux nécessaires se trouvent disposés de mille & mille façons différentes, la nature ne puisse produire & ne produise pas des choses que nos simples opé-

rations chimiques ſont capables de produire.

Comme je ne prétends rien enlever à perſonne, j'avoue ici avec plaiſir que le feu Docteur *Zimmermann* a déja laiſſé voir dans ſon *Académie Minéralogique de la Haute Saxe*, qu'il ſoupçonnoit dans la nature des mines alkalines qu'on ne s'aviſoit pas d'y chercher, parce que tous ceux qui étoient employés à ces ſortes de travaux demeuroient ſtupidement attachés aux anciennes pratiques, & ne ſe ſoucioient pas de faire de nouvelles découvertes. L'expérience de la *Luna Cornua* que je viens de citer, avoit donné lieu à la conjecture de M. *Zimmermann*. Cette même expérience, jointe à quelques autres faits auſſi remarquables, m'engagea dans la ſuite à examiner ſoigneuſement la mine d'*Annaberg* & pluſieurs autres qui me paroiſſoient être alkalines.

La mine d'*Annaberg*, dans la baſſe Autriche, ne ſe diſtingue des pierres communes ni par ſa peſanteur, ni par ſa forme, ni par aucune marque extérieure. Elle n'eſt autre choſe en apparence qu'une ſimple pierre de chaux, & le feu agit ſur elle de la même manière. En

quelques endroits de cette mine, on voit par-ci-par-là de petites taches bleues & vertes qui peuvent y faire soupçonner du cuivre; mais les essais faits avec le plus de soin ne m'y en ont pas découvert la moindre parcelle, & j'ai trouvé par la suite que l'alkali est très-propre à produire des taches semblables sur l'argent pur. Mais je m'écarterois trop de mon but en rapportant ici les expériences qui m'en ont convaincu. Cette mine d'*Annaberg* ne contient pas la plus petite partie de soufre ou d'arsenic. Elle ne perd rien de son poids, lorsqu'elle est grillée par le feu même le plus vif; il ne s'en éleve point la moindre fumée ou vapeur, & les lames d'acier les mieux polies ne se ternissent nullement lorsqu'on les tient hors du feu sur la mine toute ardente. J'ai fait tous les autres essais dont on se sert pour découvrir la présence du soufre & de l'arsenic, sans en trouver le moindre vistige dans cette mine. Elle est extrêmement riche; car la mine commune contient ordinairement trois, quatre, jusques à six marcs d'argent par quintal; la bonne en rend jusqu'à vingt marcs, & l'on en tire encore davantage des morceaux ex-

traordinaires; on a même déja trouvé à *Annaberg* des masses d'argent natif du poids de plusieurs livres. De plus, comme les veines sont très-grosses & que, dans les huit premiers mois de l'exploitation, douze ouvriers en ont tiré à eux seuls pour la valeur de près de cinquante mille livres, on conçoit que cette découverte est très-importante pour l'Autriche.

Mais est-il bien constant que dans cette mine l'argent se trouve réellement minéralisé par un sel alkalin? Cette pierre calcaire ne peut-elle pas, comme différentes autres pierres, contenir des parcelles d'argent pures & véritablement métalliques, quoique si petites qu'il soit difficile de les reconnoître à la simple vue? Voilà les objections que je sens que l'on pourroit me faire. Je réponds d'abord que je ne prétends pas nier qu'il ne se trouve dans quelques endroits de la mine d'*Annaberg*, comme dans plusieurs autres mines riches, de petites masses d'argent natif, aussi bien que des parcelles d'argent pur qu'on peut découvrir par le secours du microscope. Mais, si cette mine ne contenoit que les masses & les parcelles dont il s'agit, on

n'en tireroit, en la bénéficiant, qu'une quantité d'argent fort médiocre. Voici les autres raiſons qui me convainquent que la nature a minéraliſé ici en effet l'argent par un ſel alkalin.

Les plus riches morceaux de la mine ſont toujours ceux qui tirant ſur le blanc ſont mous & caſſants, qui paroiſſent compoſés par-tout de parties homogènes, & dans leſquels ni la ſimple vue ni le ſecours du microſcope ne font appercevoir aucune portioncule d'argent ſenſible. Il faut donc que l'argent y ſoit mêlé intimement avec une ſubſtance qui l'a privé de ſa métalleïté, & qui le cache à nos yeux. Or, comme il n'y a dans cette mine ni ſoufre ni arſenic, il faut que ce ſoit une toute autre ſubſtance, & les expériences que je rapporterai feront voir que ce ne peut-être que l'alkali minéral.

La dureté des morceaux de mines qui ſont moins riches, égale preſque au contraire celle d'un marbre commun, & de bons yeux découvrent ſans microſcope les parcelles d'argent qui y ſont répandues. Ordinairement on y voit auſſi par-ci-par-là des taches noires. On a d'abord prétendu que

les endroits marqués de ces taches contenoient beaucoup de métal ; mais les essais que j'en ai faits m'ont convaincu qu'ils sont très-pauvres. Ils ont même toutes les marques d'une gangue dont la mine a été détruite ; car l'argent une fois corporifié se détruit très-difficilement. Comme dans ces morceaux pauvres l'argent se trouve dans sa forme métallique, on peut, en les pulvérisant, en tirer le métal par le lavage, & on obtient de cette façon presque la même quantité d'argent que les essais chimiques y font trouver. Mais le contenu des morceaux riches que j'ai décrits ci-dessus, ne peut nullement être réuni par le lavage. Le quintal d'essais des parties de la mine qui n'ont pas été pulvérisées assez finement, ne rend pas plus d'argent que la mine non-lavée. Ceci prouve assez que ces morceaux sont une mine uniforme dans toutes leurs parties, qu'ils ne contiennent point d'argent corporifié, & qu'ils sont sans mêlange d'aucune autre mine différente.

Pour mettre enfin en évidence que la mine d'*Annaberg* a été véritablement produite par l'union de l'alkali avec l'argent, je n'aurai qu'à dire qu'on ob-

tient un vrai *foye de soufre* ; lorsqu'à une partie de la mine en question on ajoûte la moitié de soufre, & qu'on fait fondre ces deux matières dans un vaisseau fermé. Il est vrai que le *foye de soufre* obtenu ainsi n'est point assez coulant ; mais il n'y a en cela rien qui doive nous surprendre ; c'est l'effet de la grande portion de terre alkaline qui entre dans la composition du minerai. Mais l'odeur, la perte d'argent considérable qui se fait dans la combinaison de la mine avec le soufre, & toutes les autres marques caractéristiques font assez voir que la masse produite par la fusion est un vrai *foye de soufre*. Or, le *foye de soufre* ne peut être produit que par le mêlange d'un véritable alkali avec le soufre ; car il ne suffit pas d'employer pour cet effet des pierres & des terres alkalines ; leur combinaison avec le soufre ne produiroit jamais un foye semblable.

Il ne sera pas inutile que je rapporte ici quelques circonstances qui concernent la découverte de la mine d'*Annaberg*. Je n'eus pas plutôt passé au service de la maison d'Autriche, que je me trouvai tenté de parcourir la partie mon-

tagneuſe de cet Archi-Duché, qui confine à la Stirie. Je me propoſai d'en examiner les minéraux, & d'y chercher ſur-tout de la mine de biſmuth, que je ſçais employer avantageuſement à différens uſages, & ſur-tout à faire un beau bleu d'émail. On m'adreſſa à un aubergiſte d'*Annaberg* qui devoit connoître l'endroit où ſe trouvoit cette derniere mine; mais les échantillons qu'il me montra de ce qu'il avoit pris pour de la mine de biſmuth, n'étoit qu'un mêlange de cobalt, de pyrites, de mine de cuivre & de mine de plomb, nullement convenable à mes vues. Je demandai au même aubergiſte s'il n'avoit pas connoiſſance de quelqu'autre mine qui ſe trouvât dans les environs, & il me montra des échantillons de la mine d'argent alkaline, devenue par la ſuite un véritable tréſor pour l'Autriche, en ajoûtant qu'on lui avoit dit qu'elle étoit riche. J'en pris quelques morceaux pour en faire des eſſais.

J'ai appris par la ſuite que le puits appellé aujourd'hui *le Puits de Ste Anne*, eſt l'endroit où l'on prétend que, depuis 40 ou 50 ans, des voleurs alloient chercher de la mine furtivement : mais comme

la richesse des mines qui se trouvent dans des endroits semblables, est ordinairement exagérée par le peuple, je doute qu'on ait connu avant moi la nature singulière de la mine d'*Annaberg*, & qu'on ait sçu en tirer avec profit le métal qu'elle contient; car, si on l'avoit sçu, on l'auroit assurément exploitée plutôt. Le supérieur des Bénédictins de *Marienzell* qui possèdent de très-bonnes mines de fer, m'a avoué, en présence de plusieurs personnes, que, huit ou neuf ans avant mon voyage, on avoit fait avec la même mine différens essais tant en grand qu'en petit, mais qu'on n'avoit jamais trouvé qu'elle valût la peine d'être exploitée. L'aubergiste, dont je viens de parler, en a porté lui-même des échantillons à la Monnoye de Vienne, & on l'a assuré qu'ils ne contenoient rien. Lorsque, pour obtenir la permission de faire exploiter la veine que j'avois découverte, j'en envoyai, conformément aux ordonnances des mines du païs, des échantillons à un certain Ministre, il les fit essayer en sa présence dans la même Monnoye. L'on ne trouva point qu'ils continssent rien de métallique, & si ce même Ministre n'eût pas eu beaucoup de

confiance dans les essais réitérés dont je lui avois rendu compte, j'aurois été débouté de ma demande.

On auroit tort de croire que la nature a produit dans la mine d'*Annaberg* quelque chose de rare ou d'extraordinaire, & qu'il n'y a guères d'autres mines semblables. Depuis que j'ai été convaincu par celle doit il s'agit ici, qu'il y a dans la nature des mines véritablement alkalines, j'en ai encore découvertes dans d'autres endroits. A *Schemniz*, en Hongrie, on a trouvé depuis long-temps que les mines riches qu'on y exploite, étoient accompagnées d'une substance minérale, molle, blanche, & de la nature de la craie. Cette substance qui, à cause de la subtilité de ses parties & du peu de solidité de sa masse, blanchit les mains comme de la craie ou presque comme du blanc de céruse, a été pendant très-long-temps jettée comme une matière inutile. On s'est enfin avisé de l'essayer (sans doute après avoir été rendu attentif par la découverte d'*Annaberg*,) & on a trouvé par les essais ordinaires qu'elle contient dix marcs d'argent par quintal. Je n'en ai pas plutôt eu un échantillon que j'ai reconnu que

cette substance minérale étoit un véritable *lait d'argent*, *luna cornua*, tel qu'on l'obtient en précipitant par le moyen du sel marin ou du sel ammoniac, l'argent dissous dans de l'eau forte, avec cette différence cependant que celui que la nature a produit elle-même à *Schemniz*, est entremêlé d'une certaine portion de substance argileuse, & qu'il entre dans sa mixtion un alkali fixe, quoiqu'au reste il s'y trouve une quantité considérable d'alkali minéral volatil. Après avoir combiné ce *lait d'argent* avec quelques additions propres à fixer l'alkali volatil, j'en ai tiré treize marcs d'argent par quintal.

Si l'on veut y faire attention, on trouvera peut-être très-fréquemment cette mine alkaline dans le voisinage des carrières de marbre & des pierres à chaux. Parmi différens fossiles qui me furent un jour envoyés de Silésie, je reçus une espece de marbre qui venoit de la montagne appellée le *Zotenberg*, & qui, par différentes marques extérieures, pouvoit exciter la curiosité d'un Naturaliste. En l'essayant je trouvai qu'il contenoit jusqu'à deux onces & demie d'argent par quintal. Le porteur de ces

fossiles m'assûra que le marbre en question s'y trouvoit si abondamment, que les païsans de toute la contrée en bâtissoient leurs maïsons, ou qu'ils l'employoient au moins à en faire les fondemens. Je puis dire en général que dans tous les endroits où j'ai trouvé du marbre ou de la pierre à chaux, j'ai découvert des indices de la mine alkaline dont je traite ici, & cette observation importante devroit exciter l'attention des Minéralogistes. Toute la montagne où se trouve la mine *d'Annaberg*, n'est composée que d'une pierre de chaux ou d'une espèce de marbre commun. Le Docteur *Lehmann* de Berlin, fort versé dans la connoissance du regne minéral, m'a pareillement assûré qu'il connoît une sorte de marbre qui contient jusqu'à trois onces & demie d'argent par quintal, & je ne doute point que d'autres Naturalistes n'ayent fait plus d'une fois la même observation. Ce qu'il y a en cela de plus digne d'être remarqué, c'est que cette richesse des marbres en question ne peut certainement être attribuée qu'à la mine alkaline dont ils sont entremêlés.

M. *de Justi* renvoie à un autre volume de son *Journal* la suite de ce Mémoire intéressant. Il en termine la première partie par conjecturer que la nature peut avoir produit les mines alkalines en aussi grande abondance que les sulfureuses & les arsenicales. Si la chose est, n'y a-t-il pas lieu de se flatter qu'on en découvrira en France où les marbres & les pierres de chaux se trouvent si communément. L'expérience détruiroit le préjugé décourageant où l'on est, qu'il n'y a guères de mines dans le Royaume qui méritent d'être exploitées. Mais on ne sçauroit se promettre de succès si l'on n'employe à ces recherches des hommes qui ayent vû & bien vû les païs où la Minéralogie & la Métallurgie sont le plus cultivées, qui y ayent travaillé eux-mêmes, & qui soient capables de quitter certaines routines introduites par l'usage.



### PIECES D'ELOQUENCE ET DE POESIE PRONONCÉES DANS L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE MADRID, POUR LA DISTRIBUTION DES PRIX.

L'Inftitution d'une Académie des Beaux Arts à Madrid, fous le nom d'*Académie Royale de S. Ferdinand*, fes reglemens, fa forme, la protection marquée dont l'honore Sa Majefté Catholique, & l'avancement des Arts qui doit naître d'un femblable établiffement, font autant de chofes dont on a déja inftruit les Lecteurs (*a*). Il ne nous refte plus qu'à leur rendre compte des Pièces prononcées dans cette Académie à l'occafion de la diftribution de fes prix.

Des regrets fur la perte du célèbre Marquis *de Carvajal*, le *Colbert* de l'Efpagne, ouvrent le difcours prononcé par *Don Tiburce d'Aguirre*, Vice-Protecteur de l'Académie. Il avoit eu des liaifons particulières avec ce fameux

(*a*) Voyez le Journal de Juillet 1755.

Ministre. En orateur habile, il saisit cette circonstance, & elle lui fournit l'allusion la plus tendre & la plus naturelle au fameux tableau du sacrifice d'*Iphigénie*. On sçait que le Peintre *Timante* s'étant épuisé à caractériser dans ce tableau les douleurs différentes de *Calcas*, d'*Ulysse* & de *Ménélas*, couvrit d'un voile le visage d'*Agamemnon*, & laissa aux spectateurs le soin de former les traits qu'il desespéroit d'exprimer. C'est ainsi que D. d'*Aguirre* croit devoir agir dans l'éloge du Marquis *de Carvajal*. » Tirons „ le voile, dit-il, sur le portrait de ce „ grand homme, dont la perte fait „ pleurer à l'Académie en Corps son „ Protecteur, à chacun de ses Membres „ un véritable pére, & dont la recon- „ noissance m'oblige à célébrer la mé- „ moire immortelle : héros incompa- „ rable qui donna un nouvel éclat à sa „ haute naissance par sa modestie, qui „ refusant les distinctions dûes à son „ rang, ne voulut être considéré que „ comme les autres sçavans, dont l'ap- „ plication & l'équité furent la régle „ des Tribunaux, la religieuse politique „ l'admiration de toutes les Cours, la „ simplicité l'exemple des Ministres ;

„ en un mot, dont la vie pouvoit être
„ le modèle des Courtisans, & la mort
„ la confusion des Solitaires.

„ Mais éloignons pour un moment de
„ notre esprit un objet qui ne sert qu'à
„ le tourmenter, & présentons-lui-en
„ d'autres qui soient propres à le conso-
„ ler. Si le souvenir de notre perte nous
„ accable, pensons à ce qui nous reste.
„ L'Académie survit à son Protecteur.
„ Notre Monarque lui survit de même:
„ le Soleil n'a pas toujours besoin d'un
„ corps intermédiaire pour nous com-
„ muniquer ses rayons bienfaisans; la
„ bonté, la tendresse, & l'amour le
„ plus grand pour le bien de ses sujets
„ forment le caractère généreux de no-
„ tre Souverain, & il n'est point d'évé-
„ nement qui puisse suspendre les in-
„ fluences de ces nobles qualités.

„ L'Académie survit à sa perte, &
„ l'on ne manquera pas de trouver dans
„ son sein fécond un successeur capable
„ de prendre le gouvernail, & de la
„ préserver du naufrage. Oui, l'Acadé-
„ mie survit, & nous n'en pouvons
„ douter, puisqu'aussi-tôt après le triste
„ moment de son *Couchant*, nous avons
„ vû son *Aurore* monter sur l'horison,
„ &

„ & jetter un éclat passager à la vé-„rité, mais si lumineux & si effica-„ce, qu'il a produit les effets les „ plus heureux & les plus durables. « *Alba* signifie *Aube* ou *Aurore* en Espagnol, & la figure de cette Divinité qui monte sur l'horison est employée ici par allusion au nom du Duc d'*Albe*, dont l'auteur prétend parler. L'extrait que nous avons donné de la Poëtique de M. de *Luzan*, est une preuve que les gens de goût ne manquent point en Espagne, & nous osons présumer, d'après cette persuasion, que l'abus de métaphore qui se trouve ici n'a pas été mieux accueilli à Madrid qu'il ne l'auroit été en France. Il doit en effet paroître puérile à tous ceux qui sont capables d'une critique judicieuse, que l'on aille chercher à quelqu'un un sujet d'éloge dans les lettres qui composent son nom Le *Zénith de la faveur*, *le Zodiaque du Soleil des Espagnes*, *le Ciel de l'Académie*, & *l'ordre commun de ses Planétes* viennent après cette *Aurore*, & sont dignes de la suivre.

L'auteur, qui voudra bien nous permettre cette légère critique, passe à la considération du bonheur actuel de

l'Académie, & des progrès futurs qu'elle a lieu de se promettre sous le gouvernement d'un Prince, qui est moins le Roi que le pére de son peuple, & sous la protection d'un Ministre (*Don Richard Wal*) », dont la grande ame, dit-il, » formée dans les plus célèbres écoles » de l'héroïsme, a rempli les cam- » pagnes de la gloire de ses exploits; » les Cours de sa pénétration & de ses » lumières, le Ministère de l'exem- » ple de son desintéressement. »

L'éloge du Roi, relativement à la protection qu'il accorde à l'Académie, suit l'éloge du Ministre; après quoi, l'auteur entre dans le détail des monumens dont l'Académie des Arts a déja enrichi l'Espagne. » Que cette Cour » & que nos plus célèbres Cités, dit-il, » que ce Palais auguste (*b*), que le » monument éternel de piété géné- » reuse, fondé par la Reine dans le » Couvent de la Visitation (*c*), que la » Basilique de l'Incarnation (*d*), que

(*b*) Ouvrage D. *Jean-Baptiste Sagneti*, Directeur de l'Académie.

(*c*) Ouvrage de D. *François Carlier*, Directeur honoraire.

(*d*) *Don Antoine & D. Louis Velasquez*.

» le Temple de S. Marc (e), que l'édifice miraculeux de Notre-Dame du Pilier de Saragosse (f), que la Cathédrale de Cuenca (g), que tant d'autres édifices enfin publient avec quel succès l'Académie a, dès ses premières années, manié l'équerre & le pinceau; qu'ils fassent voir les essais de son enfance le disputant aux chef-d'œuvres de l'âge parfait. «

Après ce trait, notre ingénieux orateur, pour faire honneur à sa Nation des merveilles de l'Art qu'elle a produites autrefois, & pour engager ses contemporains à rechercher la même gloire, rapporte les marques de distinction qu'ont méritées en différens temps plusieurs célèbres Artistes Es-

ont fait les Peintures de l'Eglise de l'Incarnation.

(e) L'Architecture est de *D. Ventura Rodriguez*, & les Peintures de *D. L. Velasquez*.

(f) L'Architecture du nouveau bâtiment est de *D. Ventura Rodriguez*, les Peintures de *D. Antoine Velasquez*.

(g) La Chapelle de *S. Julien* est de l'Architecture de *D. Ventura Rodriguez*, & le grand tableau du maître autel, qui représente le mystère de l'Ascension, est de *D. Antoine Velasquez*.

pagnols, Rome, dit-il, honora du surnom de *valeureux Espagnol*, *Jean-Baptiste Monegro*, qui eut tant de part à la construction de l'Eglise de S. Pierre. Les applaudissemens que cette Capitale du monde Chrétien, le séjour des Arts, donna à *D. Paul de Cespedes* ne furent pas moins sincères. Ce fut lui qui, chagrin de voir sans tête la statue antique & précieuse de son compatriote *Sénèque*, lui en fit une, si bien proportionnée & si convenable au reste du corps, qu'elle étonna tous les connoisseurs. Il en fut récompensé par cette inscription également glorieuse à l'auteur & à sa patrie, qu'on mit au bas de la statue ; *Vive l'Artiste Espagnol*. Le témoignage rendu à ce grand homme par *Frederic Zucaro* n'est pas moins honorable. Ce dernier, pressé par le Chapitre de Cordoue de lui faire le portrait de *Sainte Marguerite*, répondit que l'Espagne avec un *Cespedes* n'avoit besoin du secours d'aucun Peintre d'Italie. L'Abbé *Philippe* enfin, ce connoisseur si éclairé, place à côté des ouvrages de *Jule Romain*, de *Thadée*, de *Frederic Zucaro*, de *Pelegrin de Bologne*, & de *Perin*, surnommé *el Vago*,

ceux dont *Cespedes* a orné à Rome l'Eglise de la Sainte Trinité du Mont. Le seul *Diego Romulo*, natif de Madrid, réussit à faire le portrait du Souverain Pontife *Urbain VIII*, & lui seul eut l'honneur de recevoir du Camerier, de la part de Sa Sainteté, son portrait en bas relief, avec une chaîne d'or, & la Croix de l'Ordre de Christ, dont le Cardinal *Trejo* fut chargé de l'armer Chevalier. Rome, toute éclairée qu'elle est, confondit, dans une occasion célèbre & bien marquée, les ouvrages de D. *Francisco Ribalta*, de Valence, avec ceux de *Raphael d'Urbin. D. Joseph Rivera*, qui, sortant de Rome pour aller à Naples, avoit été obligé, faute d'argent, de laisser son manteau dans son auberge, trouva dans cette derniere Ville, pour une seule tête qu'il avoit peinte, un établissement, une épouse, des honneurs & des richesses; & le surnom du *petit Espagnol* qu'on lui donna, suffit, sans le rang d'Académicien de Rome, ni de Chevalier de l'Ordre de Christ, pour illustrer son nom, & *Xativa* sa patrie.

Que les Souverains Pontifes, les Princes & les Cardinaux parlent pour

moi, continue-t-il, en faveur de D. *Diego Velasquez*, ou plutôt que le Camerier d'*Innocent X* parle lui seul au nom de tous; qu'il dise comment la Cour confondit Sa Sainteté avec le portrait qu'en avoit fait *Velasquez*. *Mattheo Perez de Alesio*, Peintre Romain, dont la touche hardie semble avoir élevé un trophée à la Peinture dans l'Eglise de Séville, & dont on admire entr'autres choses un *Saint Christophe*, aussi remarquable par sa beauté que par sa taille extraordinaire, ayant vû une jambe de l'*Adam* de D. *Louis de Vargas*, dit ces paroles : *Cette jambe vaut mieux elle seule que tout mon Saint Christophe, tout grand qu'il est, & il n'est pas juste que l'Espagne employe des Etrangers, tandis qu'elle a des Vargas*. L'éloge étoit sincère, & l'on ne peut en douter, puisqu'il se disposa aussi-tôt à retourner en Italie, nous laissant encore plus à imiter dans cet exemple de modestie que dans les traits fameux de son pinceau.

La ville de *Nebrija*, si peu fameuse en Espagne, mérita l'attention des étrangers, & attira un grand concours de Peintres Flamans & d'autres Na-

tions, qui venoient copier en petit le grand & magnifique tableau d'*Alonso Cano*, où la Vierge est représentée tenant l'Enfant Jesus dans ses bras. On vit arriver la même chose pour le tableau de la Conception du même Artiste, gardé dans la Cathédrale de Grenade, & si estimé qu'un riche Génois en offrit au Chapitre huit mille pistoles, avec un autre tableau pour remplacer celui-ci.

Le Christ de D. *Pedro de Mena* fit l'admiration & la surprise de Gènes, & le Prince *Doria* le combla dans une lettre des éloges les plus flateurs. D. *Francisco de Herrera* fut appellé dans Rome l'*Espagnol aux Poissons*, & l'on ne connoît de même encore aujourd'hui en Espagne que sous le nom de *Enrique de las Marinas* un de nos Maîtres, si consommé dans cette partie de son art qu'il n'eut aucun rival dans son siècle.

L'Orateur, après ce détail honorable à sa patrie, en tire des motifs d'émulation pour ses contemporains, ramène insensiblement les choses à un éloge fin & délicat de son Souverain, & passant à un objet plus important, s'attache à

prouver que tous les ordres de l'Etat ont à profiter des établissemens destinés à faire fleurir les arts.

„ La Noblesse, dit-il, doit être la „ première à les regarder comme un „ des principaux ornemens de son édu„ cation, & à leur donner les momens „ que l'aisance où elle est née lui laisse „ libres de tous soins & de toute autre „ inquiétude. Cependant, qu'elle ne „ sçache, comme Trajan, que ce qui „ convient à la dignité de son rang „ & au bien de l'Etat, & qu'elle ne „ fasse pas comme *Adrien*, qui passant „ pour l'Architecte d'un Temple qu'il „ avoit dédié à *Vénus*, demanda au „ célèbre *Apollodore* quel jugement il „ portoit de ce monument : *Si les Déesses* „ *se levoient de dessus leur trône majestueux*, „ *elles se heurteroient la tête à la voûte*; „ lui répondit *Apollodore*; *c'est le seul* „ *inconvénient que j'y trouve*. Cette sincé„ rité choqua la vanité de l'Empereur ; „ & coûta la vie au Philosophe.

„ Mais, en évitant le ridicule, les „ Grands ne doivent pas manquer du „ degré d'études & de lumiéres néces„ saire pour concevoir des idées justes, „ pour distinguer le bon du médiocre,

„ pour applaudir au parfait & perfec-
„ tionner le raisonnable, pour juger
„ des proportions d'un édifice, d'un
„ canal, d'un grand chemin, pour
„ sçavoir accorder en tout cela la gloire
„ du Prince avec l'intérêt du peuple,
„ la magnificence du projet avec les
„ règles de l'économie. L'Intendant, le
„ Gouverneur, le Prélat même, s'ils
„ ignorent les élémens de ces Arts, à
„ quelles pertes irréparables, à quelles
„ expériences ruineuses, à quels sujets
„ de risée ne s'exposent-ils pas ? Tout
„ devient considérable entre les mains
„ de ceux qui dispensent les graces des
„ Princes, qui sont les dépositaires de
„ leurs trésors, qui ont la direction de
„ leurs entreprises, de leurs palais &
„ de leurs édifices. D'un mot, d'un
„ seul signe, ils font fleurir ou tomber
„ les talens, ils procurent ou ils anéan-
„ tissent les progrès des Arts, ils per-
„ pétuent la splendeur ou ils précipi-
„ tent la décadence d'une Nation en-
„ tière.

L'auteur, à l'occasion des avantages qu'un Etat retire des Arts, fait l'éloge de *Don Francisco de Salcedo y Aguirre*, son parent, Marquis du *Vadillo* &

Corrégidor de Madrid. Il nous
prend » que ce Magistrat éclairé, a
» avoir aligné les rues, applani
» éminences, agrandi les places, c
» truit des aquéducs & des fontair
» a fait la promenade délicieuse d
» *Florida*, & celle qu'on appell
» *Nouvelle Promenade*. On lui doit enc
» d'avoir ouvert le passage de la p
» de Ségovie à celle de Saint Vinc
» Le grand Pont de Tolède, le Pont V
» & celui des Pelerins, le superbe H
» des Gardes du Corps, & plusieurs
» tres monumens, fruits de ses lun
» res; de son zéle & de son am
» pour le Roi & pour le public, lui
» comptés comme autant de titres p
» arriver à l'immortalité, dont ces
» vrages solides & durables lui rép
» dent.

» Il faut, continue-t-il, que le Sou
» rain sçache se faire seconder par
» gens en place; il faut que tous ceux
» participent au nom & à la charge
» Père de la Patrie, ayent dans un
» tain degré la connoissance des p
» cipes des Arts; sans quoi, les ouv
» ges les plus capables d'animer l'ind
» trie & d'exciter le zéle sont d

» un Etat comme s'ils n'y étoient pas.
» Ces inconvéniens, si préjudiciables à
» un Etat, & que nous n'avions pas
» encore bien conçus, les soins pater-
» nels de notre Monarque les ont pré-
» venus. Quelle autre fin s'est-il propo-
» sée en unissant en un même corps
» dans cette Académie, sa première
» Noblesse & les Artistes célèbres ? »

Ce qui suit décèle dans l'auteur un cœur vraîment Castillan, non seulement zélé pour la gloire de sa nation, mais encore persuadé de sa supériorité.
» Que ne devons nous pas attendre,
» dit-il, de la reconnoissance de nos
» Artistes, comblés des bienfaits de
» leur maître ? Que ne devons nous pas
» attendre de cette foule de jeunesse
» cultivée ? Si les Grecs voloient à l'envi
» à Argos, pour y observer les beautés
» du Temple que *Dorus* y avoit consacré
» à *Junon*, beautés auxquelles l'Ordre
» Dorique doit son nom & son origine,
» si tous les Artistes soumettoient les
» productions de leur imagination &
» de leur dextérité à la statue du *Do-*
» *risore* (*h*) de *Praxitèle*, comme à

(*h*) L'on appelloit les gardes des Rois de Perse *Dorifores*.

» la régle véritable de perfection pour » ce qui regardoit les proportions du » corps humain, Madrid deviendra » avec le temps l'école, la règle, & » le modèle de l'immense étendue de » l'Empire Espagnol, & cet Empire le » modèle, la règle & l'école de toutes » les autres nations. » On relève ensuite le mérite de la Gravûre, des Reliefs, des Médailles & des Monnoyes, & le discours est terminé par un nouvel éloge de Sa Majesté Catholique.

Le style de M. *d'Aguirre* est en général aisé & noble, &, quoiqu'il loue souvent, l'on est forcé de convenir qu'il le fait sans fadeur. S'il y avoit quelque chose à desirer dans ce discours, ce seroit un peu plus d'ordre en certains endroits, & un peu plus de clarté dans quelques autres. Au reste, c'est moins ici une reproche que nous voulons faire à M. *d'Aguirre*, qu'un éloge que nous voulons donner à M. *de Luzan*. Cet habile écrivain possédoit la véritable clarté du style, qui consiste à écrire non seulement de manière qu'on puisse être entendu, mais de manière encore qu'il soit impossible que l'on puisse ne l'être pas. L'idée que nous avons de M. de

*Luzan*, est justifiée par celle qu'en conservent ses compatriotes, de l'estime desquels quelques endroits de l'Eglogue suivante sont un monument.

## *EGLOGUE de Don Augustin de Montiano y Luyando.*

### DAMON & MÉNALQUE.

DAMON.

Laisse, Ménalque, laisse là ton troupeau. Qu'il broute avec le mien l'herbe tendre que les frimats ont épargnée sur les rives humides de ce fleuve. Tandis qu'ils vont sans danger errer en ces lieux, où le pâturage est abondant, libres de tous soins, nous pouvons nous reposer & faire entendre nos concerts. Chantons, Ménalque, chantons; ce séjour nous y invite. Il conserve toujours sa tranquillité, quoiqu'il ait perdu une partie de ses attraits. L'Aquilon furieux a flétri sa brillante verdure; il a ravagé ces richesses & cette simplicité magnifique qui fait l'ornement de nos campagnes, après lesquelles soupire quelquefois en vain l'ambition tumultueuse du Courtisan.

MENALQUE.

Ah ! Damon, que ne puis-je seconder tes accords charmans, comme j'avois coutume d'accompagner les pipeaux légers de *Ménalippe* (i), ce pasteur aimable, dont les accens firent l'admiration des montagnes de Sicile. Il faisoit les délices des nôtres. Placé maintenant sous un Ciel plus serein & plus près du Dieu de l'Harmonie, une autre Hippocrène lui présente une onde plus pure, & il fait entendre des sons plus mélodieux. Depuis que nous l'avons perdu, mon esprit, déja refroidi par l'âge, ne s'occupe plus que de sa douleur. Les chants ne sont plus faits pour ma voix ; les gémissemens & les soupirs sont tout ce qui lui reste en partage.

DAMON.

J'ai senti comme vous ce coup fatal ; & les échos des vallons ont souvent répété mes plaintes ; souvent les eaux claires de nos ruisseaux ont été troublées par les larmes amères que faisoit répandre le souvenir de sa candeur & de ses

(i) *D. Ignace de Luzan*, connu dans l'Académie Pastorale de Sicile sous le nom d'*Egidio Menalippo*.

talens. Mais enfin la raison qui régit nos affections, prescrit un terme au chagrin ainsi qu'au plaisir, & retient dans un sage milieu les passions toujours portées d'elles-mêmes aux excès.

MENALQUE.

J'avoue qu'il est juste de modérer leur violence. Mais comment surmonter les inquiétudes, l'abattement & la crainte, fruits naturels de la foiblesse & des années? Celui que l'âge a soumis à ce joug sçait s'il est possible de le secouer.

DAMON.

Si la vue de ces campagnes ne fait point illusion à mes sens, la Nature elle-même doit faire cesser vos allarmes. Contemplez la un instant. De tous côtés, Ménalque, vous la verrez entretenir, dans les différentes parties de l'univers, l'harmonie convenable à chaque saison. La plus languissante, la plus froide & la plus rigoureuse n'est jamais entièrement privée de ses influences bienfaisantes. Il en est de même des années, & le Ciel verse le soulagement & la consolation sur tous les âges.

MENALQUE.

Elle conserve, il est vrai, mais elle ne fait pas briller dans notre hyver ces flam-

mes céleftes, ce feu facré du génie; avec la même vivacité que dans notre été. L'art eft alors obligé de fuppléer à la langueur de la nature. Mais il m'infpire à l'inftant, il me guide & m'anime, je le fens. De ces rives fortunées du *Manzanares* ( rivière qui paffe à Madrid ) nous découvrons ces maffes auguftes qui s'élevant jufqu'aux Cieux forment au maître de l'Efpagne le trône le plus digne de fa grandeur. D'ici je vois la vafte étendue de fon pouvoir fuprême & de fon amour paternel. C'eft d'ici que je veux prendre mon effor, & me livrer aux tranfports qui m'enflamment. Ils m'enflamment, & avec raifon, quand je me rappelle le jour où les Beaux Arts ont pris à l'envi le Cizeau, l'Equerre & le Pinceau, pour former le monument le plus durable & le plus digne de *Ferdinand*. Ils m'enflamment & font paffer jufques fur mes lèvres un feu que je ne puis plus renfermer; ma vigueur fe ranime, & le fon de ma voix, plus rapide que l'aîle des vents, va porter jufqu'au bout de l'Univers le nom héroïque de mon Prince. Partout où les fables brûlans du Midi, partout où les triftes frimats du Nord

effrayent l'audace & la vigueur des hommes & des animaux, on l'entendra retentir. Plus il fournit aux Arts de nouveaux motifs d'émulation, plus il invite l'Académie, cette fille de ses soins & de son amour, à se couronner de nouveaux lauriers, en retraçant les desseins de son auguste père dans les combats Littéraires établis pour exciter le génie; plus aussi les Arts de leur côté s'efforcent de payer de reconnoissance ce protecteur généreux. Ils chargent la Déesse aux cent bouches de porter son nom jusques dans les chaumières champêtres, jusqu'au sein des forêts, afin que les forêts & & les campagnes, instruites des louanges du Monarque & de cette Compagnie célébre, fassent entendre des chants dignes de l'un & de l'autre.

Que l'ardeur renfermée dans mon sein s'exhale par ma voix, comme le Laboureur consterné voit les éclats de la foudre sortir du sein de la nue; qu'elle en égale l'impétuosité; & qu'elle fasse ressentir ses effets sur les monts & dans les vallées; qu'elle pénètre les épaisses forêts & remplisse les vastes plaines.

Qu'elle se communique & qu'elle enflamme tous leurs heureux habitans. Que tous les cœurs soient embrasés ; que tous enfin partagent la reconnoissance, puisqu'ils partagent les bienfaits.

Le génie Espagnol languissoit dans une inaction obscure. Ces aiguillons de la gloire, autrefois si puissans sur lui, le trouvoient insensible ; mais nous revoyons l'aurore d'un jour plus heureux, & déja nos productions précieuses commencent à disputer la palme à celles des autres nations.

Les talens sortent de l'Académie comme de leur berceau, & trouvent leur récompense dans l'éclat qu'ils y ont puisé. C'est ainsi que l'industrieuse Rome vit renaître parmi ses enfans l'amour de la gloire, pour une couronne d'Yeuse ou de Laurier, de Lierre ou de Peuplier.

C'est aux soins paternels de *Ferdinand* que nos peuples sont redevables de ces prodiges. Ils ne vivent sous son empire que pour éprouver ses bienfaits ; tous ses jours, marqués par autant de merveilles, sont l'heureux augure de ce que nous devons encore nous promettre.

Les fruits du génie se répandront partout ; l'humble cabane sera d'une structure élegante ; nos hameaux se sentiront du nouveau lustre qu'a pris la Sculpture ; la Peinture embellira le séjour de nos Bergers.

Il n'y aura pas jusqu'aux viles étables où l'on n'admire la justesse des proportions ; nos houlettes seront travaillées avec goût ; le jeune Berger sçaura distribuer avec art & avec élegance les fleurs dont il ornera les fenêtres de sa Bergere.

*Hasta el redil nudoso*
*Guardarà proporcion mas trabajada :*
*No en el Cayado ocioso*
*El acero estarà ; con estudiada*
*Labor le harà costoso :*
*Sabrà el pastor, si adorna con las flores*
*La puerta amada, usar de sus colores.*

Que les Artistes d'Egypte, que le Grec & le Romain ne prétendent plus faire seuls l'admiration de la postérité ; d'autres chef-d'œuvres que ceux de Rome, d'Athènes ou de Palmyre vont occuper la Renommée.

Les marbres de nos montagnes n'a-

voient pas encore servi de matière à la Gloire : tirés aujourd'hui de leurs réduits obscurs, ils vont faire le plus bel ornement de nos temples.

Les arbres de nos forêts antiques, ces vieux enfans du Temps & de la Terre, qui ont affronté si long-temps les orages sous l'effort desquels on les entendoit gémir, ne seront plus mis en piéces pour des usages obscurs, & la destination la plus noble leur est réservée.

*Los mas robustos troncos,*
*Verde anciano padron de las edades ;*
*Que con gemidos roncos*
*Supieron afrentar las tempestades,*
*No inutiles, no broncos*
*Se haran hastillas por segur villana ;*
*Mas culto empleo su materia gana.*

La riche diversité des prairies, bornées à être foulées aux pieds ou dépouillées, fournit aux pinceaux habiles les modèles de tableaux supérieurs à ceux des Ecoles de la Belgique & de l'Ausonie.

O amour du bien public, que tu es cher à l'Académie, & quels heureux

augures n'en devons nous pas tirer! O si ma Muse champêtre pouvoit m'inspirer des accens assez élevés, des pensées assez sublimes! Si j'étois capable d'emboucher la trompette héroïque, de lui faire rendre des sons dignes d'être répétés par les échos depuis les climats de l'aurore jusqu'à ceux du couchant! Si la Déesse qui n'est que langue & que voix, vouloit seconder les efforts de la mienne!

L'on apprendroit la vie héroïque de *Ferdinand*; son histoire, féconde en merveilles, & digne d'occuper à jamais la mémoire de la postérité, brilleroit des plus vives couleurs. Cette noble émulation qui le porte à imiter les beaux faits de ses pères, & à laisser à son peuple l'époque d'un regne encore plus fameux, ne seroit point oubliée.

L'on apprendroit qu'assis au Temple immortel où conduit le mérite, le Destin se prosterne à ses pieds, honteux & confus de ne pouvoir épargner un mortel si digne d'être affranchi du tribut que nous payons au trépas.

Que maître du vaste continent des deux mondes, loin de les épuiser de leurs trésors, il ne les employe qu'à

leur bien; qu'il sçait trouver sa puissance dans celle de ses sujets, & rendre ses richesses inépuisables, en les faisant rentrer dans les mains de ceux qui les ont fournies.

*Que al vasto continente*
*De los dos mundos que supremo abraza*
*Su dominio, clemente,*
*No con vanos dispendios embaraza;*
*En su bien los consiente;*
*Y assi immenso el tesoro se reputa,*
*Porque le vuelve à aquel que le tributa.*

Qu'après avoir été couronné des mains du Dieu de la Guerre, plus sensible à l'intérêt de ses sujets qu'à celui de ses armes, il a fermé les portes du Temple de Janus, & fait succéder le calme & la gloire des Arts à leurs gémissemens.

Qu'attentif à profiter des productions précieuses de ses heureux Etats, il en tire (*k*) ces riches étoffes qu'un insecte laborieux forme de sa substance;

(*k*) Les fabriques d'étoffes de soie & de laine de *Talavera*, de *Saint Ferdinand*, & les autres.

ou que les troupeaux nous donnent en se dépouillant.

L'on apprendroit que l'industrie, si long-temps étrangère en ces lieux, y verse enfin ses bienfaits; & que les peuples voisins du Rhin ou de l'Oder, accordent en rougissant la préférence sur leurs toiles à celles de l'Orbigo (*l*).

Que le plus lourd, comme le plus riche des métaux (*m*), perd son poids, & se transforme en un fil subtil, dont le tissu n'avoit jusqu'ici semblé destiné qu'à revêtir les maîtres superbes de Lyon & de Paris.

L'on apprendroit enfin quelle foule jalouse d'ennemis la crainte de ses armes retient dans le devoir. L'on verroit les sommets des (*n*) montagnes les plus impraticables s'applanir sous ses mains, & une multitude de sujets jouir de l'abondance que l'eau se voit forcée de répandre dans ses arides campagnes (*o*).

(*l*) Les fabriques de toiles de *Leon*.

(*m*) Les fabriques de *Talavera* & de *Seville*, où l'on file l'or.

(*n*) Le grand chemin des montagnes de *Guadarrama*.

(*o*) Le canal de la *vieille Castille*.

Mais où s'égare ma Muse téméraire ? Ne craint elle pas d'affoiblir les louanges de mon Roi ? Qu'elle rentre confuse dans ses forêts ; c'est là seulement qu'*Apollon* daigne la favoriser.

Et vous, Princesse, digne de regner sur le cœur de votre auguste Epoux, pardonnez, si, pénétré de ma foiblesse, je me réduis au silence. Quelle voix, quoique plus forte & plus parfaite que la mienne, croiroit pouvoir suffire à un nouvel éloge, aussi élevé que celui qui convient à vos qualités souveraines ?

Quels accens pourroient célébrer ces vertus ? Il n'est que l'harmonie des filles mêmes d'*Apollon* ou des habitans de l'Olympe, qui soit digne de frapper vos oreilles,

Que nulle voix humaine ne profane ces divines qualités ; qu'une lyre abjecte ne fasse point entendre ses sons disproportionnés ; de telles vertus ne doivent être célébrées que dans le séjour céleste.

Ma lyre grossière va rester suspendue à quelque arbre de cette forêt ; les caractères que je graverai sur son écorce publieront cependant, sans parler, mes

vœux

vœux & mon ardeur dans tous nos cantons.

DAMON.

O mon cher Ménalque, que les tranſports divins dont vous ſembliez douter, vous ont bien ſervi ! Que ne pouviez-vous entendre la nobleſſe de vos chants ? Je vous l'envie moins cependant que le ſujet ſublime qui vous inſpiroit. Berger, c'eſt tout ce que j'ai à vous dire ; je ne vous demande plus rien. Déja les ombres aggrandies, tombant des Montagnes, s'étendent juſqu'au ſein des plus larges vallons. Vos chants perdroient de leur douceur à célébrer un autre ſujet.

L'Eglogue & le diſcours que l'on vient de lire ne ſont pas les ſeules piéces compoſées à l'occaſion de la diſtribution des prix. On trouve encore une fiction poëtique intitulée *la Nymphe du Manzanares*, une Ode latine, un éloge de M. *Richard Wall*, fait dans cette langue en vers hexamètres, enfin une allégorie à la louange du Roi & de l'Académie. Nous ne rendrons compte que de cette dernière production qui nous a paru fort ingénieuſe.

NOVUS ARTIUM ORBIS A FERDINANDO SEXTO REPERTUS.

UN NOUVEAU MONDE, CELUI DES ARTS, DÉCOUVERT PAR FERDINAND VI.

*Quis me Pegaſeis agit impetus ocyor alis?*
*Quo feror? Arreptum ſubito mens turbine vatem*
*Quas vehit in terras? Mundi quo limite ſiſtor*
*Inſcius? En alium ſolem, altera ſidera cerno:*
*Inſolitos campos, ignota cacumina luſtro.*

„ Quel mouvement, plus rapide „ que les aîles de *Pégaſe*, m'emporte „ ainſi loin de moi! Où ſuis-je, & „ dans quel lieu de l'Univers me vois-je „ tranſporté, ſans le ſçavoir, par l'en- „ thouſiaſme qui vient me ſaiſir? Un „ nouveau Soleil & des aſtres nou- „ veaux s'offrent à mes regards. Les „ campagnes que je parcours me ſont „ inconnues, & je porte mes pas ſur „ des ſommets juſqu'à préſent igno- „ rés. “

*... Novus ecce, novus mihi panditur orbis,*
*Auſpice* FERNANDO, *denſis non ſaltibus horrens,*
*Non rudibus tantum dives ſine honore metallis,*
*Nec nova ſævarum complectens monſtra ferarum,*
*Adſimilesque feris homines, damnata profundâ*
*Pectora barbarie, turpique immerſa veterno;*
*Qualem Atavus, Rex magne, tibi cognominis olim*
*Extulit Oceano, ſceptrisque adjecit Iberis:*
*Lætus at aſpectu, culto nitidiſſimus ore,*
*Ditior ingenii venis, ornatior arte,*
*Humanuſque feras, homines divinus, &* *idem*
*Deliciis, opibuſque ſoli cælique beatus.*

„ Un nouveau monde m'eſt ouvert „ ſous les auſpices de FERDINAND. L'œil „ n'y eſt point effrayé par la ſombre „ horreur des forêts impénétrables. Des „ métaux brutes & ſans prix par eux- „ mêmes ne ſont point ſes ſeules ri- „ cheſſes. Ce ne ſont point de nou- „ velles eſpèces de monſtres que l'on „ y découvre, ni des hommes ſembla- „ bles aux bêtes, condamnés à la bar-

„ barie la plus profonde & ne traînant
„ qu'une existence, pour ainsi dire,
„ léthargique. Telles furent les terres
„ que votre ayeul, ce Prince fameux
„ qui porta votre nom, ajouta aux
„ vastes possessions de l'Iberie. Il n'en
„ est point ainsi, grand Roi, de celles
„ dont votre main vient de nous ouvrir
„ les routes. L'aspect en est agréable
„ & brillant de culture. Partout les
„ trésors du génie, partout les orne-
„ mens de l'art y sont répandus. Dans
„ ce Nouveau Monde, aux délices du-
„ quel les richesses du Ciel & de la Ter-
„ re semblent concourir, les animaux
„ ont quelque chose d'humain, & les
„ hommes quelque chose de divin. «

*Purus ubique*
*Spirat, & ingeniis indulget amicior aër:*
*Non rudis aut stipes, vasto vel pondere saxum*
*Signat iners campos: alacer pro limite Faunus,*
*Pulchrave stat niveo spirans in marmore Nympha;*
*Tutanturque suos simulachra loquacia fines.*
*Collibus impositas passim mirabere villas;*

*Magnifico æquantes urbana palatia luxu.*
*Quid loquar artificis miracula singula dextræ?*
*Arte vigent plantæ, dant poma feraciùs arte;*
*Excolit arte comas, rectis & passibus arbos*
*Ambulat; arte suos describunt flumina cursus.*
*Mille operum levis unda modos edocta per artem,*
*Nunc salit, & gratos exercet in aëre ludos;*
*Arentes, nunc lene fluens, rigat utilis agros;*
*Et modo grana terit, modo ligna & marmora cædit:*
*Naturam Ars superat, Floram, Cereremque Minerva.*
*Aspice ut egregium Labor & Solertia Martem*
*Quolibet in campo committant: aspice passim*
*Ingenia ingeniis certantia, tectaque tectis,*
*Et tabulas tabulis, & signa minantia signis.*
*Ac velut artifices, stimulat cùm gloria regni,*
*In pugnam glomerantur apes, strepituque sonoro*
*Acriùs hortantes sese, simul agmine facto,*
*Infestis alterna volant in vulnera telis:*
*Fit tuba quisque sibi, miles, fit quisque sagitta;*

*Consertæque aliis aliæ fera prælia miscent :*
*Ignescunt hic inde acies, micat ardor utrimque*
*Æmulus, & dubiis trepidat Victoria pennis :*
*Non aliter, diæ suspensa cupidine laudis,*
*Ingeniosa phalanx doctas, duce Pallade, pugnas*
*Edit, & ancipiti nutat discrimine palma.*
*Acrior inde viris virtus, & nobilis æstus :*
*Impetus inde sacer, divina audacia gliscit :*
*Inde animus saxis, tabulis vox, vita metallis*
*Additur.*

„ C'est un air pur que l'on y respire, „ & l'esprit en ressent les influences „ favorables. Une souche grossière ou „ une roche inanimée n'y séparent „ point les champs. C'est un Faune agile, „ c'est une Nymphe charmante qu'offre „ aux yeux le marbre qui respire. Des „ Thermes, que l'on seroit tenté de „ croire animés, servent ainsi de li- „ mites aux campagnes, & défendent „ les héritages. De tous côtés, placées „ sur les collines, se présentent des „ maisons de plaisance ; leur structure „ en est magnifique, & elles le dis-

„ putent aux palais les plus ſomptueux
„ des Villes. Qui pourroit raconter
„ toutes les merveilles de l'Art ? L'Art
„ donne de la vigueur aux plantes, &
„ les fruits ſous ſes mains croiſſent en
„ plus grande abondance. L'Art re-
„ dreſſe & dirige les rameaux des ar-
„ bres qui lui doivent la beauté de leur
„ chevelure. C'eſt par lui que les
„ fleuves décrivent leur courſe, &
„ l'eau docile devenue, par ſon ſe-
„ cours, propre à mille uſages, tantôt
„ s'élance & ſe joue agréablement dans
„ les airs, tantôt coule lentement à
„ travers des campagnes arides & les
„ fertiliſe par ſa préſence. Aidée de ſes
„ ſoins, elle ſert encore à broyer les
„ grains, à fendre les bois, & à cou-
„ per les marbres. L'Art ſurpaſſe la Na-
„ ture, & *Minerve* l'emporte ſur *Cérès*
„ & ſur *Flore*.

„ Voyez le travail & l'induſtrie ſe
„ livrer de nobles combats. Voyez le
„ génie entrer en lice ; mille chef-
„ d'œuvres d'architecture s'efforcent de
„ remporter la palme l'un ſur l'autre. A
„ des morceaux dignes d'*Apelle* s'op-
„ poſent des morceaux dignes de *Par-*
„ *rhaſius*, & l'émule des *Phidias* ſe

„ voit disputer la victoire par l'émule
„ des *Praxitèles*.

„ Telles, lorsque la gloire de leur
„ petit Empire les excite, on voit se
„ rassembler pour le combat les abeil-
„ les industrieuses. Elles s'animent par
„ leur bourdonnement, suivent leurs
„ rangs, & fondent les unes sur les au-
„ tres. Chaque soldat, dans cette es-
„ pèce de guerre, se sert à lui-même
„ de trompette & de dard; on se mêle,
„ on combat; une ardeur égale en-
„ flamme les deux partis, & la Victoire
„ suspendue panche tour à tour ses
„ aîles de l'un & de l'autre côté. Ainsi,
„ sous la conduite de *Pallas*, l'amour
„ de la gloire invite les hommes de
„ génie à se livrer de doctes combats.
„ Ainsi ils tiennent entr'eux la victoire
„ incertaine. Cette dispute augmente
„ leur feu & leur courage; un enthou-
„ siasme divin & une audace généreuse
„ se glissent dans leurs veines. Bientôt,
„ sous leurs mains, la pierre prend
„ une ame, la toile un langage, & le
„ bronze une vie. «

Cette heureuse allégorie est terminée par un éloge de Sa Majesté Catholique.

L'auteur eſt *Don Juan Yriarte*, qui n'eſt ni Profeſſeur de Rhétorique ni maître de langue Latine en Eſpagne ; & cependant ce petit ouvrage de ſa compoſition n'eſt certainement pas ce qu'il y a de plus foible dans le Recueil fait à l'occaſion de la diſtribution des prix. L'idée ſeule de ſon Poëme annonce le génie ; il ouvre au lecteur un champ auſſi riche que nouveau, & l'exécution répond parfaitement à ce que le titre promet. En un mot, cette piéce Latine nous paroît digne des meilleurs Poëtes modernes qui ont écrit dans la langue des Romains. Le Roi d'Eſpagne y eſt célébré avec beaucoup de nobleſſe & de majeſté, & néanmoins de naturel. Mrs d'*Aguirre*, *de Montiano*, & *Yriarte* peuvent ſe flatter de poſſéder, chacun dans ſon genre, le talent ſi rare & ſi difficile de louer dignement. Qu'il eſt heureux pour un Prince, en protégeant les Arts & les Lettres, de ſe former de pareils panégyriſtes !

## A BELLA AURORA.

### LA BELLE AURORE. *Nouvelle traduite du Portugais.*

DEnys *le Tyran* eut une fille à laquelle sa grande beauté fit donner le nom d'*Aurore*. Elle ressembloit parfaitement à la Reine sa mère, & cette ressemblance la rendoit encore plus chère à *Denys*, qui avoit beaucoup aimé cette Princesse, dont il pleuroit continuellement la perte. Aussi passoit-il les jours entiers à chercher du soulagement dans la conversation de sa chère *Aurore*; & c'étoit toujours avec une peine nouvelle qu'il la quittoit. La jeune Princesse de son côté n'épargnoit rien pour calmer la douleur de son père, lorsqu'un nouvel amour vint terminer les regrets du Tyran, & commencer les chagrins de sa fille. *Arminde*, Sicilienne d'une naissance obscure, attira les regards de *Denys*, & cette femme ambitieuse prit bientôt sur lui un empire absolu. Elle ne put

voir sans une secrette jalousie le crédit d'*Aurore*. Le souvenir qu'elle rappelloit au Prince d'une épouse qu'il avoit chérie, parut aux yeux de la Sicilienne un attentat contre ses charmes; elle ne songea plus qu'à détacher *Denys* de sa fille, & y réussit. Les froideurs de son père se firent d'autant plus remarquer de la jeune Princesse, qu'elle y étoit moins accoûtumée. Elle en démêla sans peine la cause, & en témoigna son ressentiment à *Arminde* dans les termes les plus vifs. *Arminde* irritée alla se jetter aux pieds du Roi. Plaintes, soupirs, larmes, enfin tout ce que peut employer une femme artificieuse & sûre d'être aimée, rien ne fut oublié. Elle connoissoit trop l'ascendant que lui donnoit une folle passion, pour ne point espérer d'être vengée; l'événement surpassa son attente; elle fit consentir *Denys* à l'éloignement d'*Aurore*. Ce fut dans une Isle presqu'inhabitée, & dans un ancien édifice construit à la vérité par ses prédécesseurs, mais depuis long-temps abandonné, qu'il eut la barbarie de la faire transporter. La seule grace qu'elle put obtenir, fut d'être suivie dans sa re-

traite par quelques personnes qui
étoient attachées. Les premiers jour:
son exil se passèrent dans l'accablem
& dans les larmes. La cruauté d'un
qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'aim
lui étoit toujours présente; sa tend
se augmentoit sa douleur, & déja
craignoit pour ses jours, lorsque
conseils de *Célie* commencèrent à
rendre sa tranquillité. Cette fille
étoit sa parente, avoit été élevée a
elle, & lui étoit attachée par la
tendre amitié. Bientôt, par ses soi
les charmes de la lecture & de la
sique firent trouver des plaisirs
Princesse dans un genre de vie,
ne lui avoit d'abord offert que l'im
d'un supplice. Déja l'horreur de la
litude commençoit à diminuer à
yeux, lorsque l'amour vint la faire
paroître tout à fait. Un jour qu'
se promenoit sur les bords de la
& qu'elle y regardoit avec éton
ment le spectacle pompeux du Sc
qui sembloit, en se couchant, em
ser les ondes de ses feux, elle déc
vrit au loin un homme qui luttoit c
tre la mort. Se voyant apperçu,
élevoit de temps en temps une main

dessus des flots, & par ce geste touchant demandoit qu'on daignât le secourir. *Aurore* émue de compassion court au Palais avec *Célie*, & ordonne à quelques uns de ses esclaves de se jetter dans un esquif pour sauver ce malheureux. *Théophile* (c'étoit son nom), commençoit à perdre ses forces lorsque les Siciliens l'atteignirent; il les remercia mille fois du service qu'ils venoient de lui rendre, &, après les avoir forcés d'accepter une partie des bijoux qu'il portoit sur lui, il se laissa conduire dans un pavillon qui donnoit sur la forêt. Les gens de la Princesse, enchantés des manière nobles de *Théophile*, le servirent avec beaucoup de zéle, & il fut en état dans peu de jours de demander à voir sa libératrice. On lui répondit que les usages du païs ne lui permettoient pas d'espérer cette grace, mais que cependant on tâcheroit de la lui procurer. Il en attendoit un jour le moment avec impatience, & réfléchissoit sur le bizarerie de son étoile dans une allée de tilleuls où il avoit coutume de prendre le frais, lorsqu'il crut entendre quelqu'un qui adressoit des plaintes au Ciel. La voix lui parut être celle

d'une femme. Elle étoit mélodieuse ; & le silence profond qui regnoit dans la forêt, les ombres de la nuit, & la sérénité de l'air la rendoient encore plus touchante. *Théophile* prête l'oreille, & entend chanter les paroles suivantes : » Depuis l'instant où l'amante de » *Titon* quitte à regret le lit de ce ten- » dre époux, jusqu'au moment où le » Soleil éteint ses feux dans l'onde, » je m'abandonne à la douleur dans » cette solitude.

» Amour, que me sert-il de ressem- » bler à ta mère si je passe ma vie » comme *Diane* dans l'horreur des » forêts !

» Tendres oiseaux, que votre sort » est heureux ! Qu'il est différent du » mien ! Vous ne connoissez que les » plaisirs, & je ne connois que les » peines.

» Dieux ! L'innocence est dans mon » cœur. Mon ame est aussi pure que » lorsqu'elle est sortie de vos mains, » & vous me persécutez !

» J'appelle envain la mort à mon se- » cours ; le Ciel ne veut exaucer aucun » de mes vœux. Hélas ! pourquoi suis- » je née ? »

*Théophile* ne peut se deffendre d'un intérêt dont il ne démêle pas trop la cause, & qui n'est point l'effet de la simple sensibilité qui nous touche pour les infortunés. Une espèce de sympathie l'attire, & le force à répondre aux plaintes qu'il vient d'entendre, en chantant lui-même quelques vers sur ses malheurs. *Aurore* (car c'étoit elle qui venoit de se plaindre) imagina que la voix ne pouvoit être que celle de l'étranger que les Siciliens avoient sauvé du naufrage. Frappée de la conformité qui se trouvoit entre sa fortune & celle de l'inconnu, elle sentit pour lui le même intérêt qu'il venoit de sentir pour elle. Son premier mouvement fut de lui parler; mais la crainte de ceux qui l'éclairoient, la retenant, elle s'appuya sur sa chère *Célie*, & rentra dans le Palais plus agitée qu'à l'ordinaire.

Cette retraite précipitée causa la plus vive douleur à *Théophile*, & il lui sembla qu'une partie de lui-même s'éloignoit. Dans l'espoir d'entendre encore l'inconnue, il venoit tous les soirs se promener au même endroit; cent fois dans l'obscurité de la nuit, il fai-

soit le tour du Palais ; mais ses soins étoient inutiles ; la belle *Aurore* l'évitoit, & il ne rencontroit personne. Quelquefois il entendoit parler, &, lorsqu'il s'arrêtoit pour écouter d'où partoit la voix, on fermoit avec bruit les croisées d'un balcon grillé de jalousies ; il revenoit le lendemain, & n'étoit pas plus heureux.

Cependant la charmante *Aurore* n'a que trop vu *Théophile*. En vain se déguise-t-elle la cause de son trouble ; l'image de l'étranger la suit par-tout ; elle frémit du péril affreux qui menaçoit ses jours lorsqu'elle l'apperçut au milieu des ondes, & remercie le Ciel de l'avoir conduite sur le rivage pour lui sauver la vie. Inquiéte, confuse, rien ne peut distraire l'ennui mortel qui la dévore ; elle n'a plus de repos, & des larmes qu'elle ne peut retenir, coulent de ses beaux yeux. Heureux *Théophile*, c'est toi qui les fais couler, ces larmes précieuses, & ta jeune amante n'ose encore chercher le sujet de ses pleurs ! La conversation de *Célie* n'a plus de charmes pour elle ; *Aurore* fuit son amie, & la rappelle bientôt après pour l'embrasser avec des trans-

ports dont elle n'eſt pas le plus tendre objet.

Le cœur de *Théophile* n'eſt pas moins agité ; il paſſe le jour dans les bois, la nuit ſous les murs du Palais. Mais il n'entend plus le bruit du balcon. *Aurore* déchirée par ſon amour, & ne pouvant y renoncer ni le ſuivre, ne ſort plus de ſon appartement. Quelquefois elle veut éloigner l'étranger qui trouble ſon repos, qu'elle ſe flate de retrouver dès que ſa paſſion ſera ſans eſpoir. Mais ſon amour, dont chaque inſtant accroît la violence, lui fait bientôt abandonner cette réſolution, & elle ne ſent que trop qu'elle ceſſera de vivre s'il faut qu'il s'éloigne. O ma chère *Célie*, dit-elle à ſa parente, que faut-il que je devienne ? Je brûle, & c'eſt pour un inconnu que je brûle ! En vain ai-je tenté d'être éclaircie ſur ſon ſort, toutes mes recherches ont été inutiles. S'il n'avoit point à rougir de ſa naiſſance, prendroit-il tant de ſoin de la cacher ? Quelle eſpérance puis-je former ? Hélas je n'en puis former aucune, & cependant un feu cruel me conſume ! Calmez-vous, lui dit enfin *Célie*. La part que je prends à vos douleurs m'a

fait chercher le moyen de vous donner quelque ſoulagement, & je crois l'avoir trouvé. Quel eſt-il, & en peut-il être, reprit *Aurore*, d'une voix que l'abattement avoit preſqu'éteinte ? Veux-tu que par une démarche imprudente & honteuſe, je prête des armes à l'indigne *Arminde* pour me perſécuter ? Ah ! c'eſt aſſez de l'infortune dont je ſuis accablée ſans y ajoûter celle de paroître mériter mes malheurs. Non, reprit *Célie*, je n'ai jamais eu deſſein de vous conſeiller des avances indignes de vous. Ce n'eſt point *Aurore*, ce n'eſt point ma Princeſſe qui doit s'expoſer aux ſoupçons, c'eſt *Célie* qui veut lui prouver ſon affection en s'y expoſant pour elle. Voyez l'inconnu ſous mon nom ; s'il eſt digne de vous & qu'il vous aime, cette feinte ne pourra vous nuire. S'il ne mérite pas au contraire les ſentimens que vous avez pour lui, cette ruſe innocente mettra les égards que vous devez à votre naiſſance, à couvert. *Aurore* donna les mains à un ſtratagême qui flattoit ſa paſſion ; il fut convenu qu'elle auroit, cette même nuit, un entretien avec l'étranger.

*Théophile* leur auroit épargné tous

tes soins ; s'il avoit pu se faire connoître. Avec quel plaisir *Aurore* n'eut-elle point appris qu'il étoit fils unique du Roi d'Epire, & qu'il ne s'étoit embarqué que pour venir la demander en mariage sur le bruit de sa beauté ? Une violente tempête avoit séparé son vaisseau du reste de la flotte, & il étoit le seul de ceux qui s'y trouvoient qui fût échapé du naufrage. Bien éloigné de croire qu'il fût si près de celle qu'il alloit chercher, le penchant qui l'entraînoit vers l'inconnue, lui avoit fait oublier la Princesse de Syracuse, & il n'osoit se découvrir. Il ne pouvoit le faire en effet, sans se voir obligé de quitter l'Isle, & cette pensée étoit plus cruelle pour lui que la mort à laquelle on l'avoit arraché. Si la belle *Aurore* étoit impatiente d'apprendre ce qu'il étoit, il n'en avoit pas moins d'être instruit de ce qu'elle étoit elle-même ; mais le secret sur sa fille recommandé par le Tyran, le laissoit là-dessus dans l'ignorance.

*Théophile* revenoit cependant toutes les nuits sous le balcon, & il ne manqua pas d'y venir celle-ci à l'ordinaire. *Aurore* l'attendoit avec une émo-

tion mêlée de crainte & d'espoir. Elle parloit à *Célie*, lorsque *Théophile* arriva. Il reconnut au son de sa voix la personne qu'il avoit entendue, & s'appercevant qu'on ne le fuyoit pas, il se mit à chanter & à exprimer tendrement la situation où il se trouvoit. Je brûle, disoit-il, & je brûle d'une flâme d'autant plus cruelle, que je ne sçais ni ce que j'aime ni si je suis aimé. C'est en se plaignant que l'on a sçu m'attendrir, & l'on n'est point attendri par mes plaintes. Il finissoit à peine qu'on l'invite à s'approcher. C'est avec plaisir que l'on vous écoute, lui dit la Princesse, & l'on prend plus d'intérêt que vous ne pensez à vos malheurs.

*Thèophile* reconnoît la voix de son inconnue ; il est hors de lui-même, & il ne sçauroit trouver d'expressions pour lui témoigner combien il est sensible à la faveur qu'il vient d'obtenir. Mais c'est peu pour lui, si elle ne permet encore qu'il lui fasse passer ce qu'il vient de chanter. *Aurore* y consent, & le Prince, à la faveur d'une foible lumière qui s'échappoit à travers les jalousies, trace avec un crayon le billet suivant :

MADAME,

» Quoique je n'aye jamais eu le
» bonheur de vous voir, je ne puis
» résister au plaisir de m'approcher de
» vous, & je sens que c'est une con-
» solation pour moi. Mais la grace
» que vous venez de m'accorder sera-
» t-elle la seule que j'obtiendrai de
» vous, & ne pourrai-je jouir de votre
» présence? Mon cœur, sur lequel vous
» regnez déja, n'attend pour vous ado-
» rer que le moment heureux où vo-
» tre beauté justifiera le trouble dont
» il est agité depuis quelques jours. »

Il conjura ensuite *Aurore* d'ouvrir une de ses jalousies, & il y jetta le billet qu'elle reçut dans ses mains. Elle ne fut point fâchée de cette petite supercherie, & trop sûre de l'impression que sa vûe feroit sur *Théophile*, elle oublia dans ce moment la cruauté de son père & la longueur de son exil. Ce qu'elle lisoit lui causa une satisfaction dont *Célie* ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches agréables. *Aurore* rougit de ses transports; mais elle pria son amie de faire réponse à la lettre, pour soutenir le personnage qu'elle lui avoit promis de jouer. Elle

voulut cependant la dicter elle-même ; & bientôt *Théophile* au comble de la joye lut ce qui suit :

» Aucune raison ne m'empêche de » vous accorder ce que vous me de» mandez ; je paroîtrai demain à vos » yeux, puisque vous le desirez avec » tant d'ardeur. Mon nom est *Célie* ; je » sers une Princesse qui demeure dans » ce Palais ; vous la verrez pendant » le jour sur ce même balcon avec » moi ; j'exige cependant une marque » de votre reconnoissance ; c'est que » vous m'informiez de votre nom. Ap„ prenez-moi qui vous êtes ; cette pré„ caution est absolument nécessaire à „ votre tranquilité. Célie. "

*Theophile* se rendit au même endroit, bien long-temps avant l'heure marquée. *Aurore* avoit fait habiller *Célie* magnifiquement, & parut près d'elle au balcon. Dans cet instant tous les feux de l'amour embrasèrent le cœur du jeune Prince ; il ne se connoît plus & demeure sans mouvement, les yeux fixés sur la fausse *Célie*, dont le trouble augmentoit encore le desordre de son amant, & qui se retira bientôt, de

peur d'être apperçue par quelque Siciliens.

Sur ces entrefaites, les surveillans de la Princesse reçurent des ordres de leur maître, qui leur recommandoit le plus profond secret, sous peine de la vie. La sévérité de *Denys* leur étoit connue, & ils se trouvèrent dans la plus grande perpléxité. Quoique *Théophile* n'eût rien appris d'eux sur ce qui regardoit *Aurore*, il pouvoit en être instruit d'ailleurs; il étoit étranger, il n'avoit pas le même intérêt à se taire; ils étoient perdus si ce secret étoit découvert. L'un d'eux, dans la crainte du supplice, proposa à ses compagnons de massacrer l'étranger; en vain plusieurs voulurent s'opposer à ce barbare dessein; le plus grand nombre l'emporta; la mort de *Théophile* fut résolue. Ils ne cherchèrent pas long-temps une occasion favorable; le Prince ayant paru sous les murailles du palais, fut attaqué par quatre Siciliens des plus déterminés; il se défendit assez pour que la Princesse & ses femmes entendissent du bruit. Elle accourt, & voit son cher *Théophile* environné d'assassins. Le péril de son amant lui fait tout oublier;

elle jette des cris perçans, & ordonne aux Siciliens de s'arrêter, & de venir se présenter devant elle. Un reste de respect leur fait tomber les armes des mains; ils entrent au palais, & rendent compte à *Aurore* des ordres que *Denys* leur avoit fait donner. Cet étranger ne peut me connoître, leur dit la Princesse, pourquoi l'assassiner, quand il suffit qu'il s'éloigne? C'est un soin dont je me charge. Ces paroles eurent un effet qu'*Aurore* n'osoit qu'à peine se promettre, & ils se retirèrent, ainsi que T*héophile*.

La joie que ressentit la fille de *Denys* d'avoir arraché de nouveau son amant à la mort, fut bientôt empoisonnée. Elle voudroit conserver les jours de cet amant, & ne pas se priver du bonheur de le voir; cependant il ne sçauroit demeurer en sûreté dans l'Isle, & les Siciliens n'auroient pas une seconde fois la même condescendance pour elle. Elle ne sçait à quoi se déterminer; mille résolutions sont prises & abandonnées dans le même instant. Le soin de ses jours l'emporte enfin, & elle ordonne à *Célie* d'écrire à *Théophile* qu'il faut se séparer. Le malheureux

Prince

Prince s'abandonne au désespoir. L'idée de quitter *Célie* lui fait verser un torrent de larmes ; à peine a-t-il la force de lui tracer ses derniers adieux dans la lettre suivante. » Que ne m'avez-« vous laissé mourir par le fer de mes » ennemis ? Hélas, devois-je recevoir » la mort de la main de ce que j'aime ! » Je vous obéis , cruelle , vous ne » verrez plus votre amant. Il va s'é-» loigner pour jamais...... M'éloigner » de vous..... belle *Célie !* Ah *!* com-» ment avez-vous pû me l'ordonner ?.... » Adieu, je pars, dévoré d'un amour » qui m'arrachera bientôt une vie que » je déteste. Il faut donc que je meure » pour ne pas vous déplaire... Adieu...

Quel coup de foudre pour la jeune *Aurore* ! *Théophile* va partir ; elle vient de l'entendre pour la dernière fois ; la lettre tombe de ses mains. Elle s'arrête sur une terrasse, le visage tourné du côté de la mer. Le moindre objet qu'elle apperçoit, est la barque fatale qui lui enlève son amant. *Célie*, ma chere *Célie*, s'écrie-t-elle, vole, dis-lui qu'il ne s'éloigne pas ; la seule idée de son absence va me faire expirer de

douleur. Je veux qu'il demeure dans ce palais; que mon père le sçache, & que sa colère tombe sur moi. Je ne sçaurois vivre sans *Théophile*; qu'il revienne; mes larmes vont encore me rendre plus chère à son cœur. Hâte-toi de me ramener mon amant. Mais, que dis-je? Mon père l'épargnera-t-il, plus que moi dans sa fureur? Pourquoi s'y exposer? L'excès de la douleur l'empêcha d'en dire davantage. . . . . . . . . . . .

*Célie*, loin de condamner ses regrets, tâcha de calmer son desespoir en écrivant à *Théophile* de se cacher pendant quelques jours dans la maison d'un paysan, nommé *Libère*, sur la discrétion duquel elle avoit lieu de compter. On imagine aisément quelle fut la joie du Prince; il se réfugia dans la chaumière du vieillard, & quelque temps après il reçut un ordre de s'approcher du palais pendant la nuit; l'amour le conduisit bientôt sous le balcon; tout étoit disposé pour le dessein qu'*Aurore* avoit conçu, & cet heureux amant trouva le moyen de parvenir avec facilité jusqu'à l'appartement de sa maîtresse. Le respect qu'il avoit pour la

Mais,

fausse Princesse, l'empêcha d'abord d'éclater ; mais dès qu'il se vit seul avec *Aurore*, il lui dit des choses si tendres, qu'elle n'envisagea qu'avec horreur le moment où ils avoient pensé se voir séparés. Tout entiers au plaisir d'être ensemble, ces deux amans ne s'occupèrent bientôt que des moyens de rendre ce bonheur durable. *Aurore* ne songe plus à s'informer quel est *Théophile*, & *Théophile* ne veut point encore, en se découvrant, se priver de la douceur d'être aimé pour lui-même. Ils se quittent enfin avec la même tristesse que s'ils se voyoient pour la dernière fois.

Cependant le peuple de Syracuse, fatigué de la tyrannie d'*Arminde*, avoit demandé à grands cris le rappel de la Princesse. *Denys*, épouvanté de cette sédition, s'étoit vû forcé de promettre qu'il la feroit revenir, & avoit donné des ordres pour qu'on ramenât sa fille à la Cour, sans aucun délai. La chose s'exécuta la nuit même où nos amans s'étoient entrevûs, & tout se passa avec le plus grand secret ; mais un bruit confus qu'entendit *Théophile* le fit voler

à l'appartement d'*Aurore*, qui étoit déja sortie du palais. Quel est son étonnement, lorsqu'il ne trouve plus son amante ! Il parcourt de vastes appartemens où regnoient le silence & l'obscurité, sans rencontrer personne ; il apperçoit enfin au bout d'une galerie une foible clarté, il approche, & dans le même temps six hommes l'investissent, & lui laissent voir par leurs discours qu'ils le prennent pour un brigand. Le brave *Théophile* fait une vigoureuse résistance en les avertissant qu'ils se trompent, & que loin d'être conduit par un vil intérêt, il est prêt à les combler de largesses. Son intrépidité, jointe à ses paroles, leur fait suspendre leur attaque, & le Prince obtient qu'on le conduise hors du palais : il leur demande ensuite à qui ce palais appartient. L'un d'eux l'ayant instruit de tout ce qu'il ignoroit, il les quitte, & s'enfonce dans la forêt, résolu de se retirer encore chez *Libère*, pour y prendre des mesures avec le vieillard. Celui-ci partit aussi-tôt pour Syracuse ; *Aurore* lui fit mille questions sur *Théophile*, & le chargea d'une lettre pour lui, écrite de

la main de *Célie*, qui ne prévoyoit pas la douleur que devoit lui causer sa complaisance.

*Libère*, avant que de partir, voulut aller voir *Fédéric*, jeune Seigneur, dont le paysan avoit servi le père. *Fédéric* étonné de le voir, lui demande le sujet de son voyage; *Libère* balance d'adord; mais pressé par les instances de son ancien maître, il lui apprend que *Célie* l'a chargé de porter une lettre dans son Isle à un Cavalier qui s'y tenoit caché depuis quelque temps. *Célie*, s'écrie *Fédéric* ! Quoi *Célie* me trahit à la veille de me donner la main ! Perfide, après les sermens que tu m'as faits ! Et lorsque je viens d'obtenir de ton père qu'il couronne mon amour, tu me sacrifies à un inconnu ! *Libère* effrayé veut prendre la fuite; mais *Fédéric* lui ordonne de le suivre, & de le conduire vers l'étranger, auquel il veut arracher la vie. Il ne tarda pas à le joindre, & dès qu'il l'apperçut, il lui cria de se mettre en défense. *Théophile*, peu ébranlé de cette menace, mais ne sçachant à quoi l'attribuer, s'approche de *Fédéric*, & lui demande

la raison d'une violence si déplacée.
N'es-tu pas l'amant de *Celie*, lui répond le Syracusain? Oui, sans doute, je le suis, reprend le jeune Prince. Lis donc, continue *Fédéric*, en lui présentant un grand nombre de lettres de *Célie*; parmi lesquelles il y en avoit une qu'elle avoit écrite depuis son départ de l'Isle. *Théophile* les reconnoit pour être de la même main que celles qu'il avoit reçûes; l'infidelle, reprend *Fédéric*, me trahit pour être à toi. Ce paysan te porte un billet de sa part, & tu seras la première victime que je veux immoler à ma fureur. Aussitôt, sans vouloir rien entendre, il se jette sur *Théophile*, avec une rage si aveugle, que le Prince n'eut besoin que de lui présenter son épée. Le malheureux *Féderic* tombe, percé d'un coup fatal. *Libère* le porte dans sa cabane avec le secours de quelques paysans, que ce spectacle avoit attirés. Après le combat, *Théophile* desesperé d'avoir aimé avec tant de passion une femme méprisable, prend la route de Syracuse dans le dessein de s'y faire reconnoître & d'épouser la fille de *Denys*. Le

Tyran le reçut avec amitié, & parut satisfait des intentions du Prince, auquel il fut aussitôt permis de voir Aurore. On le conduisit à son appartement; comme il la prit pour Célie, il l'aborda avec un air de dédain, & la pria de l'introduire chez la Princesse qui ne sçavoit rien encore de la catastrophe qui venoit d'arriver. Elle se fit les plus violens efforts pour cacher son indignation, & Théophile, de son côté, voyant que les courtisans témoignoient de profonds respects à celle qu'il prenoit pour Célie, sortit brusquement, & se retira chez lui, ne pouvant comprendre ce qu'il voyoit, & ne sçachant ce qu'il devoit croire. Une incertitude si cruelle ne dura pas long-temps. *Libère* étoit revenu le même jour, & *Célie* venoit d'apprendre le malheur arrivé dans la forêt. Quelle nouvelle pour une amante! Elle se rend auprès d'*Aurore*, & lui raconte, les larmes aux yeux, le triste sort de *Fédéric*. La Princesse, affligée de la douleur de son amie & du mépris de *Théophile*, se reprocha mille fois d'avoir été la cause innocente de cet événement. Le

Prince *d'Epire* fut bientôt instruit lui-même de sa méprise, & voulut voir *Fédéric*, dont il calma le desespoir en l'assûrant que *Célie* lui avoit toujours été fidèle. La satisfaction qu'il en eut contribua beaucoup à sa guérison. Il fut dans peu de temps en état d'aller se jetter aux pieds de sa maîtresse, qui le reçut avec tous les transports que l'amour peut inspirer dans de pareilles circonstances. Le même jour qui les unit, les peuples de Syracuse virent avec joie la belle *Aurore* épouser *Théophile*. Ces quatre amans perdirent bientôt le souvenir de leurs peines, & goûtèrent long-temps les plaisirs de l'amour & les douceurs de l'amitié.

*Lettre d'un Marchand de R. à un de ses Amis à A. au sujet des Mémoires de Mrs d'Affry & York : traduite du Hollandois.*

MONSIEUR,

Je ne puis que me louer de sa réception que vous m'avez faite chez vous, ainsi que de la compagnie qui y étoit. Mais, à vous dire le vrai, je suis un peu piqué contre M. N*** qui, parce que mon père étoit Anglois, & que je fais un grand commerce avec cette nation, me croyoit trop partial pour pouvoir juger des Mémoires des Ministres François & Anglois, qui font actuellement tant de bruit. Est-ce donc une raison pour me croire incapable de juger impartialement de la conduite des Anglois ? Pensez-vous que le parti déclaré que j'ai pris pour la Maison d'Orange m'en empêche ? Où trouverez-vous cela écrit ? Les relations que j'ai eues avec l'Angleterre m'ont inspiré depuis ma tendre jeunesse de l'inclination pour la liberté Angloise, qui,

à mon avis, seroit le meilleur Gouvernement de l'Europe, si cette nation, par des abus continuels de cette même liberté, n'en franchissoit pas les bornes. Cette inclination me met en état de mieux juger qu'un autre des mesures que la Cour de Londres a suivies souvent, & que, selon toute apparence, elle va suivre encore. Ne parle-t-on, n'écrit-on pas librement au milieu de Londres même sur la conduite que tient quelquefois le Ministére de la Grande-Bretagne ? Pourquoi n'aurois-je pas la même liberté en Hollande ? Le lien qui attache la Princesse Royale, Madame la Gouvernante, à la personne sacrée du Roi de la Grande-Bretagne m'inspire la plus grande vénération pour l'un & pour l'autre. S.A.R. pourroit-elle croire que cette vénération empêchât un Hollandois de mettre dans la balance le bien, l'intérêt, la liberté de sa Patrie, avec les vûes & les menées du Ministère Anglois ? Ne vous en faites point accroire sur cela, Monsieur ; nous deshonorerions cette grande Princesse, si nous avions d'elle de pareilles idées. Pour moi, je soutiens que je suis Juge plus compétent que Mr. votre ami

des conjonctures actuelles, malgré les relations que j'ai avec l'Angleterre & la Famille Stadhouderienne. Car M. Q. a crié bien haut; il a renvoyé chacun au *Sommaire des Traités* entre l'Angleterre & la République, ouvrage avec lequel il se couche, avec lequel il se lève, & qu'il porte toujours dans sa poche. J'aurois même montré à toute la compagnie, que je suis assez instruit sur cette matière, si M. N*** ne m'avoit pas fermé la bouche, ou si j'avois pû différer mon départ seulement d'une heure; mais ce que je n'ai pû faire de vive voix, je tâcherai de le faire par ce peu de mots, que j'ai commencé à jetter sur le papier aussi-tôt que j'ai été arrivé chez moi.

La grande question que la compagnie a taché de développer à la manière marchande, étoit, *si l'intérêt, l'honneur & la fidélité reconnus de la République, nous obligent actuellement d'accorder les 6000 hommes demandés, malgré les menaces que nous fait la Cour de France non-seulement de ne nous plus regarder comme ses amis, mais même de nous faire sentir le poids de ses armes; enfin, pour le dire*

*en deux mots, si nous sommes obligés d'assister l'Angleterre en attirant dans notre pays les armes de la France.*

Je tâcherai de développer cette question avec tout l'ordre possible, pour faire voir jusqu'à quel point, 1°. notre intérêt, 2°. notre honneur, notre fidélité, & l'observation des Traités, desquels on parle tant, nous obligent envers l'Angleterre.

Le plus grand intérêt de notre Etat, qui est content de ce qu'il posséde, & qui ne cherche point à s'agrandir, consiste dans une libre navigation, & dans son commerce. Ce n'est que pendant la paix que nous pouvons naviger avec sûreté & commercer librement; c'est seulement en temps de paix que nous pouvons espérer de contenir la jalousie des nations commerçantes de l'Europe, si elles entreprenoient de troubler nos opérations. Mais ce commerce, qu'il nous est si important de conserver, dépérit tous les jours visiblement, & seroit bien-tôt entièrement détruit, si nous étions obligés d'entreprendre une nouvelle guerre. Depuis la paix de Munster en 1648, où nous avons recouvré notre liberté,

pour laquelle nous avons livré de ſi ſanglants combats, la République a toujours voulu éviter la guerre. Dans toutes celles qui ont ſuivi ce Traité, (celle de 1733 exceptée) juſqu'à la dernière qui a été générale, ou bien nous y avons été entraînés malgré nous, ou nous avons été obligés de combattre ſoit pour recouvrer nos poſſeſſions envahies, ſoit pour mettre en ſûreté celles qui nous reſtoient. Ne ſont-ce pas là des preuves que les Souverains de notre païs ont toujours regardé la paix comme le plus grand bien de l'Etat, & qu'ils ont évité tout ce qui pouvoit la troubler autant qu'il leur a été poſſible?

Si jamais guerre peut être ruineuſe pour nous, c'eſt celle où l'on veut nous engager aujourd'hui. Nous n'avons point de troupes à oppoſer à un ennemi puiſſant; nos fortifications ſont dans un état déplorable; nos finances ſont épuiſées. Ne vous a-t'on pas dit doucement à l'oreille de combien nous ſommes arriérés ſeulement depuis 1740? On m'a aſſuré que cela paſſoit 60 millions de florins. Comment pouvons nous donc prendre part dans une guerre qui ne nous regarde point? Ne devons nous pas craindre

de voir d'ici à deux mois l'ennemi dans le cœur de notre païs, à moins que Dieu n'y mette la main ? Et nous conviendroit-il de payer le cinquantiéme denier, afin de ſoutenir les finances ? Je ne puis le croire ; dans un temps de déſolation cela peut arriver une fois, mais on ne s'y déterminera pas aiſément une ſeconde, du moins auſſi long-temps qu'on pourra s'en diſpenſer. Nous devons éviter la guerre tant que l'on ne nous attaque point. Deux bonnes raiſons nous y obligent ; l'une que ce n'eſt pas nôtre intérêt, l'autre que nous ne ſommes point en état de la faire.

Mais, dit-on, la France fait beaucoup de menaces, & c'eſt tout ; elle ne les exécutera pas. Pourquoi donc, je vous prie, la Cour d'Angleterre en paroit-elle ſi intimidée ? Il eſt vrai que jusques à préſent la France n'a fait que menacer, ou ſi elle a fait quelque choſe de plus hors de l'Amérique, les Anglois eux-mêmes feignent de n'en tenir aucun compte. Cependant, ils ſont ſi affectés de ces menaces, qu'ils n'ont rien de plus preſſé que de demander du ſecours & l'accompliſſement des Traités.

La crainte d'une invasion, qu'ils publient seuls, les met si fort dans l'embarras qu'ils demandent sur le champ nos six mille hommes de troupes. Ils sçavent que ce premier pas fait, ils nous meneront aussi loin qu'ils le voudront : mais je répète ma question en passant : pourquoi les menaces de la France nous devroient-elles allarmer moins que les Anglois ? N'avons-nous pas vû en 1747, & même auparavant, que la France peut y joindre les effets ? Et si nous en sommes curieux ne pouvons nous pas encore l'apprendre ? Notre ruine totale sera tout au plus l'affaire d'une campagne. Comment empêcher les troupes qui s'assemblent dans la Flandre Françoise d'entrer bien-tôt sur notre territoire, & de s'emparer des foibles places de la Flandre Hollandoise, ou de tomber à l'improviste sur le côté de la Meuse, & après avoir pris Mastricht de fondre dans notre pays, ou même, sans se donner tant de peine, qui les empêchera de passer comme en 1672, par la Gueldre, par la Province d'Utrecht, & de venir droit en Hollande.

Si cela arrivoit, poursuit-on, quel mal y auroit-il ? Il y a dix mille hom-

mes de troupes Hanovriennes prêtes à nous secourir ; mais dix mille hommes peuvent-ils suffire pour résister à une armée de plus de cent mille François ? Les Anglois devroient du moins nous flatter d'un secours de plus de quatre-vingt mille hommes, s'ils vouloient nous obliger à mépriser les menaces de la France. En attendant nous ne pouvons compter que sur ces dix mille Hanovriens, suivant nos Traités avec l'Angleterre. Si nous avions le malheur d'être attaqués par la France, n'ayant ni troupes ni assistance suffisante, ne serions-nous pas perdus sans ressource ? Toutes ces considérations ne prouvent-elles pas que notre plus grand intérêt est d'éloigner la guerre de nos frontières aussi long-temps qu'il nous sera possible ?

La France, continue-t-on, n'a point le droit d'attaquer la République, si nous nous en tenons à fournir seulement les six mille hommes, auxquels nous sommes obligés par le Traité défensif. Je vous accorderois ceci volontiers, si la France ne regardoit pas les Anglois comme aggresseurs ; mais elle est bien éloignée de ne les pas regarder ainsi. M. le Comte d'Affry ne l'a-t-il pas dé-

claré dans son dernier Mémoire, lorsqu'il a dit : *Le Roi de la Grande-Bretagne est évidemment l'agresseur, & l'Alliance défensive entre les Etats Généraux & la Grande-Bretagne, suivant le sentiment de Sa Majesté Très-Chrétienne, ne vous oblige nullement à donner aux Anglois le secours stipulé. L'envoi de ces troupes,* ajoute M. d'Affry, *ne peut être vû autrement de la Cour de France que comme une assistance que vous donnerez à son ennemi déclaré, qui a été le premier à commettre les hostilités les plus injustes & les plus irrégulières contre les possessions & les sujets de Sa Majesté.*

Prenez garde, Mr, que je ne décide pas encore lequel a été l'agresseur, mais seulement que la France a déclaré qu'elle regarde l'Anglois comme tel; d'où je conclus, que, suivant sa persuasion, elle se croira en droit de nous attaquer si nous assistons l'Angleterre, & cela nous suffit pour nous faire redouter ses menaces. Il est vrai que nous avons fourni deux fois 6000 hommes dans la dernière guerre, où l'on nous a entraînés, & nous les avons fournis sans craindre de mécontenter la France; mais les circonstances étoient totalement différentes.

Nous les avons fournis pour la première fois en 1744; lorsque l'on craignoit une invasion qu'il n'étoit cependant pas bien assuré que la France voulût soutenir, & pour laquelle on se préparoit, non-seulement avant la déclaration de la guerre, mais même avant que les hostilités commençassent entre cette Puissance & l'Angleterre.

La seconde fois a été en 1745, long-tems après la déclaration de guerre de la part de la France, & qu'il parut, à n'en pouvoir douter, qu'elle vouloit attaquer le continent des Isles Britanniques; mais la circonstance présente est d'une nature tout-à-fait différente. Il n'y a point encore de déclaration de guerre entre la France & l'Angleterre, & il est encore indécis laquelle des deux a attaqué la première. De plus, la France nous menace aujourd'hui, d'une façon qui n'est point équivoque, de nous faire sentir le poids de ses armes; ce qu'elle n'avoit pas fait en mil sept cent quarante-quatre, lorsque nous donnâmes des secours à l'Angleterre. Devons nous donc, pour aider seulement de six mille hommes cette dernière Couronne, risquer d'achever la ruine de la République, déja si affoiblie & de tant

de manières différentes ? Attachés comme nous le ſommes à la Maiſon d'Orange, ſerons nous forcés de voir notre jeune & cher Stadhouder prendre à ſa majorité les rênes d'un Etat preſque détruit ? J'eſpére du moins qu'alors, ſi nons nous conduiſons avec prudence, il ne le trouvera pas dans une plus mauvaiſe ſituation que celle où il eſt aujourd'hui : le contraire, & peut-être encore pis, arrivera infailliblement & ſans remède, ſi dans le moment préſent nous nous attirons la guerre.

Je penſe que j'en ai dit aſſez pour vous convaincre ainſi que vos amis ; & qu'au moins la plûpart d'entr'eux ſont d'accord avec moi ſur ce que j'oſe hardiment ſoutenir, que notre intérêt nous oblige d'éviter la guerre autant qu'il eſt poſſible. Je paſſe à préſent au ſecond objet qui eſt d'examiner ſi notre honneur, notre fidélité, enfin ſi l'obſervation des Traités nous obligent à ſecourir l'Angleterre.

Ceci eſt le point ſur lequel M. Q. à le plus appuyé, lorſque nous étions chez vous. Dans cette vûe il nous montra ſon *Sommaire des Traités* : il croyoit ſuffiſant de nous en lire des extraits

pour nous convaincre que l'honneur de notre Etat & la fidélité que l'on doit aux Traités respectifs nous obligent d'accorder l'assistance demandée. Je détaillerai ce point le plus succinctement qu'il me sera possible.

Je ne veux pas dire ici, comme M. M. que les Traités sur lesquels on se fonde, ont été faits dans d'autres conjonctures, & dans des temps où la République étoit plus puissante qu'elle ne l'est à présent; qu'ainsi il ne seroit pas raisonnable de nous demander des choses devenues impossibles, sous le prétexte que nous les avons promises dans un temps où nous pouvions les exécuter. Il y a apparence qu'en faisant ces Traités, on s'est ménagé les restrictions nécessaires, à dessein de s'en servir utilement suivant les circonstances: je pourrois faire voir que l'exécution des Traités, suivant leur forme & teneur, entraîneroit, dans de certains temps, la ruine totale de l'Etat; mais je n'entrerai sur cela dans aucun détail. Mon temps est précieux, & il me reste beaucoup de choses à vous dire.

Je vous accorderai que les Traités, sur lesquels on se fonde, sont en pleine

vigueur, & que la Grande-Bretagne & les Etats Généraux sont tenus de s'y conformer ; je le reconnois spécialement par rapport au Traité de Westminster de 1678, à l'article séparé de celui de 1716, & en dernier lieu au Traité de 1728, dans lequel tous les précédens, entr'autres l'article de 1716, sont confirmés. Mais j'aurois bien souhaité qu'on eût donné ces Traités au public, non par extrait, mais dans toute leur étendue, parce qu'alors on auroit jugé plus aisément, si, selon ces Traités, nous sommes dans le cas du secours : car j'entens les Politiques demander si véritablement le *Casus Fœderis* existe ou non ; c'est sur quoi, Monsieur, je vais vous rapporter des particularités que vous chercheriez inutilement dans le *Sommaire* imprimé.

Le Traité de 1678 est la base fondamentale de tous les autres ; vous le pourrez lire dans le Recueil des Traités de M. Rousset, tome 19 pag. 413. Dans le premier article séparé, les deux Puissances contractantes *s'engagent à s'assister mutuellement de 6000 hommes* ; mais dans quel cas ? Dans le cas mentionné Art. 5e. même Traité. C'est seule-

ment, *quand l'attaque ou le trouble de l'un ou de l'autre des Alliés sera suivi d'une guerre ouverte* ; & , selon le onziéme article , cette alliance se borne uniquement à l'Europe ; car il y est dit, *le tout pourtant dans l'étendue de l'Europe seulement.*

Sommes-nous obligés, selon ce Traité, d'assister actuellement l'Angleterre ? Qui osera le dire ? Je ne demanderai pas si l'Angleterre est troublée ou attaquée par la France ; je supposerai pour un instant l'un & l'autre. Mais , dites-moi , je vous prie , où vous voyez que la guerre se fasse ouvertement entre la France & l'Angleterre ? Certainement elle n'est point encore déclarée en Europe. Vous me répondrez qu'elle l'est en Amérique : alors je vous répliquerai que ce qui se passe en Amérique ne nous regarde pas. Notre alliance se bornant seulement à l'Europe , ce Traité ne vient pas à propos dans la conjoncture présente.

Mais l'article séparé du Traité de 1716 , qui est aussi dans le Recueil de Rousset tome 19 p. 422 , paroît avoir plus de rapport aux conjonctures actuelles , en ce qu'il dit que l'on re-

gardera comme un cas principal de l'alliance, non-seulement lorsque l'un des Alliés sera attaqué à main armée; mais même lorsqu'il sera menacé de quelque attaque. Voilà, disent les Anglois, ce qu'annoncent les préparatifs de la France, & M. York en a fait expressément mention dans son dernier Mémoire. Mais je ne sçais si ces prétendus préparatifs de descente, qu'il suppose se faire le long des côtes de la Flandre & de la France, sont bien réels. Quant aux troupes qui s'y assemblent, rien de plus certain. La France fait donc des menaces, & voilà donc *le Casus Fœderis*, selon cet article séparé ? Mais qui la France menace-t-elle ? La Grande-Bretagne, dit M. York : & moi je dis, la France menace aussi les Provinces-Unies. M. d'Affry ne nous a-t-il pas menacé dans son dernier Mémoire ? Les Anglois mêmes disent que ce Mémoire est une espèce de déclaration de guerre, dans laquelle les deux Alliés sont menacés à la fois ; ne sommes-nous donc pas également dans le cas d'exiger le secours que nous devons nous prêter mutuellement ?

On m'objectera peut-être que, selon la fin de cet article separé que j'examine actuellement, les menaces doivent opérer que celui qui se trouve menacé soit obligé par une crainte fondée, à prendre les armes, & que ceci ne peut être appliqué à la République, mais bien à la Grande-Bretagne, qui par cette raison est autorisée actuellement à pouvoir demander le secours, au lieu que les Etats Généraux ne sont pas dans le même cas. Ce raisonnement paroît avoir quelque fondement; mais voyez ce que j'ai à y opposer. Je ne suis point assez instruit de ce que fait notre République pour détourner l'attaque qu'elle craint, ni si ce qu'elle fait peut être pris pour un état de défense; je ne m'arrêterai pas là-dessus. Je suppose même que l'Angleterre soit la seule qui prenne les armes : en reste-t-il moins la grande question, pourquoi la France menace-t-elle ? A cela le Comte d'Affry répondra; c'est parce qu'elle a été la premiére attaquée dans ses possessions & dans ses sujets par la G. Bretagne. Si cela est ainsi, le *Casus Fœderis* n'existe point, les alliances étant seulement défensives : il faut donc décider

si

ſi la Grande Bretagne eſt l'agreſſeur, avant de juger ſi notre Etat eſt obligé de la ſecourir ou non ; mais pour examiner & décider ceci ſelon que le cas l'exigeroit, il faudroit bien du temps, & l'on doit dans un point de cette importance, & qui peut avoir des ſuites, examiner les choſes avec la plus ſcrupuleuſe attention. Les raiſons qu'alléguent les Cours de Verſailles & de Londres, chacune de ſon côté, & qui rempliſſent pluſieurs volumes, étant oppoſées diamétralement les unes aux autres, penſez-vous que l'on puiſſe voir ſi vîte qui a raiſon ou qui a tort ? Je loue en cela la prudence d'une de nos principales Provinces, qui, ſelon ce qui m'a été dit, n'a pas voulu conſentir au tranſport du ſecours requis par M. York, avant que de ſçavoir ſi le *Caſus Fœderis* exiſtoit.

Etes-vous curieux d'apprendre ce que je penſe ſur ce ſujet ? Voici ce qui ſe préſente à mon eſprit. Nous n'avons point de Traités avec la Grande-Bretagne qui nous obligent à donner du ſecours dans le cas où cette Puiſſance eſt agreſſeur ; il eſt certain que la Grande-Bretagne l'eſt en Europe, & que

les hostilités par mer ont été commencées par les Anglois. Je n'ai pas encore examiné comme il faut qui a été l'agresseur en Amérique ; en tout cas il est indifférent à notre Etat que dans ce pays-là les hostilités aient été commencées par les François ou par les Anglois ; nos garanties & nos secours sont stipulés pour l'Europe uniquement. Cela n'est pas seulement prouvé par le Traité de 1678 duquel j'ai déja parlé, mais encore très-clairement spécifié dans un article séparé de la Triple Alliance du 4 Janv. 1717, que Monsieur Rousset a négligé de joindre au Traité d'alliance qui est dans le tome premier, pag. 89. Il a pourtant inséré pag. 101 un pareil Traité entre la France & cet Etat ; cependant un de mes amis m'a assuré avoir lû cet article séparé, lequel, ainsi que celui de 1716, est confirmé par le Traité de 1728. Nos garanties & nos secours sont donc seulement bornés à l'Europe, & la Grande-Bretagne étant l'agresseur en Europe, il est clair comme le jour, selon mon idée, que, conséquemment à tous nos Traités défensifs, nous ne pouvons point être obligés à fournir le se-

cours. L'article separé de 1716 que l'on cite à tout moment, suppose bien que nous devons secourir la Grande-Bretagne, si la France menace ce Royaume ou se prépare à y faire une invasion, avant que l'Angleterre l'ait attaquée ; mais il ne dit nullement que nous y soyons obligés, après que la Grande-Bretagne aura attaqué en Europe. Je soutiens que dans ce cas ce même article nous décharge clairement de cette obligation, puisque l'engagement n'étant que défensif, il ne peut jamais obliger à donner du secours, quand l'Allié qui le réclame n'a pas été attaqué ou menacé, & surtout lorsqu'il a attaqué lui-même le premier.

Qu'en pensez-vous, M.? Ne vous ai-je pas fait voir que j'ai jugé comme un vrai patriote & un sincére Hollandois de la conduite des Anglois, & de ce qu'il y a de plus essentiel dans le mémoire de l'Envoyé York ? Ne vous ai-je pas démontré que ce seroit nous envelopper dans une guerre ruineuse en les secourant, & que notre véritable intérêt doit nous porter à n'en rien faire ? Ne vous ai-je pas fait voir qu'il n'y a point de Traité qui nous oblige à protéger des

établissemens *hors de l'Europe*, & que le point essentiel consiste à sçavoir quel a été l'agresseur en Europe ? Ne vous ai-je pas développé les raisons que j'ai de croire que c'est la Grande-Bretagne? Et ne s'ensuit-il pas de-là que le *Casus Fœderis* n'existe point ? Pourquoi donc se récrier si fort sur la fidélité dûe aux Traités, comme si on vouloit conclure que la République ne les observe pas, en refusant actuellement le secours qu'on demande, tandis que, pour parler modestement, il n'est encore nullement démontré que nous soyons dans le cas où l'on puisse exiger de nous l'exécution des Traités ?

Je vois le but de tous ces grands principes qu'on débite avec tant d'affectation relativement à la foi des Traités : la fidélité de notre République à cet égard est si bien établie, que l'on ne peut douter un instant que notre Etat ne fournisse le secours à l'Angleterre lorsqu'on lui aura prouvé clairement qu'il y est obligé par les Traités. Ne vous laissez pas abuser, mes chers Compatriotes, par les clameurs répétées des Anglois : conservez dans leur entier votre honneur ainsi que la foi dûe aux Traités :

mais examinez avant tout si vous vous trouvez dans le cas de ces mêmes Traités : pour y parvenir, ceux qui sont à la tête des affaires, y employeront du temps : on dit que l'on y travaille actuellement : Dieu bénisse leur Assemblée & dirige leurs délibérations.

Je n'ai pas voulu examiner jusqu'à quel point la Religion Protestante nous oblige d'assister l'Angleterre, en cas que l'on ait des preuves certaines que la France a en vûe de mettre la Couronne de la Grande-Bretagne sur la tête du Prétendant, parce qu'il m'a paru inutile d'en parler, puisqu'il n'a été question que de la teneur des Traités, & de nos engagemens en conséquence. Peut-être le ferai-je dans une autre lettre, si j'en trouve le moment; je vous ferai part alors de quelques autres réfléxions, que je suis obligé, faute de temps, de passer sous silence.

Je finirois ici, si je pouvois m'abstenir de marquer mon étonnement des menaces qui nous sont faites aussi de la part de nos amis les Anglois : vous étiez présent, Monsieur, quand nous avons été forcés d'entendre que *nos vaisseaux seroient pris ou coulés à fond*

*par nos alliés les plus naturels, en cas que nous fissions difficulté d'accorder le secours demandé.*

Croirai-je que ces menaces seront approuvées par la Cour de Londres ou par quelqu'un de ses Ministres ? Non, je ne puis me l'imaginer. Qu'est-ce donc que cela signifie ? Faut-il que nous soyons prêts à nous laisser envelopper dans une des plus facheuses & des plus ruineuses guerres, aussi-tôt que les Anglois ouvrent la bouche, & réclament les Traités ? Ne nous sera-t-il pas permis de prendre le temps d'examiner & de voir si nous sommes dans les termes des Traités, sans exciter le courroux de nos amis les Anglois, qui osent nous dire : *suivez nos ordres aveuglément, ou nous prendrons vos Vaisseaux* : en vérité ce seroit là une singulière amitié & une alliance bien utile ! Cependant, Monsieur, vous & moi nous en avons été les victimes : votre bourse & la mienne se ressentiront encore pendant bien des années de ce que ces prétendus amis, dans la dernière guerre, temps où nous nous sommes pliés le plus à leur volonté, ont osé entreprendre, pour gêner & abymer notre commerce : aussi avez-vous

ſigné bien des requêtes en 1745 & en 1747 préſentées à L. H. P. à L. N. P. & au Prince d'Orange de glorieuſe mémoire. Il ſeroit inutile de vous rappeller que l'on n'a pas craint d'inſérer dans la Requête préſentée à Son Alteſſe: *Que tout ce que nos Marchands ont ſouffert de la part des François & des Eſpagnols, n'eſt pas comparable aux inſultes, aux violences, aux déprédations & confiſcations des Anglois mêmes : leſquels excès n'avoient ni bornes ni meſures, au point qu'ils ont ſaiſi en peu d'années 150 Vaiſſeaux, & que la perte en eſt montée à pluſieurs millions de florins de Hollande.* Il ne ſeroit pas fort extraordinaire que nous éprouvaſſions encore le même traitement. Quelles en ſeroient les ſuites ? C'eſt que notre République ſeroit forcée de faire des alliances contraires aux intérêts de la Grande Bretagne & qui romproient une bonne fois l'amitié étroite qui lie nos Etats & la maiſon Stadhouderienne avec ce Royaume. Veuille le Ciel éloigner cet événement !

Je ſuis, Monſieur, &c.

## METHODE SUIVIE PAR MICHEL-ANGE; POUR TRANSPORTER DANS UN BLOC ET POUR Y EXPRIMER TOUTES LES PARTIES ET TOUTES LES BEAUTÉS SENSIBLES D'UN MODÈLE.

LE morceau que nous donnons est de M. *Winckelmann*, & se trouvoit inséré dans ses *Réfléxions sur l'imitation des ouvrages des Grecs en fait de Peinture & de Sculpture* que nous avons fait paroître dans le JOURNAL de Janvier de cette année, & qui ont été si bien accueillies du public. Comme cette espèce de dissertation pouvoit ralentir le feu avec lequel cet écrit est composé, nous crumes devoir l'en détacher, & la réserver pour un autre volume. Une seconde raison nous a engagés à la présenter séparément; c'est la critique dont elle est susceptible.

La méthode ordinaire de nos Sculpteurs, dit M. *Winckelmann*, est d'étudier d'abord leur sujet & de faire leur modèle le mieux qu'il leur est possible.

Le modèle amené une fois au point de perfection auquel ils sont capables de le conduire, ils y appliquent des lignes horizontales & perpendiculaires qui se coupent. Ensuite se servant du procédé qu'on employe pour réduire un tableau en petit ou en grand, ils transportent sur le bloc autant de carreaux que les lignes horizontales & perpendiculaires en ont formés sur le modèle. Chaque petit carreau de celui-ci indique bien à la vérité la mesure dont chaque grand carreau du bloc doit être en surface pour correspondre proportionnellement à la grandeur du petit carreau. Mais cette indication ne suffit point pour déterminer la masse de la partie indiquée, ni par conséquent pour établir avec assez d'exactitude le vrai degré d'élévation ou d'enfoncement qui se trouve dans le modèle.

Il s'ensuit de-là que l'Artiste pourra bien transporter sur sa figure certaines proportions du modèle, mais qu'étant obligé de s'en fier au plus ou moins de fidélité de ses yeux, il sera toujours dans l'incertitude s'il a ôté trop ou trop peu de la masse, &

si son ciseau a entré plus qu'il ne falloit ou n'est pas allé assez avant.

Il est également impossible que le contour extérieur ainsi que celui qui, quoique ressenti, ne fait, pour ainsi dire, qu'indiquer les parties intérieures du modèle, puissent, par de semblables lignes, être déterminés au point que l'Artiste soit sûr de transporter ces mêmes contours sur le bloc qu'il travaille. Ajoutons à cela que, dans les grands ouvrages qu'un habile Artiste ne peut faire tout seul en entier, il est quelquefois obligé d'employer des mains incapables de remplir ses vues. La méthode que l'on vient d'exposer ne pouvant déterminer les bornes des profondeurs, il peut arriver qu'on enlève trop de la masse de la pierre, &, si cela arrive, on sent que la faute est irréparable.

Il est à remarquer, en général, que le Sculpteur qui creuse ses profondeurs dans l'ébauche même de sa pierre, & qui ne les cherche pas à mesure que son ouvrage avance, de sorte qu'elles ne reçoivent leur enfoncement convenable que de la dernière main, ne

parviendra jamais à produire des ouvrages sans défauts.

La méthode qui vient d'être exposée a encore un grand inconvénient; c'est que les lignes transportées sur la pierre sont enlevées à chaque instant par le ciseau, & qu'il faut autant de fois les rétablir de nouveau; ce qui ne peut se faire sans courir risque de se tromper à chaque instant.

Toutes ces incertitudes ont enfin déterminé les Artistes à chercher une méthode moins pénible & plus heureuse. Celle que l'Académie Françoise de Peinture à Rome a trouvée & suivie la première, pour copier des statues antiques, a été adoptée par plusieurs Artistes dans leurs travaux d'après des modèles: la voici. On assure au-dessus de la statue que l'on veut copier un quarré qui y est proportionné. On le divise en degrés égaux & l'on en laisse tomber des cordons perpendiculaires qui marquent beaucoup plus distinctement les points extrêmes de la figure, qu'ils ne pourroient être marqués par des lignes appliquées à une surface où chaque point est l'extrême. Les cordons, par

les différens degrés de leur éloignement des parties qu'ils couvrent, donnent à l'Artiste une mesure plus sensible de quelques-unes des plus grandes élévations, & de quelques-uns des enfoncemens les plus considérables, & il peut travailler plus hardiment au moyen de ce secours.

Mais, comme la direction d'une ligne courbe ne peut pas être déterminée exactement par une seule ligne droite, les contours de la figure sont encore de cette façon indiqués d'une manière trop équivoque pour l'Artiste, qui n'est assuré par là que de quelques points de ces contours, & reste sans guide pour les autres points.

On peut aisément concevoir qu'en suivant même cette méthode, il est encore difficile de trouver la vraie proportion des figures. On la cherche à la vérité à l'aide des lignes horizontales qui coupent les cordons perpendiculaires. Mais les rayons qui sortent des carreaux formés par ces lignes éloignées de la figure à une certaine distance, frapperont nos yeux sous un angle plus grand ou plus petit que l'angle réel, & les contours eux-mêmes paroîtront par

conſéquent plus grands ou plus petits à proportion qu'ils feront plus haut ou plus bas par rapport à notre point de vue.

Au reſte, il faut convenir que l'invention des cordons perpendiculaires eſt encore aujourd'hui d'un grand ſecours aux Artiſtes qui ſe propoſent de copier des antiques. Il faut avouer de même qu'on n'a pas encore trouvé de méthode plus aiſée & plus ſûre pour ce genre de travail. Mais les raiſons qui viennent d'être rapportées font voir que cette méthode, malgré tous ſes avantages, ne détermine point aſſez les proportions dans les travaux d'après des modèles.

*Michel-Ange* ſe traça une route inconnue avant lui, & l'on a lieu d'être étonné que les Sculpteurs le révérant comme leur plus grand maître, aucun d'entr'eux ne l'ait ſuivi à cet égard.

Si ce *Phidias* moderne, le premier Sculpteur après les Grecs, n'a pas trouvé la véritable méthode de ces grands maîtres, on n'en a du moins jamais publiée qui ſoit plus propre que la ſienne à tranſporter & à exprimer dans la

figure toutes les parties & toutes les beautés du modèle.

Le *Vasari* n'a décrit cette invention qu'imparfaitement : voici toute l'idée qu'en présente l'exposé de cet auteur. *Michel-Ange* prenoit un vase rempli d'eau. Il y mettoit son modèle fait de cire ou de quelqu'autre matière dure. Le haussant ensuite insensiblement, les parties les plus élevées se découvroient les premières ; celles qui étoient plus basses restoient couvertes ; enfin tout le modèle sortoit de l'eau. C'étoit de la même manière, ajoute le *Vasari*, que *Michel-Ange* travailloit son marbre. Il indiquoit d'abord les parties élevées, ensuite successivement celles qui étoient enfoncées.

Un exposé aussi peu instructif laisse croire, ou que le *Vasari* n'a pas eu une idée bien nette du procédé de son ami, ou qu'il a négligé de la rendre.

D'abord il ne détermine point assez distinctement la forme du vaisseau dans lequel Michel-Ange mettoit ses modèles. Si, pour faire sortir peu-à-peu de l'eau le modèle, il falloit le mouvoir d'en bas, ce seroit une opération péni-

ble qui supposeroit beaucoup plus de détails que l'historien des Artistes n'a jugé à propos de nous en communiquer. On a lieu de croire que *Michel-Ange* avoit fait son possible pour perfectionner une méthode que ses recherches lui avoient fait découvrir, & l'excellence de ses ouvrages autorise à supposer qu'il y avoit réussi. La manière suivante de procéder n'auroit-elle pas été la sienne ? L'Artiste se servoit d'un vase proportionné à la grandeur de sa figure, (& duquel on peut supposer que la forme étoit quarrée. Il marquoit sur la surface des parois certaines divisions qu'il transportoit ensuite, en gardant la proportion d'une mesure plus grande, sur la pierre qu'il se proposoit de travailler. Cela fait, il divisoit les parois intérieurs du vase en un certain nombre de degrés qui s'étendoient du haut jusqu'en bas ; après quoi il mettoit son modèle dans le vase, l'y posant tout simplement quand il étoit d'une matière pesante, & l'arrêtant au fond quand il étoit de cire. Il paroît qu'il étendoit après cela sur le même vase des carreaux correspondans aux divisions faites, & que, ces carreaux étant

pareillement transportés dans une mesure proportionnée sur la pierre, il y dessinoit enfin sa figure. Il faisoit ensuite monter l'eau qu'il versoit jusqu'aux points extrêmes des parties élevées, &, après avoir remarqué la partie qui devoit avoir de l'élévation dans sa figure dessinée, il faisoit découler une certaine portion d'eau, afin de découvrir davantage la partie élevée du modèle. Il se mettoit ensuite à travailler cette même partie, dans la proportion des degrés qui s'en découvroient. Si dans le même temps il sortoit de l'eau une autre partie du modèle, l'Artiste la travailloit de même jusqu'au degré où elle étoit visible, procédant ainsi pour toutes les parties élevées.

Il falloit enfin faire découler encore plus d'eau, pour faire paroître aussi les enfoncemens. Lés degrés marqués sur les parois du vase, marquoient à l'Artiste de combien l'eau étoit baissée; & la surface de cette même eau lui indiquoit les lignes extrêmes des profondeurs; ce qui lui servoit de règle infaillible en transportant autant de degrés sur la pierre qu'il travailloit. L'eau lui décrivoit, non seulement les éléva-

tions & les profondeurs, mais encore les contours du modèle. L'eſpace de l'entre-deux des parois intérieurs du vaſe & la ligne que l'eau décrivoit autour de la figure, étoient toujours déterminés, quant à leur hauteur, par les degrés des deux autres parois; de ſorte que l'Artiſte ſçavoit, avec la dernière précision, quel étoit le point où il falloit emporter de la pierre, & combien il en falloit emporter.

Son ouvrage ne recevoit de cette manière que la première forme; mais elle étoit exacte. La ſurface de l'eau lui avoit décrit une ligne dont les points extrêmes des élévations ſont des parties. Cette même ligne s'étoit avancée perpendiculairement à meſure que l'eau s'étoit baiſſée, & l'Artiſte avoit ſuivi cet abaiſſement avec ſon ciſeau, juſqu'à l'endroit où l'eau écoulée lui montroit à découvert la pente la plus baſſe des parties élevées, qui ſe confond avec les plans. Les degrés diminués du vaſe où étoit le modèle, lui ayant ainſi ſervi de règle pour les degrés correſpondans & agrandis de la figure, la ligne décrite par l'eau l'avoit conduit dans ſon travail par-

dessus tout le contour extérieur ; de sorte que le modèle se trouvoit tout à-fait hors de l'eau.

Il falloit enfin donner la belle forme à la figure ainsi dégrossie. L'Artiste versoit de nouveau de l'eau sur son modèle. L'ayant fait monter à telle hauteur qu'il jugeoit à propos, il comptoit les degrés du vase jusqu'à la ligne décrite par l'eau, & qui lui donnoit la hauteur de telle partie élevée. Ayant ensuite appliqué perpendiculairement sa règle sur la même partie, il mesuroit depuis l'extrêmité inférieure de cette règle jusqu'à l'enfoncement. Le nombre des degrés agrandis & le nombre des degrés réduits en petit se trouvant pareil, cette espèce de calcul géométrique lui fournissoit la démonstration de l'exactitude de son procédé.

En reprenant son travail, il cherchoit à exprimer dans sa figure la pression & le mouvement des muscles & des nerfs, le tour des petites parties, & toutes les délicatesses que l'art avoit répandues dans le modèle. L'eau s'appliquant aux parties mêmes les moins perceptibles, en suivoit très-exactement la direction, & en décrivoit con-

séquemment le contour par la ligne la plus précise que l'on puisse concevoir.

Cette méthode permettant de placer le modèle dans toutes les positions possibles, ce même modèle mis de profil acheve de découvrir à l'Artiste ce qui peut lui être échappé. Il lui fait voir en même temps le contour extérieur des parties élevées & des intérieures, ainsi que tout le diamètre. Au reste, l'espérance d'un heureux succès dans toutes ces opérations suppose un modèle formé par les mains de l'Art, suivant le vrai goût de l'antiquité.

Telle fut la route par laquelle *Michel-Ange* passa à l'immortalité. Les grandes récompenses dont son mérite étoit couronné, & qui le mirent à portée de travailler avec l'attention la plus scrupuleuse, sont une espèce d'excuse pour les Artistes qui l'ont suivi, & qui n'ont eu pour la plûpart ni le même encouragement ni les mêmes secours. Quand la nature & l'étude donneroient à un Artiste de nos jours des talens supérieurs, contraint de travailler pour vivre plûtôt que pour acquérir de la gloire, il pourroit arriver

que l'approbation qu'il donneroit à la méthode proposée, ne suffit point pour l'engager à la suivre. Il continuera de marcher par la route qui lui est familière, & se contentera de s'en rapporter dans son travail à la fidélité de ses yeux, rendus moins susceptibles d'erreurs par une longue habitude. On sent cependant de quel avantage seroit la méthode de *Michel-Ange*. Si la mesure des yeux peut être d'un certain degré de certitude au moyen de l'exercice, cette mesure ne deviendroit-elle pas presqu'infaillible, si, dès son enfance, l'Artiste avoit été accoutumé à travailler d'après la règle la plus sure ? La méthode que *Michel-Ange* a trouvée après de longues & profondes recherches, n'a pas peu contribué à le faire approcher des Grecs. En suivant cette méthode, on seroit sur la route pour atteindre plus promptement à la perfection que l'on admire dans ces chef-d'œuvres immortels qu'ils nous ont laissés.

L'amour que M. *Winckelmann* montre pour les Arts nous autorise à croire que, loin de le choquer en combattant

son opinion, nous entrerons dans ses vûes. Elles ont en effet pour objet la perfection de ces mêmes Arts, & il importe à cette perfection que l'on ne s'engage point dans de fausses routes en les prenant pour de véritables. Nous avons fait part à plusieurs Artistes fameux du prétendu procédé de *Michel-Ange*, & tous ont décidé que ce procédé étoit impráticable & ne pouvoit jamais avoir été celui de ce grand homme. Quand cette manière d'opérer seroit possible, il n'est pas vraisemblable, selon eux, que cet Artiste célèbre se fût assujetti à une contrainte, que les moindres élèves regarderoient comme un esclavage ridicule. Les compagnons les plus médiocres n'ont besoin, pour avancer une figure de fort près, que d'un certain nombre de points, qui leur désignent les principales saillies. M. *Winckelmann* pourroit se retrancher dans la plus grande justesse qui résultoit de la manière proposée, la regarder comme ayant été un motif déterminant pour *Michel-Ange*, & en inférer que les autres Artistes ont tort de ne point s'y soumettre. Mais que produiroit cette plus grande justesse? Une copie froide & servile du modèle, privée de

ce feu & de cette vie que l'on admire dans les productions immortelles de *Michel-Ange*. D'ailleurs, la perfection d'un morceau de sculpture dépend si peu du plus ou moins de fidélité avec laquelle le modèle est rendu, que les habiles Sculpteurs n'en font un que pour assurer leur idée d'une manière déterminée. Ce n'est que la constitution générale de l'ouvrage qu'ils tentent d'établir; après quoi ils travaillent le marbre d'après nature. Ont-ils tort d'en user ainsi, & ne vaudroit-il pas mieux qu'ils s'attachassent scrupuleusement à rendre leur modèle? C'est ce que l'on ne peut dire, lorsque le succès prouve le contraire, & que l'on voit ce même modèle ne paroître qu'une ébauche grossière auprès du morceau fini. Avec quelque soin qu'un modèle ait été étudié, il vient à chaque instant de nouvelles idées à un Artiste, & l'on sent quelles entraves donneroit au génie une manière de procéder qui ne permettroit point de substituer à de premières idées des idées plus heureuses. C'est aussi une servitude que rejettent les grands maîtres; ils ont la hardiesse de faire sur le marbre des changemens

ısidérables, & on les voit trouver, ıs des parties déja avancées, des ses différentes de celles qu'indiquoit modèle.

ı ces présomptions capables de faire poser que *Michel-Ange* n'a point vi une méthode aussi contraire au ıie, se joint une preuve, tirée de ses rages mêmes, que cette méthode point été la sienne. Bien loin en effet : cet Artiste célèbre se soit astreint uivre minutieusement son modèle le remettant, pour ainsi dire, plurs fois au bain-marie, le caractère liberté qui y regne est ce que l'on nire le plus dans ce qui est sorti de ciseau. Les Artistes habiles & en : de découvrir ces sortes de cho- voyent même avec surprise pluırs de ses ouvrages qu'il a eu la diesse de faire sans modèles, d'après une simple esquisse. Telle une tête de *Brutus*, que l'on voit cabinet de Florence. La coëffure & ɔuste ne sont que dégrossis & en- e en bloc. Le visage seul est ébau- & paroît travaillé en plein mar- avec une vitesse d'enthousiasme est étonnante, vû la résistance de

la matière. Cette ébauche, encore presqu'informe, présente déja un caractère de tête admirable. Il est aussi assez souvent arrivé de cette hardiesse que *Michel-Ange* est entré trop avant dans le marbre; c'est la cause pour laquelle il a vraisemblablement négligé d'achever plusieurs ouvrages, & certaines parties de quelques-uns, où l'on voit qu'il ne reste pas assez de marbre pour les amener à leur perfection. Comme le marbre n'étoit pour lui ni rare ni cher, lorsqu'il lui arrivoit d'estropier quelque chose, il laissoit-là le morceau & en faisoit un autre. Si sa manière d'opérer eût été celle que M. *Winckelmann* imagine, il n'eût point couru ces inconvéniens; il lui est assez souvent arrivé de ne pouvoir les éviter; c'étoit donc une autre méthode qu'il suivoit.

Nous allons en donner une nouvelle preuve que nous aurions pu apporter d'abord, & qui seule auroit suffi. Le texte du *Vasari* nous la fournira. C'est ce texte mal entendu qui a donné lieu aux suppositions de M. *Winckelmann*, & qui lui a fait chercher les détails d'une méthode prétendue indiquée. Il a

a vû comme un récit dans cet écrivain ce qui n'est qu'une comparaison : il est aisé de s'en convaincre. » *Quattro prigioni bozzati, che possono insegnare a cavate de' marmi le figure con un modo sicuro da non istorpiare i sassi, che il modo è questo che se si pigliasse una figura di cera ò d'altra materia dura, e si metesse a giacere in una conca d'acqua, laquale acqua essendo per la sua natura nella sua sommità piana e pari, così vengono a scoprirsi, primo le parti piu rilevate, e a nasconder si i fondi, cioè, le parti piu basse della figura, tanto che nel fine ella viene scoperta tutta. Nel medesimo modo si debbono cavare con lo scalpello le figure de' marmi primo scoprendo le parti piu rilevate, e di mano in mano le piu basse, il quale modo si vede osservato da Michel-Angelo ne' sopra detti prigioni, i quali sua Eccellenza vuole, che servino per essempio de' suoi Academici.* « *Vasari Vite de' Pittori, Scult. e Archit.* Edit. 1568, part. 3. p. 776, &c.

» On a de *Michel-Ange* quatre prisonniers ébauchés qui peuvent enseigner à tirer du marbre les figures,

» sans risquer d'estropier le bloc. La » manière de procéder est d'exécuter » ce que l'on verroit arriver *si* l'on pre» noit une figure de cire ou de quel» que autre matière dure, & qu'on la » couchât dans un vase rempli d'eau. » La surface de cette eau étant natu» rellement égale & de niveau, à me» sure qu'elle s'écouleroit on décou» vriroit d'abord les parties les plus re» levées, tandis que les enfoncemens, » c'est-à-dire, les parties les plus basses » de la figure, resteroient cachés; on » découvriroit enfin la totalité de la » figure. C'est *de la même manière* qu'on » doit tirer du marbre les figures avec » le ciseau, découvrant d'abord les » parties les plus relevées, & successive» ment les plus basses. On voit cette » manière observée par *Michel-Ange* » dans les prisonniers susdits, & son » Excellence a voulu qu'ils servissent » d'exemple à ses Académiciens. »

Tout se réduit ici à une comparaison, au moyen de laquelle le *Vasari* indique la gradation qu'il faut observer en travaillant le marbre, & l'ordre successif des parties que l'on doit traiter les premières. Ce qui a induit en

erreur M. *Winckelmann*, ce ſont ces termes *che il modo è queſto*. Ils veulent dire mot à mot *laquelle manière eſt celle-ci ;* mais ce qui ſuit ne permet pas de les prendre dans un ſens auſſi circonſcrit, & le *queſto* doit être pris comme portant une ellipſe avec ſoi. *Che ſe ſi pigliaſſe*, continue le *Vaſari*, *ſi l'on prenoit* : à coup ſûr ces mots n'indiquent qu'une comparaiſon. Si c'eût été une deſcription que cet écrivain eût voulu faire, il n'eût point employé de conditionelle, & il eût dit ſimplement *on prend une figure*. Ce qu'on lit plus bas, confirme ce que nous avançons. *Nel medeſimo modo*, y eſt-il dit, *debbono cavare*, &c ; *c'eſt de la même manière qu'on doit tirer*, &c. Si ce n'étoit pas une comparaiſon, le *Vaſari* ne ſe fût point ſervi de cette expreſſion *de la même manière*. Il auroit dit : *d'après ce modèle ainſi demi-découvert, on doit tirer avec le ciſeau*, &c.

Qu'il nous ſoit permis de le dire, que devient la méthode de M. *Winckelmann ?* Elle donneroit, ſi elle étoit praticable, des entraves au génie. Le nom de *Michel-Ange* ne peut l'accréditer ; ſes ouvrages montrent qu'il ne l'a

jamais ſuivie. Enfin elle n'a jamais exiſté, puiſque c'eſt du texte de *Vaſari* que part la ſuppoſition de ſon exiſtence, & que cet écrivain, comme on vient de le voir, n'en dit pas un mot. Au reſte, nous ne ſommes entrés dans cette diſcuſſion que pour ſervir les Arts, & diſculper les Artiſtes du reproche qu'on leur fait de n'avoir point ſuivi une route qui les devoit mener à la perfection. Ils n'ont jamais pû la ſuivre, & celui que l'on regarde comme l'ayant ouverte, n'y a jamais marché.



---

*STORIA DELLE ACADEMIE CHE FIORISCONO PRESENTEMENTE NELLA CITTÀ DI SIENA.*

INTRODUZIONE.

*HISTOIRE DES ACADÉMIES QUI FLEURISSENT ACTUELLEMENT DANS LA VILLE DE SIENNE.*

INTRODUCTION.

SIENNE fut une des premieres Villes d'Italie, où l'on établit de ces assemblées Littéraires qu'on nomme Académies. La plus ancienne de ces Académies & celle qui prit plutôt une forme réguliere fut *la Grande*, ainsi nommée des grands sujets qu'elle forma (*a*). Elle parut en 1420; son fondateur fut *Silvio Piccolomini*, depuis *Pie II*, qui rassembla un certain nombre de personnes d'esprit, habiles dans les sciences & les beaux arts. Elle se

(*a*) *Scipion Bargagli*, dans la harangue où il fait l'éloge des Académies.

foutint jufqu'au temps de *Leon X* & fut le modèle de plufieurs autres Académies qui s'y établirent depuis en fi grand nombre, qu'elles firent appeller cette Ville *Académique*. Cette autre Athènes s'attira l'admiration des Villes d'Italie, & excita l'émulation de quelques-unes, qui, à fon exemple, formèrent des corps littéraires, & elevèrent des théâtres pour repréfenter des Comédies. Naples fe diftingua parmi fes rivales. On y avoit jufqu'alors prefqu'ignoré ce que c'étoit que théâtre. Il y en parut, & Sienne eut la gloire de voir cette Ville emprunter d'elle des Drames & des Acteurs.

Parmi les Académies qui s'établirent dans Sienne depuis *la Grande*, les plus remarquables font celle des *Infenfés* ou *Stupides*, & celle des *Groffiers* (*b*). Elles fubfiftent encore de nos jours, & la protection marquée que daigne leur ac-

(*b*) *Peliffon*, dans fon Hiftoire de l'Académie Françoife, obferve que c'eft la coutume de celles d'Italie de fe donner des noms de mépris. Ainfi *Academia de gli Intronati*, veut dire, *Académie des Infenfés* ou *Stupides*, *intronato* fignifiant proprement un homme étourdi par le bruit du tonnerre, & qui en a perdu le jugement.

corder Sa Majesté Impériale, FRANÇOIS, Grand Duc de Toscane, est une preuve du mérite de ceux qui les composent. C'est l'histoire de ces deux Académies que nous allons mettre sous les yeux du Lecteur.

Celle des *Insensés* parut sous le Pontificat de *Clement VII*, vers le temps du Sac de Rome (*c*) par l'armée de *Charles-Quint*, en l'année 1525. Six Gentilshommes Siennois, voulant contribuer au progrès des Langues Grecque, Latine & Toscane, formèrent une assemblée, dans laquelle on lisoit, on expliquoit, on écrivoit, on disputoit; voici les noms des six Gentilshommes: *Antoine Vignali*, dit le *Brûlé* ou le *Halé*, qui fut le fondateur, *Claude Tolomei*, dit *le Subtil*, *Luc Contile*, dit *le Furieux*, *François Bandini* Piccolomini, qui peu de temps après fut Archevêque de Sienne, dit *le Rusé*, *Lancelotto Politi*, celui-ci n'a point d'épithéte, A*mbroise Caterino*, dit *le Vigilant*; tous célèbres par leurs ouvrages.

Ceux qui, dans la suite, la nommèrent *Académie des Insensés*, furent

(*c*) *Scipion Bargagli.*

*Marcello Cervini*, depuis Pape sous le nom de *Marcel II*, le Cardinal *Bembo*, *Pavolo*, *Piovio*, *Merlino*, &c. Ils prirent pour emblême un vase d'écorce de citrouille pareil à ceux dont on sert en Toscane pour garder le sel; au-dessus de ce vase sont deux pilons en croix, sur lesquels on lit cette devise : *Meliora latent* (d); *le meilleur est caché* (e); ils vouloient par cet emblême donner à entendre, que grossiers au dehors comme ces instrumens, ils alloient se munir au dedans de la sagesse qu'ils se proposoient d'épurer par l'étude des Lettres, comme par le moyen des pilons on affine le sel. Dans le même temps, ils dresserent leurs statuts qui se réduisoient à six points : honorer Dieu, étudier, être joyeux, n'offenser personne, ne pas

(d) *Ovide*.

(e) Au rapport de *Louis Domenichi* dans son *Dialogue sur les Devises*, des gens mal intentionnés cherchèrent à tourner celle-ci en ridicule. La circonspection de notre langue ne nous permettant point d'exposer le moyen dont ils se servirent, nous rapporterons le passage Italien. Le voici : ,, *I quali in cambio di pistelli figurarono due membri virili con i testicoli dentro nella zucca ed il medesimo motto che serviva loro* : DI MELIORA LATENT. "

croire témérairement, ne pas se soucier du monde.

Cette Académie eut dès son origine des sujets illustres & par le sçavoir & par la naissance. Les plus grands Seigneurs d'Italie, les Princes mêmes ambitionnèrent l'honneur d'en être membres. On y a vû des *Vasti*, des *Bisignano*, des *Vitelli*, des *Ursins*, &c. On y créoit tous les deux mois un Chef nommé *Arcintronato* (*f*), assisté de deux Conseillers, d'un Censeur, & d'un Chancelier. Il commandoit à tous les Académiciens, & il chargeoit celui qu'il vouloit de la lecture qui devoit se faire dans les fréquentes assemblées que l'on tenoit. On ne recevoit personne dans ce Corps qu'il n'eût été examiné & approuvé par deux de ses membres; pour lors, le Promoteur leur donnoit la Couronne de Lierre & l'Anneau (*g*), qui étoient la marque de leur réception.

On vit bientôt résulter des avantages considérables de cet établissement. Un des principaux fut celui de polir la

(*f*) *Archi-Insensé.*

(*g*) Il n'est pas dit de quelle matière étoit cet anneau.

langue Toſcanne, pour laquelle on fit uſage de nouveaux caractères, après avoir diſcuté la choſe l'eſpace de plusieurs années. Ces exercices Académiques donnèrent encore lieu à pluſieurs découvertes, du nombre deſquelles fut une ſorte de poëſie, avec laquelle on imitoit tous les vers des Latins, ſurtout l'Hexamètre, le Pentamètre, & le Saphique (*h*). Mais la choſe à laquelle les Académiciens s'appliquèrent avec le plus de ſoin, ce fut à parler & à écrire dans la plus grande pureté. Ils firent pour cet effet des ouvrages d'agrément, particulièrement des Comédies tant en vers qu'en proſe. Telles furent *l'Amour Conſtant*, *l'Aléxandre*, *les Dupes* & pluſieurs autres. Ils traduiſirent, outre cela, du Grec & du Latin, les morceaux ſuivans : *l'Economie de Xénophon*, les *Oraiſons d'Iſocrate*, *le Prométhée d'Eſchyle*, *l'enlevement de Proſerpine par Claudien*, *Tacite*, *les ſix premiers livres de l'Eneïde*, &c. Les auteurs de ces traductions, dans l'ordre qu'elles ſont ici marquées, furent,

(*h*) Elle étoit de l'invention de *Tolomei*; elle n'eut pas de ſuccès.

pour les deux premières, *Aléxandre Piccolomini*, pour la troisième & la quatrième, *Marc Antoine Cinuzzi*; pour la cinquième *le Puliti*, pour la sixième six Académiciens qui ne sont point nommés. Cette application au travail étendit bientôt la réputation du corps où elle regnoit jusqu'au de-là des monts (*i*), & produisit dans les villes d'Italie la même émulation que *la Grande* Académie y avoit produite. On en vit plusieurs naître & se former sur ce modèle, comme celles *des Enflammés* de Padoue, *des Affidés* de Boulogne, *des Enveloppés* de Salerne, & plusieurs autres.

Tels furent les commencemens de l'Académie dont nous parlons. Ses progrès auroient été plus heureux encore, si les discordes civiles & les guerres n'eussent souvent interrompu ses séances. Après une de ces interruptions, elles furent rétablies par les soins d'*Aléxandre Piccolomini*, Archevêque de

(*i*) Un sage, nommé *Thomas*, de Bergue en Norwège, envoyé par son Prince pour faire la recherche de ce qu'il y avoit de plus rare en Italie, vint à Sienne copier les statuts de l'Académie des *Insensés*.

Patras, homme illustre dans la république des Lettres. Les plus célébres de ses collégues, furent les deux freres *Jerome* & *Scipion Bargagli*, qui, par un grand nombre de bons ouvrages, mirent la langue Toscanne en si grand crédit, qu'un auteur (*k*) les nomme *flambeaux des beaux Arts, honneur de la patrie, ornement de l'Italie* (*l*).

Cet intervalle, pendant lequel l'Académie parut reprendre vigueur, ne dura pas long-temps, & ses séances furent bientôt suspendues de nouveau, ainsi que celles de toutes les sociétés les plus célèbres de Sienne. La chûte récente de la République, & la crainte de causer le moindre soupçon au nouveau gouvernement, furent les causes de ce nouvel interregne. Vers l'an 1580 *Jerome Benevoglienti* rassembla quelques personnes d'esprit, & se fit chef d'une Académie, dite *des Filomates*. On vit naître dans le même temps plusieurs

(k) *Jean Vincent Rossi.*

(*l*) Le premier est auteur de la Comédie intitulée, *La Pelerine*, qui fut représentée aux nôces de *Ferdinand de Médicis*, Grand Duc de Toscane, avec *Christine de Lorraine*.

autres sociétés littéraires ; telles que celles *des Allumés*, *des Tourmentés*, *des Courtois*, *des Desireux* &c. Mais aucune de ces sociétés ne se fit autant distinguer que celle des *Filomates*. Son éclat, bientôt égal à celui que l'Académie des *Insensés* avoit eu dans ses plus beaux jours, sembloit propre à faire entièrement oublier cette dernière, & servit cependant à la sauver de l'oubli. Vers le milieu du dix-septième siècle, quelques littérateurs voyant presqu'éteinte l'Académie, autrefois la plus illustre de leur ville (c'est-à-dire celle des *Insensés*) voulurent du moins en conserver le nom. Ils l'adoptèrent donc à la place de celui de *Filomates*. Tous les membres de la nouvelle Académie passèrent dans l'ancienne, & la rendirent propriétaire du theâtre que leur avoit accordé le Prince *Mathias*, fils du grand Duc *Cosme* II, & Gouverneur de Sienne.

Ce fut ainsi qu'on vit refleurir l'Académie des *Insensés*. Ses exercices littéraires recommencèrent à l'occasion de l'exaltation d'*Alexandre* VII autrefois Académicien *Filomate*. Elle fit imprimer les éloges que les membres firent

de ce Pontife, auparavant leur collégue. Vers ce temps-là, le Prince *Mathias*, devenu aussi Académicien, établit en faveur de la société une rente annuelle pour l'impression des ouvrages qu'elle produiroit. Après sa mort qui arriva l'an 1667, la principale chose que ses collégues eurent en vûe, fut la reconstruction de leur théâtre, dirigée par *Jean Piccolomini*, excellent Architecte. Les loges auparavant de bois, furent faites de pierre. La première représentation qui s'y donna en l'année 1670 fut celle d'un Opéra intitulé *l'Argie*, après lequel les Académiciens s'appliquèrent à recouvrer dans la Comédie la réputation que leurs devanciers s'y étoient acquise. Ils firent revivre en même temps tous les autres exercices littéraires, comme les compositions en vers à l'occasion de quelque fête, les dissertations sur les sciences & sur les Arts, quels qu'ils fussent, &c. Un grand nombre d'entr'eux concoururent à rendre l'Académie illustre depuis son renouvellement; mais c'est surtout depuis le commencement de ce siècle qu'elle a repris sa splendeur. Parmi les Académiciens de ces

derniers temps, on remarque le Cardinal *Jean-Baptiste* Tolomei, & *Jean-Baptiste Ferrari*, auteur des Fastes de Sienne, *Louis Sergardi*, célébre par ses satyres latines, *Nicolas Forteguerra*, *Ubert Benvoglienti*, *Jerome Gigli*, le Cardinal *Bernardin Perfetti*, grand Poëte, & en cette qualité couronné dans le Capitole l'an 1725.

Les Académiciens s'assembloient autrefois dans une salle contigue à l'Eglise Métropolitaine. Depuis l'an 1724, ils s'assemblent dans une qui fait partie du bâtiment de l'Université. C'est-là que, selon l'ancien usage, ils recommencent leurs séances particulières le premier Dimanche de Mai, jour où ils élisent de nouveaux Officiers, à moins qu'ils ne confirment les anciens. Pour ce qui est des assemblées générales, ils n'en ont de fixe que celle du premier ou du second Dimanche après l'Assomption, où ils célèbrent une espèce d'anniversaire en l'honneur de la Vierge, protectrice de Sienne & de l'Académie. Le nombre des membres de cette Académie n'ayant jamais été arrêté, il se trouve aujourd'hui assez considérable. Cependant les exercices littéraires n'y sont pas plus fréquens

qu'autrefois. Les incendies que leur théâtre a soufferts, l'un en 1742, l'autre en 1751, ont interrompu les représentations de leurs Drames; & ceux que l'on y représente depuis qu'il a été réparé, sont des compositions étrangères, déclamées par des acteurs étrangers. On auroit tort cependant de juger, d'après cette disette apparente, de l'état où est aujourd'hui cette Académie. Il s'en faut de beaucoup qu'elle manque de sujets, & il n'est point d'Académie qui ne s'honorât d'avoir comme elle, pour membres, *Nicolas Giovanelli*, *Antoine Borghesi*, qui a traduit en langue Toscanne les *Offices de Ciceron*, les deux *Pecci*, frères illustres par leur érudition, & *Jean-Baptiste Terucci*. On a de ce dernier la traduction en vers de quelques Comédies d'*Aristophane*; nous avons déja rendu compte du *Plutus* (*m*).

(*m*) Voyez le Journal de Décembre 1755, second volume, page 143.

## ACADEMIA DEI ROZZI.

## ACADÉMIE DES RUSTRES.

CEtte Académie, qui prit d'abord le titre d'assemblée, se vante d'avoir des réglemens presqu'aussi anciens que ceux de la précédente, sur laquelle elle l'emporte pour l'antériorité des séances. Elle eut pour modèle, ainsi que l'autre, *la Grande* Académie. Comme la plûpart de ses membres étoient des gens du peuple, son but fut d'abord de maintenir dans toute sa pureté l'ancien Dialecte Toscan; Dialecte que leur condition leur rendoit familier. Elle s'appliqua en conséquence à faire des compositions dans le style des habitans de la campagne. Ce style prit des graces entre ses mains, &, soit pour le choix de l'expression, soit pour la douceur de l'accent, les Siennois les moins cultivés l'emportèrent bientôt autant dans ce genre de composition sur le reste de l'Italie, que les Athéniens les plus grossiers l'emportoient sur les Asiatiques.

Ces ſuccès ne furent point lents; &, dès ſa premiere origine, cette nouvelle compagnie s'attira tellement les ſuffrages des peuples circonvoiſins, qu'elle fut appellée plus d'une fois à la Cour de *Léon X.* Elle le fut de même à celle de *Charles-Quint*, & elle eut l'honneur de ſervir à l'amuſement des chefs de l'Egliſe & de l'Empire. Le nombre de ſes membres qui ſe trouvoit exceſſif en l'an 1531, fut diminué depuis & déterminé. Cette même année, l'Académie ſe donna de nouveaux réglemens, & prit pour emblême un vieux lierre preſque mort, dont une racine ſeule pouſſe un petit rejetton verd, & pour deviſe ces paroles: *Chi qui ſoggiorna acquiſta quel che perde: en ſéjournant ici, l'on recouvre ce que l'on perd.* Le vieux lierre faiſoit alluſion à l'ancien Dialecte Toſcan, le rejetton verd à ce même Dialecte renaiſſant dans ſa pureté, & la deviſe à la manière dont cette renaiſſance devoit s'opérer, par la perte de pluſieurs mots, de pluſieurs tours, & par l'acquiſition ou la reſtitution de pluſieurs autres.

Un des principaux réglemens de l'Académie fut qu'outre les jeux & les

divertissemens qu'elle donneroit dans ses assemblées, on y feroit toujours la lecture de quelque morceau de Prose ou de Poësie, écrit en langue Toscanne. On choisissoit, pour cet effet, les meilleurs auteurs de la nation, tels que *Pétrarque* ou *Bocace* dans les temps ordinaires, & le *Dante* dans le Carême, le tout au choix du chef de l'assemblée. Après cela, les Académiciens lisoient ceux de leurs ouvrages qu'on devoit donner au public, pour qu'ils fussent examinés par la compagnie.

On n'y admettoit aucun membre inutile, aucun qui n'eût au moins dix-huit ans, qui ne fût de bonnes mœurs, & qui n'eût du talent pour la composition, la représentation, pour le chant, les instrumens, la danse, ou enfin pour quelqu'autre chose d'agrément, qui pût lui faire honneur auprès de ses confrères, & divertir le public. Cette compagnie fut la première à donner des farces au théâtre : elle enrichit encore le Parnasse de divers ouvrages de poësie burlesque; tels furent ceux qui sortirent de la plume de *Jean-Baptiste Sarto*. *Ange Cenni*, l'un de ses membres, donna des poësies dans le genre pastoral,

& plusieurs autres composèrent dans ce temps des pièces de théâtre. La plûpart étoient en rimes tierces, sans mélange d'autres vers : leur longueur n'étoit ordinairement que d'une seule Scène, que l'auteur étoit le maître de faire ou de ne point faire précéder d'un prologue ou argument.

L'Académie soutint ses exercices, sans interruption, jusqu'à la chûte de la République, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de l'année 1552, auquel temps ils furent suspendus jusqu'à l'année 1561, qui les vit revivre pour sept autres années seulement. Vers la fin de celles-ci, la compagnie, composée de 64 membres, avoit résolu de donner l'exclusion à tous ceux qui avoient été reçus trop légérement, & qui lui étoient inutiles. Mais le nouveau gouvernement leur épargna ce soin en défendant toute sorte de sociétés & d'assemblées. Cette défense ne fut levée qu'en 1603. L'Académie reprit pour lors ses exercices avec plus d'ardeur que jamais, & produisit, au commencement de ce même siècle, des sujets célébres par leur sçavoir & par leurs ouvrages. De ce nombre fut *Benvenuto Flori*, qui, à l'oc-

casion de la visite que firent à la ville de Sienne, le Grand-Duc & la Grande-Duchesse sa femme, composa une mascarade assez ingénieuse. On y voyoit cinq païsans & leurs femmes, célébrant le lever de l'Aurore & celui du Soleil, image de la venue de leurs Altesses Sérénissimes, & demandant leur protection.

Vers le milieu du 17e siècle l'Académie voyant ses représentations pastorales, dont toute l'Italie étoit pleine, décheoir de leur ancien prix, abandonna le genre dans lequel elle avoit composé jusqu'alors. Elle prit un ton poli, souvent grave & imposant, traita des sujets relevés, & se permit l'usage de toute sorte de vers & de rimes : conduite qu'elle a toujours tenue depuis.

L'Académie, qui avoit repris ses séances avec tant d'ardeur, les négligea pendant quelque temps ; mais l'adoption qu'elle fit d'autres Corps littéraires, tels que ceux des *Insipides*, des *Entrelassés*, & des *Grossiers Mineurs*, (*Minori Rozzi*) lui rendit sa vigueur & son activité. Son lustre parut augmenter de son union avec ces Corps, sur-

tout avec le dernier, dont elle joignit l'emblême au sien. En voici la devise :

*Tosto risorge l'un se l'altro cade.*
*Si l'un tombe, l'autre se relève.*

Les compositions en Prose & en Vers, les Pastorales, les Comédies, les Mascarades, & les autres divertissemens donnés ou sur le théâtre ou dans les places ou dans les rues, reparurent avec plus d'éclat que jamais. Une des fêtes les plus magnifiques dans ce genre, fut celle de l'année 1700 : c'étoit une Mascarade à cheval. Au milieu s'avançoit sur un char majestueux le Temps conducteur des Siècles, à qui les quatre principales Monarchies du monde servoient de trophées. Il étoit armé de sa faulx : à ses pieds étoit l'Amour dans une attitude triste & languissante ; on y appercevoit aussi les cendres de diverses ruines fameuses ; elles sortoient d'une grande horloge, que ce destructeur tenoit dans sa main gauche. Elles étoient ensuite portées en pompe par les Siècles qui accompagnoient le triomphe.

Ceux-ci étoient au nombre de trente, conformément à l'opinion de quelques Sçavans qui veulent qu'il s'en soit écoulé cette quantité depuis le déluge jusqu'à notre Ere. Ces Siécles paroissoient sous la figure de vieillards, une couronne de lierre sur la tête, & marchoient en bon ordre montés sur des chevaux magnifiquement caparaſſonés. Dans leur main droite étoit une Carte en guise de bouclier. Là se voyoit peinte une horloge, dont le sable étoit de la cendre des *Beautés*, des *Vertus*, des *Puiſſances*, des *Royaumes* & des *Républiques*; ce qui étoit indiqué de cette manière.

ROYAUMES ET RE'PUBLIQUES.

Cendres de *Ninive*, de *Babylone*, de *Suze*, de *Troye*, d'*Athénes*, de *Sparte*, de *Thèbes*, de *Corinthe*, de *Carthage*, de *Memphis*, de l'ancienne *Rome*.

PUISSANCES.

Cendres de *Ninus*, de *Tomiris*, de *Cirus*, d'*Enée*, de *Xerxès*, d'*Aléxandre*, des *Amazones*, des *Ptolomées*, des *Scipions*, de *Pompée*.

VERTUS.

Cendres d'*Hercule*, d'*Homère*, de *Pythagore*, de *Platon*, de *Démosthène*.

BEAUTE'S.

Cendres de *Sémiramis*, d'*Hélène*, de *Cléopatre*.

Les 17 siècles écoulés depuis le commencement de notre Ere, étoient représentés par 17 autres Académiciens, vétus comme les premiers, mais assis dans leur ordre sur le char même, & portant comme les autres une carte où étoit une horloge, dont le sable étoit aussi de la cendre de ruines fameuses, indiquées de la même manière que les précédentes.

ROYAUMES.

Cendres d'*Antioche*, de *Bysance*, de *Jérusalem*, des *Lombards*.

PUISSANCES.

Cendres de *Constantin*, de *Narsès*, de *Justinien*, de *Godefroy*, d'*Othon* le Grand, de *Charlemagne*, de *Roland*, de *Charles-Quint*, de *Gustave Adolphe*.

VERTUS.

Cendres du *Dante* & de *Pétrarque*.

BEAUTE'S.

Cendres de *Zénobie* & d'*Elizabeth*.

Ce

Ce char étoit immédiatement suivi d'un second, tiré par quatre chevaux, orné de drapeaux, de piques, de lances, de tambours & d'autres instrumens militaires. On y voyoit quatre grandes machines, deux en forme de pyramides, & deux en forme d'urnes. Dans celles-là étoient censées renfermées les cendres de l'*Assyrie* & de la *Médie*, dans celles-ci les cendres de la *Perse* & de la *Gréce*. On avoit représenté sur les unes & sur les autres plusieurs sceptres, plusieurs diadêmes brisés & endommagés par le temps; à l'entour étoient quatre Pleureuses, placées dans une ordonnance convenable. Tout ce magnifique triomphe étoit accompagné d'une foule d'instrumens de musique & de chants, agréablement adaptés au sujet. Le burin employa ses traits les plus délicats à perpétuer la mémoire de cette superbe Mascarade.

L'Académie avoit long-temps auparavant donné des fêtes dans le même goût à peu près. Telle fut celle où ses membres portèrent en triomphe *Diane*, leur conductrice au Mont Parnasse; celle où ils représentèrent sur un char l'Aca-

démie de retour du Parnasse, guidée par cette même Déesse & par *Apollon*, & suivie des Muses & des Arts Libéraux ; celle où ils firent aussi paroître sur un char *Mars*, dominateur de l'Année Bissextile, & pronostiquant une Eclypse éternelle au Croissant. Toutes ces fêtes, au rapport de *Gigli*, auroient été dignes du grand Cirque de Rome, de l'attention des *Césars*, & de celle du peuple vainqueur de toute la terre. Outre ces divertissemens & plusieurs autres, donnés en différens temps, l'Académie s'appliquoit encore à des ouvrages plus utiles.

Nous avons de *Gabriello Gabrielli* une Tragédie intitulée la *Troade*; de *François Corsetti* une traduction en vers Toscans des Œuvres d'*Horace*, d'*Aléxandre Bandiera* une traduction de *Cornelius Nepos*, des Epîtres familières & des Oraisons de *Ciceron*; de *Joseph Fabbianni* une édition exacte de la traduction en vers Toscans des Comédies d'*Aristophane*, que son auteur. J. *Baptiste Terucci* a laissée imparfaite. Cette édition n'est pas le seul ouvrage de M. l'Abbé *Fabbianni*, qui vit encore. Il en a produit d'autres, & nous lui devons

l'histoire des Académies de Sienne, de laquelle est tiré cet extrait.

La quatrième & la dernière de ces Académies, dont il fait mention, est celle des *Fisiocritiques*. Elle doit son origine à ce même *Gabrielli*, l'un des quatre auteurs que nous venons de nommer, lequel étoit Professeur de Médecine & de Botanique dans l'Université de Sienne, & grand Philosophe. Il établit son Académie à la fin du siècle dernier, en l'année 1691, sur le modèle de la Societé Royale de Londres. On n'y traite d'ordinaire que de matières de Médecine & de Philosophie, surtout expérimentale. C'est le plus souvent en dialogue pastoral, c'est-à-dire, en églogue, que la chose se fait : manière de discuter peu convenable au genre, & qui ne peut que très-difficilement conserver l'agrément auquel on sacrifie la justesse. Aussi cette Académie employe-t-elle encore la dissertation : méthode préférable à toute autre dans la discussion des matières Physiques.

## EXTRAIT D'UNE LETTRE DE QUITO, *contenant un Journal des Tremblemens qui ont détruit cette Ville.*

LE 26 Avril 1755, à huit heures du matin, on sentit un tremblement de terre qui dura trois minutes avec de violentes secousses ; peu après il reprit avec moins de force, & dura toute la matinée jusqu'à midi qu'il augmenta. Toute la ville se mit en prières ; on les continua le soir, ainsi que les processions avec les images les plus révérées. Le tremblement reprit plus fortement une heure avant minuit.

Le 27, il n'y eut rien de nouveau jusqu'à cinq heures de l'après midi qu'on ressentit une secousse assez forte qui jetta la terreur dans les esprits par le souvenir de celui de la veille. Chacun sortit de sa maison, & courut se réfugier dans les places ou hors de la ville. Le Président & Gouverneur général, à la tête de sa Garde, le Corrégidor, les Alcaldes & les principau-

de la ville ramenèrent le peuple avec peine, & engagèrent les habitans à rentrer, chacun chez soi, en leur donnant l'exemple, sans quoi la ville alloit être abandonnée. Entre onze heures & minuit la terre trembla de nouveau d'une manière terrible pendant cinq minutes; après un court intervalle, le tremblement recommença à trois différentes reprises; ce qui obligea de chercher à se mettre en sureté dans les places publiques, & dans les lieux découverts, où l'on passa le reste de la nuit. Les secousses se succédoient presque sans interruption; on en compta au moins quatorze très-violentes. Tous les Ecclésiastiques, les Religieux & les Jésuites étoient occupés à exhorter & à confesser; les clameurs & la confusion étoient étranges; les uns s'accusoient à haute voix & demandoient l'absolution, les autres se frappoient la poitrine & se trainoient par terre en faisant des actes de contrition.

Ainsi se passa la nuit du 27 au 28, jour fatal qui fut celui de la désolation & de l'effroyable destruction de la ville. On ne peut, sans verser des larmes de sang, se rappeller le souvenir de cette

affreuse journée. Les secousses redoubloient par degrés ; on vit les bâtimens les plus solides, maisons, couvents, églises, s'écrouler successivement. A cette vûe, Messieurs de l'Audience Royale firent ouvrir les prisons, & donner la liberté à tous ceux qui n'étoient pas détenus pour des crimes capitaux. M. le Proviseur, en l'absence de Monseigneur l'Evêque, donna permission aux Religieuses de sortir & de chercher un asyle, où elles pussent mettre leur vie en sureté. Quel spectacle que les épouses de Jesus-Christ errantes dans les rues & dans les places publiques, implorant la miséricorde divine ! Il sembloit que leurs gémissemens irritassent le Ciel, & que leurs plaintes augmentassent la rigueur du châtiment. Les secousses ne discontinuoient pas ; à midi la moitié de la ville étoit déja renversée ; l'Eglise Cathédrale s'étoit ouverte au milieu de la coupole, ainsi que la Chapelle du Dépôt, l'un des plus somptueux édifices de la Province.

Le Couvent de S. Augustin magnifique dans sa construction, & les maisons voisines sont ensevelies sous les ruines de la grande Tour de l'Eglise ;

les Couvents de S. Dominique & de la Merci sont dans le même cas. Le dommage a été moins grand dans le Collège des Jésuites.

Tous les habitans ont déserté la ville & se sont retirés dans les campagnes sous des cabannes & des baraques. Les Religieux se sont dispersés au gré de la Providence, les Religieuses, les unes chez leurs parens, les autres sous des chaumières à l'abri de la charité chrétienne, d'autres errantes dans les champs. Le Gouverneur, par une piété généreuse, a donné une maison de plaisance, voisine de la ville, pour asyle aux Carmelites, aux Dames de la Conception, & à quelques-unes de Sainte Claire, ainsi qu'à plusieurs personnes de l'un & de l'autre sèxe, dont plus de six cens sont à sa charge, tandis qu'il n'épargne ni soins ni fatigues pour pourvoir à l'approvisionnement & à la police pendant cette dispersion générale des habitans de la ville.

Le bouleversement est si affreux qu'on n'a pas le courage d'y entrer. Il n'est resté entier que le Palais (nouvellement bâti) de l'Audience Royale.

Le 28 les secousses continuèrent tout

le jour, redoublèrent la nuit ſuivante, ainſi que le 29, le 30 d'Avril & le premier Mai. Une tempête terrible & une pluie continuelle, dont rien ne pouvoit garantir, augmentoient encore la déſolation. On a compté plus de cinquante repriſes de tremblemens depuis le 26. Il n'y a, dit-on, que quatorze ou quinze perſonnes qui aient péri. Tous les meubles & toutes les choſes précieuſes ſont engloutis.

Les Vaſes ſacrés ont été abandonnés; à peine a-t-on pû conſerver le S. Sacrement & les Saintes Huiles pour les adminiſtrer au beſoin dans l'Egliſe des Jéſuites, la ſeule qui ſoit demeurée ſur pied.

Depuis qu'on a placé l'Image miraculeuſe de notre Dame du Quinchi ſur la grande place en face de l'Egliſe Cathédrale, & celle de notre Dame de la Merci, Patrone de la Ville, & qu'on a renouvellé le vœu oublié de lui faire une Fête annuelle à laquelle l'Audience & le Chapitre aſſiſteroient ſolemnellement, on a remarqué que les ſecouſſes, les orages & les mugiſſemens du Volcan de Pitchincha ont été moins forts.

Les Maisons, les Couvents & les Eglises ayant été abandonnés, les vols se sont multipliés à un tel excès, que le Président & Gouverneur a été obligé de créer dans chaque quartier un Juge avec pouvoir de faire pendre en douze heures celui qui sera convaincu d'un vol audessus de vingt piastres (cent francs.) Il a fait planter des potences sur toutes les places.

Le 3 de Mai, à dix heures un quart du matin, on sentit une secousse très-forte qui causa encore de nouvelles ruines; depuis ce temps elles ont été moins violentes. Les Prières publiques, les Processions de Flagellans continuent, & l'Image de notre Dame de la Merci est encore exposée sur la place.

P. S. Les tremblemens ont continué jusqu'au 30 de Mai, & depuis encore, jusqu'au départ de cette Lettre le 16 Juin 1755. Le Collège des Jésuites, qu'on croyoit sans dommage, a besoin de grandes réparations.

## LETTRE DE POPE AU COMTE DE BOLINGBROCKE, QUI LUI AVOIT PRETÉ SA JUMENT.

CETTE Lettre n'a jamais été traduite en François ; la célébrité de l'auteur & le caractère original de l'ennuyeux bavard qui y est dépeint, dont il y a tant de copies dans le monde, nous font présumer que nos Lecteurs la liront avec plaisir.

MYLORD,

Si votre jument sçavoit parler, elle vous rendroit compte de la singulière compagnie que j'ai rencontrée dans mon voyage. Mais puisque ce détail lui est impossible, je vais y suppléer. Il s'agit de l'entreprenant M. *Lintott*, mon Libraire, ce redoutable rival de M. T*onson* (*a*). Monté sur un cheval entier (camarade qui ne déplut point à la jument de votre Grandeur) il me joignit dans la forêt de Windsor. Il me dit, en m'abordant, qu'ayant appris

(*a*) Fameux Libraire de Londres.

que j'allois à Oxford (*b*), le Temple des Muses, il vouloit absolument m'y accompagner. Je lui demandai où il avoit pris son cheval, il me répondit que c'étoit celui de son Facteur. „ Car „ ce coquin d'Imprimeur, continua-t-il, „ m'a manqué de parole. Je croyois le „ mettre en belle humeur en le régalant à l'auberge de lapins mis à la „ sausse rousse qui me coutent deux „ schellings (*c*), de quatre bouteilles „ de vin, & de ma conversation par „ dessus le marché. Je comptois sur „ son cheval qu'il me promit de bon „ cœur ; mais il me dit en même „ temps que M. *Tonson* avoit aussi „ dessein d'aller à *Cambridge*, pour y „ acheter la copie d'un commentaire „ sur les révélations. Je ne doute plus „ que, si M. *Tonson* doit effectivement „ faire ce voyage, l'Imprimeur ne se „ soit engagé à être de la partie, dans „ l'espérance d'imprimer le manuscrit. „ J'ai donc été obligé d'emprunter „ cette monture de mon Facteur, qui

(*b*) Ville d'Angleterre célèbre par son Université.

(*c*) Le schelling vaut environ 21 sols de France.

„ la tient de M. *Oldmixon* pour une
„ dette ; il m'a auſſi prêté le joli petit
„ drôle que vous voyez ; c'étoit hier
„ un charmant garçon ; car je mis
„ près de deux heures à lui ôter l'en-
„ cre de deſſus le viſage ; comme le
„ compère n'eſt pas de la plus mau-
„ vaiſe eſpèce, & qu'il ſçait bien
„ ſon cathéchiſme, ſi quelque paquet
„ vous embarraſſe, je lui dirai de le
„ porter ".

Je crus devoir me rendre à la politeſſe de M. *Lintott*; je donnai à ſon garçon un petit ſac où étoient trois chemiſes & un *Virgile* des *Elzevirs*; je pris le devant avec mon domeſtique. Mon officieux Libraire reſta à mes côtés, & ſon petit drole derrière nous. M. *Lintott* commença enſuite de cette façon : " Dieu me damne, s'il leur
„ prenoit fantaiſie de publier dans les
„ papiers publics que nous ſommes
„ allés enſemble à Oxford, qu'eſt-ce
„ que cela me feroit ? Si je deſcen-
„ dois à Suſſex, ils diroient que je
„ ſuis allé trouver le Préſident (*d*) ;

(*d*) Homme reſpectable, à la tête de la Chambre des Communes.

„ mais qu'en arriveroit-il ? Et par Dieu,
„ je vous assure que si mon fils étoit
„ assez agé pour mener mes affaires,
„ je voudrois voir aussi bonne com-
„ pagnie que le vieux *Jacob* ".

Là dessus je m'informai de son fils.
„ Le jeune homme, me dit-il, ne
„ manque pas de talens; mais il est
„ d'une compléxion délicate, à peu
„ près telle que la vôtre; je n'épar-
„ gne rien pour le faire instruire à
„ Westminster. Dites-moi, je vous prie,
„ ne trouvez-vous pas Westminster le
„ meilleur Collége d'Angleterre ? La
„ plûpart de ceux qui ont été em-
„ ployés sous le dernier Ministère, &
„ même plusieurs de ceux qui se sont
„ sous celui-ci, en sont sortis: ainsi
„ je crois que mon fils fera fortune ".
N'avez-vous pas envie, lui dis-je,
de lui faire passer un an à Oxford ?
„ A quel propos, me répondit-il ? Les
„ Universités ne font que des pédans;
„ je veux en faire un homme d'affaires.

Pendant le discours de M. *Lintott*,
je m'apperçus qu'il n'étoit pas com-
modément sur sa selle, ce que je lui
témoignai me faire beaucoup de peine.
„ Ce n'est rien, reprit-il. Mais, puis-

„ que nous avons du temps de reste ;
„ il me semble que vous trouveriez
„ quelque agrément à vous reposer
„ une heure dans le bois “.

Lorsque nous eumes mis pied à terre, „ voilà un charmant petit *Ho-*
„ *race*, me dit-il, que j'avois dans
„ ma poche. Vous pourriez vous amu-
„ ser à traduire une ode jusqu'à ce
„ que nous partions ; mon Dieu, si
„ vous vouliez que vous feriez de jolies
„ choses dans vos momens de loisir !
Peut-être en viendrai-je à bout, lui dis-je, si nous montons à cheval ; le mouvement anime ma verve ; le grand trot excite mes esprits ; j'y penserai, chemin faisant, le plutôt & le mieux que je pourrai.

Nous gardâmes le silence pendant plus d'une heure, après laquelle M. *Lintott* tirant les rênes s'arrêta, & m'interrompit de la sorte : „ Eh bien, Mon-
„ sieur, combien avez-vous fait ? Je lui répondis sept milles *(e)*. „ Morbleu,
„ Monsieur, répond *Lintott*, je croyois
„ que vous aviez achevé sept stances ;
„ *Oldworth*, dans un tour de colline de
„ *Wimbledon*, auroit traduit une ode

(e) *Pope* parle ici des milles de chemin.

„ dans la moitié du temps. Je vous „ dirai ſur cela, en faveur d'*Oldworth*, „ quoique j'aie perdu avec ſon *Thimothée* (*f*), qu'il traduit une ode „ d'*Horace* plus vîte que perſonne en „ Angleterre. Je me rappelle auſſi le „ Docteur *King* qui auroit écrit des „ vers dans une taverne trois heures „ après qu'il ne pouvoit plus parler, „ & le Chevalier *Richard* qui ſe promenant dans ſon vieux caroſſe entre „ *Fleet ditch* & *le Pound* S. *Gilles* (*g*) auroit composé la moitié d'un brochure". Je vous prie, M. *Lintott*, lui dis-je, maintenant que vous parlez des Traducteurs, de me raconter un peu de quelle manière vous les traitez. „ Monſieur, répondit-il, c'eſt la plus „ maudite engeance que je connoiſſe. „ Dans un accès de faim, ils jureront qu'ils entendent toutes les langues de l'Univers; j'en ai connu un

(*f*) Poëme Anglois.

(*g*) *Fleet ditch*, nom d'un rue de Londres. *Pound*, eſpèce de priſon pour le bétail que l'on a ſaiſi mangeant l'herbe ou les bleds dans les terres d'autrui. On le retient juſqu'à ce qu'on ait payé le dommage, eſtimé & prononcé par un Expert qui eſt à la ſolde du Gouvernement.

» qui ayant pris malgré moi un livre Grec » dans mes tablettes, s'écria qu'il étoit » Hébreu; il faut, disoit-il, commen- » cer à le lire par la fin. Parbleu! je ne » sçaurois compter sur ces marauds; car, » pour ce qui est de moi, je n'entends » ni le Grec, ni le Latin, ni le Fran- » çois, pas même l'Italien; mais je » me suis mis sur le pied de traiter » avec eux pour dix schellings la feuil- » le, à la réserve toutefois de la faire » examiner par tel correcteur qu'il » me plaira; ainsi elle se trouve tou- » jours conforme au vrai sens de l'au- » teur, me défiant sans cesse de mes » interprètes ". Mais êtes-vous sûr que vos correcteurs ne vous trompent point? „ Oh pour cela, oui: je prie » quelque Gentilhomme officieux (sur- » tout un Ecossois) (h), qui vient dans » mon magasin, de me lire l'Original » en Anglois; je vois par là si mon » premier traducteur s'est trompé ou » non, & si mon correcteur mérite » son salaire. Oh, pour le coup, » je vous dirai ce qui m'arriva le

(h) Les Gentilshommes Ecossois ont en Angleterre la réputation d'être sçavans.

„ mois passé ; je m'accordai avec „ S. . . . pour une nouvelle traduction „ de *Lucrece* que je voulois publier „ contre celle de *Tonson* ; je m'enga- „ geai à lui donner autant de schel- „ lings qu'il me produiroit de lignes. „ Il fit de merveilleux progrès en peu „ de temps ; je donnai ensuite cette „ traduction au correcteur pour la „ comparer avec le Latin ; il trouva „ que le traducteur s'étoit servi tout uni- „ ment de la traduction de *Creech* (*i*). „ Tout y étoit mot pour mot à l'ex- „ ception de la premiere page. Que „ pensez-vous du parti que je pris ? „ Je fis saisir l'interprète comme un „ frippon “.

Maintenant, dites-moi, je vous prie, comment vous vous tirez d'affaire avec les Critiques ? „ Monsieur, „ répondit-il, le plus aisément du „ monde ; car je puis faire taire les „ plus formidables & les plus riches „ d'entr'eux pour une copie d'un ma-

(*i*) Auteur Anglois célèbre qui a donné dans sa langue une version de *Lucrece*, & de plus une édition latine de ce Poëte avec des notes, l'une & l'autre très-estimées.

„ nuſcrit toute barbouillée qui ne me
„ coute rien. Ils la portent partout &
„ aſſurent leurs amis & leurs connoiſ-
„ ſances que l'auteur s'eſt ſoumis à
„ leur déciſion ; cette manie leur don-
„ ne un tel air d'importance qu'on
„ les a conſultés par la ſuite, & qu'on
„ leur a dédié des ouvrages comme aux
„ premiers Critiques de la Ville. Quant
„ à ceux qui ſont dans l'indigence,
„ je vais vous raconter un eſſai de
» ma conduite à leur égard, qui vous
„ mettra au fait du reſte. L'autre jour
„ un homme ſec & décharné qui avoit
» tout l'air d'un ſçavant, vint dans
» ma boutique, & ayant pris votre
» *Homère*, il remuoit la tête, levoit
» les épaules, & témoignoit ſon mé-
» pris à chaque page qu'il en liſoit. On
» s'étonneroit, dit-il, en conſidérant
» la vanité de l'homme ; les ouvrages
» d'*Homère* ne ſont pas ſi faciles, pour
» que chaque Écolier, chaque Poëte....
» Il alloit continuer ſon diſcours,
» lorſque ma femme m'appella pour
» dîner. Monſieur, lui dis-je, ſou-
» haitez-vous venir manger un mor-
» ceau de bœuf avec nous? M. *Lintott*,
» reprit-il, je ſuis au deſeſpoir que

» vous ayez fait tant de dépenſe pour
» un livre de cette eſpéce ; j'en ſuis
» réellement fâché pour vous. Monſieur,
» je vous ſuis très-obligé; ſi vous ſouhai-
» tez dîner avec une piéce de bœuf & du
» *Pudding*.... Je ne dis pas, M. *Lintott*,
» continua-t-il, que M. *Pope* ne... S'il
» vouloit s'en rapporter aux conſeils
» des Sçavans... Monſieur, le *Pudding*
» eſt ſur la table. Mon critique cède
» ſans effort, me parle du goût de
» votre poëſie, & me déclare tout
» à la fois que le livre étoit bon,
» & le *Pudding* excellent. « En recon-
noiſſance de ma ſincérité, conclut *Lin-
tott*, faites-moi le plaiſir de me dire
ſi vos amis de la Cour penſent que
Mylord *** ſera conduit à la Barre
de Juſtice (*i*). Je lui répondis que j'a-
vois entendu dire que non, & que
je l'eſpérois même, Mylord étant un
de ceux auxquels j'avois les plus gran-
des obligations. » Cela peut être, re-
» prit *Lintott*, mais par Dieu, ſi cela

(*i*) Dans la ſalle où l'on rend la juſtice en Angleterre, il y a une barre de fer placée horizontalement ſur laquelle le coupable s'appuye lorſqu'on l'interroge.

» n'arrive pas, je perdrai l'impreſſion » & la vente d'un bon procès. «

A ces traits, Mylord, vous diſtinguerez le génie de mon ami M. *Lintott*, qui vient de faire le ſujet de cette Lettre. Ennuyé de ſes diſcours, je le quittai bruſquement & je me rendis à Oxford. Je préſentai mes reſpects à Mylord *Carleton* à Mildeton. Je craindrois d'avilir par ma plume les converſations dont j'ai joui, ainſi que le plaiſir qu'elles m'ont procuré. Rien ne peut l'égaler que l'avantage de revoir votre Grandeur. J'eſpère dans peu de jours me jetter de ſon cheval à ſes pieds.

POPE.



## *Lettre a M. Fre'ron.*

LA Fable du vieillard, de ſon fils & de leur âne, que vous avez rapportée, Monſieur, dans votre dernier Journal page 223, & ſur laquelle le ſçavant M. *Chriſt* fait des recherches, ſe trouve parmi les facéties du P*ogge*, au feuillet 167 de l'édition de ſes Œuvres, qui parut à Strasbourg chez *Jean Knoblouch* en 1513, petit *in-folio*. Elle a pour titre :

*Facetiſſimum de ſene quodam qui aſinum portavit ſuper ſe.*

Avant que d'entrer en matière, l'auteur nous apprend qu'un jour que les Secretaires du Pape (*Martin V*) convenoient entr'eux qu'on étoit miſérable lorſqu'on vouloit prendre l'opinion du public pour règle de ſa conduite, puiſque les goûts étant ſi divers il n'étoit pas poſſible de contenter tout le monde, un de l'Aſſemblée rapporta à ce ſujet la Fable ſuivante, qu'il avoit vûe depuis peu, en Allemagne, exprimée par la plume & par le pinceau.

*Dicebatur inter Secretarios Pontificis, eos, qui ad vulgi opinionem viverent, miſerrimâ premi ſervitute, cùm nequaquam poſſibile eſſet, cùm diverſa ſentirent, placere omnibus, diverſis diverſa probantibus : tum quidam ad eam ſententiam fabulam retulit, quam nuper in Alemanniâ ſcriptam pictamque vidiſſet.*

On pourroit abſolument rapporter *nuper* à *ſcriptam pictamque*. Le ſens alors ſeroit, que la fable avoit été depuis peu compoſée par un écrivain, & exprimée par un peintre. Mais la première explication eſt plus naturelle. J'ajoute que par celui qui raconte ce qu'il a vû depuis peu en Allemagne, il faut entendre le Pogge lui-même, & fixer l'époque de ſa découverte à l'an 1414 : temps où il fut envoyé à Conſtance pour y chercher des manuſcrits pendant la tenue du Concile.

Suit la Fable telle qu'elle eſt dans *Camerarius*, à quelque différence de ſtyle près. Elle finit par ces mots : *Indignatus ille, ſuper ripam fluminis conſiſtens, ligatum Aſinum in flumen dejecit, atque ita amiſſo Aſino domum rediit. Ita bonus vir, dum omnibus placere cupit, nemini ſatisfaciens, Aſellum perdidit.* ,, Le

„ vieillard indigné ſe trouvant alors ſur
„ le bord d'un fleuve, jetta dans les flots
„ ſon âne, lié, comme il étoit, par les
„ quatre pattes. Ainſi force lui fut de
„ s'en retourner chez lui ſans ſon âne.
„ Ainſi le pauvre homme, pour avoir
„ voulu plaire à tout le monde, ne con-
„ tenta perſonne, & perdit ſon âne. «

*Camerarius* a pu voir le tableau dont il eſt parlé dans le *Pogge*: mais je ne doute point que ce fameux conteur n'ait été ſon guide, au moins quant à l'exécution du récit.

*Pietro Targa*, Fabuliſte Italien, avoit traité le même ſujet cinq ou ſix ans avant *Camerarius*. Son récit, qui eſt en vers, eſt plus agréable que celui des deux auteurs Latins. Il finit par cette moralité:

*Chiunque ſtudia di piacer à ognuno,*
*Offende ſe, ne mai piace ad alcuno.*

Le Recueil de *Targa* contient 150 Fables, dont chacune eſt accompagné d'une figure, jolie, quoiqu'en bois. La ſeconde édition, dont je me ſers, parut à Veniſe chez *Chrigero* en 1569, petit in-12. Mais l'Epître dédicatoire adreſſée au Marquis *de Final*, eſt datée du 27 Octobre 1558. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

# TABLE DES MATIÉRES.



## *APPROBATION.*

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER pour le mois de Mai. A Paris, ce 27 Avril 1756. LAVIROTTE.

